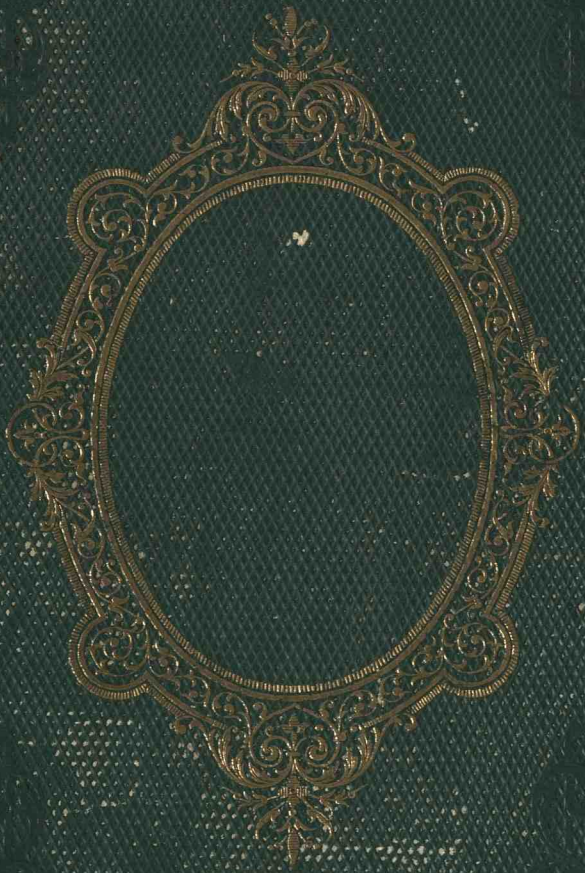


BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
București
Cota II 296706
Inventar 806432

INSTITUTION

DIRIGÉE

PAR Mlle MAZENS

2e Classe

Mlle Anna Rosetti a mérité le 2e Prix de Piano.

Toulouse, le 6 Août 1872.

Isabelle Mazens

BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION

2e SÉRIE IN-8°

Anna Raducano Rosetti.

Pension Mazens. Rue Royale 17.

Toulouse.

Département de

la Haute Garonne.

Octave vit que de l'autre main il avait tracé ces mots.

(*L'homme propose et Dieu dispose.*)

Z/1565

L'HOMME PROPOSE

ET

DIEU DISPOSE

MŒURS CONTEMPORAINES

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

PAR C. FALLET

NOUVELLE ÉDITION

135333

ROUEN
MÉGARD ET Cie, LIBRAIRES-EDITEURS
1870

Biblioteca Centrală Universitară
BUCUREȘTI
Cota II 296706
Inventar 806432
39/97

Propriété des Editeurs,

Mégard et Cie

Les ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

—

L'Ouvrage ayant pour titre : **L'Homme propose et Dieu dispose,** a été lu et admis.

Le Président du Comité,

Picard

Archip. de la Metrop

Avis des Éditeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par Son Éminence Monseigneur le Cardinal-Archevêque de Rouen. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

L'HOMME PROPOSE

ET

DIEU DISPOSE.

I.

M. et Mme Nouvières achevaient un dîner pendant lequel leur fils Octave, véritable lutin à figure d'ange, avait fait presque seul les frais de la conversation, quand un domestique vint les avertir que la voiture qu'ils avaient demandée les attendait.

— Quand vous voudrez, chère amie, nous partirons, dit M. Nouvières à sa femme.

— Quand je voudrai..., répondit-elle avec un sourire plein d'ironie. Mais je suis prête à vous suivre, monsieur.

Elle jeta un mantelet sur ses épaules et noua, tout en marchant, les brides de son chapeau.

— Tiens! c'est donc bien vrai que nous partons? dit

Octave à son père. Je croyais que tu me le promettais pour rire, comme l'année dernière.

— Rien n'est plus certain, répondit M. Nouvières. J'ai loué pour ta mère et pour toi une charmante maison de campagne.

— Bien loin d'ici? reprit Octave.

— A Saint-Mandé, dit la jeune femme avec le même sourire dédaigneux. Ne te réjouis pas tant, mon pauvre Octave; le voyage sera bientôt fait.

— Ah! fit Octave désenchanté, pour n'aller qu'à Saint-Mandé, j'aime autant rester à Paris. Maman disait que nous irions bien loin, par le chemin de fer.

— Je ne le disais pas pour te tromper, mon ami, mais parce que je le croyais, répondit Mme Nouvières.

— Et c'est papa qui ne veut pas; il ne veut jamais rien de ce qui nous fait plaisir, reprit Octave.

— Vous voyez, monsieur, que je ne le lui fais pas dire, répliqua Mme Nouvières en embrassant son fils.

— Tu n'es pas raisonnable, Octave, dit le père; tu ne penses donc pas que si tu allais bien loin, comme tu le désires, je serais longtemps sans te voir, moi qui ne puis me donner les loisirs de la campagne?

— Tu le pourrais, si tu le voulais, puisque tu es le maître.

— Et pendant que je me reposerais, qui travaillerait pour toi?

— Il n'y a que les pauvres qui soient obligés de travailler, et nous sommes riches.

— Nous le deviendrons, je l'espère; mais nous ne le sommes pas.

— Et quand nous le serons? ajouta l'enfant.

— Oh! quand nous le serons, je ne vous quitterai plus; nous passerons l'hiver à Paris, et l'été soit aux eaux, soit

dans quelque beau château que nous aurons en Normandie ou en Touraine. Sera-ce bien ainsi, Camille?

— Fort bien, répondit Mme Nouvières. Tous vos projets n'ont-ils pas d'avance ma complète approbation?

— Vous me gardez rancune, ma chère Camille, et j'en suis vraiment désolé. Il me faut, croyez-le bien, toute ma raison pour ne pas céder à vos désirs.

— J'en suis persuadée, dit la jeune femme d'un ton qui signifiait précisément le contraire.

— Allons-nous-en, reprit Octave, impatient, quoi qu'il en eût dit, de visiter sa nouvelle résidence; allons-nous-en tout de suite.

— Quand nous aurons un château en Touraine, nous ne nous servirons sans doute plus d'une affreuse voiture de louage? dit Mme Nouvières en prenant place dans un coupé de remise qu'on eût pu prendre pour une voiture de maître.

— Prenez patience, Camille, lui répondit son mari, et vous aurez un équipage à rendre jalouses toutes vos bonnes amies, dont vous enviez tant le luxe aujourd'hui.

— Elles peuvent être bien tranquilles; je ne leur causerai jamais ce tourment.

— Que voulez-vous dire?

— Que vous ne vous trouverez jamais assez riche pour satisfaire la moindre de mes fantaisies.

— Mais je ne vous ai jamais rien refusé sans y être forcé par d'impérieux motifs.

— Dites plutôt que vous ne m'avez jamais rien accordé de ce que je vous demandais, et que c'est chez vous un parti pris de dire toujours non.

— Voyons, Camille, c'est un reproche sérieux que vous me faites là.

— Je ne vous fais pas de reproche, je dis la vérité. Parce que vous êtes sans cesse occupé de vos affaires,

parce que, n'aimant pas le monde, vous vous enfermez du matin au soir dans votre cabinet, il faut que moi aussi je renonce à toute distraction.

— Mais je n'ai jamais prétendu vous empêcher de faire des visites, d'en recevoir; et l'on croirait, à vous entendre, que je vous condamne à la réclusion la plus absolue.

— C'est m'y condamner que de me refuser ce qu'il me faut pour en sortir.

— Allez-vous me dire que vous n'avez pas une toilette convenable? Tous les jours je vous vois des robes nouvelles, et hier encore j'ai payé à votre marchande de modes une somme fabuleuse.

— Trois cents francs, une misère..., dit Mme Nouvières en haussant les épaules. Ecoutez, Remi, vous auriez bien fait d'épouser quelque petite paysanne sotte et gauche, mais économe; car, en faveur d'une si belle vertu, vous lui auriez pardonné tous ses défauts.

— Croyez-vous donc que les paysannes seules possèdent cette qualité? Je connais de plus grandes dames que vous, Camille, qui ne dédaignent pas de gouverner leur maison, de se faire rendre compte de tout ce qui s'y dépense, et de veiller à ce que leurs domestiques ne gaspillent pas plus qu'elles-mêmes.

— Il fallait dire à mon père, quand vous m'avez demandée en mariage, que c'était une intendante que vous cherchiez; il vous eût répondu sans détour que j'étais incapable de remplir ces hautes fonctions.

— Vous raillez toujours, Camille, même quand je vous parle le plus sérieusement.

— Il est possible que vous parliez sérieusement de la nécessité où vous êtes de restreindre votre dépense, puisque tout le monde sait que vous avez réalisé cette année des bénéfices magnifiques.

— Je n'ai pas trop à me plaindre, il est vrai ; mais combien il me reste à faire avant de voir mon rêve réalisé !

— C'est que votre rêve est trop ambitieux.

— Un homme de ma trempe doit arriver à ce qu'il veut. Ce n'est pas d'ailleurs pour moi seul que je veux devenir riche, vous le savez bien.

— Ce n'est pas non plus pour moi, je suppose, puisque vous m'avez jusqu'à présent fait si peu profiter de la prospérité de vos affaires, que je l'ignorerais, si chacun n'en parlait.

— Vous en jouirez plus tard, soyez tranquille.

— J'y compte. Quand je n'aimerai plus le monde, vous me donnerez ce qu'il me faudrait aujourd'hui pour y briller ; quand je n'aspirerai plus qu'à vivre paisiblement au coin de mon feu, que j'aurai horreur du bruit et de la fatigue, vous ouvrirez vos salons, ou vous me ferez faire le tour de l'Europe.

— Vous ne serez pas vieille dans deux ou trois ans, et je ne vous demande que ce délai pour travailler à ma fortune. N'aurez-vous pas le courage d'attendre jusque-là sans vous plaindre? dit M. Nouvières en souriant.

— Trois ans, c'est bien long, répondit Camille ; pourtant si j'étais sûre qu'alors....

— Alors, ma chère amie, je ferai ce que vous voudrez, et vous me remercierez, je n'en doute pas, d'avoir été plus sage que vous.

— Je souhaite que vous ne vous trompiez pas ; mais ne pourriez-vous pas, en attendant, vous relâcher quelque peu d'une sévérité, tranchons le mot, d'une parcimonie dont je souffre plus que je ne vous le dis?

— Encore ce reproche ! Oubliez-vous donc déjà nos conventions? Vous aimez trop le luxe et le plaisir pour vous contenter de ce que je pourrais vous accorder maintenant ; il vaut mieux, croyez-moi, que vous y renonciez

de bonne grâce jusqu'à ce que nous n'ayons plus besoin de compter.

Mme Nouvières ne répondit pas; elle n'était pas convaincue, mais elle savait que, malgré la douceur apparente dont il ne se départait guère, son mari avait une volonté contre laquelle on essayait vainement de lutter.

— Il me semble, dit Octave, profitant de ce silence, que vous faites vos plans sans songer à moi. Dans trois ans, vous ferez le tour de l'Europe; mais dans trois ans, moi, je serai au collége.

— Tu nous écoutais donc? demanda en riant M. Nouvières.

— Tiens! j'écoute toujours quand on parle de ce qui m'intéresse. J'avais les yeux dans la rue, c'est vrai, mais l'oreille ici. D'abord, je ne veux pas qu'on voyage sans moi.

— Il y a des vacances, mon chéri, répondit Mme Nouvières; je te promets que nous t'emmènerons.

— J'aimerais mieux ne pas aller au collége.

— Eh bien! nous verrons, dit Remi, qui, après avoir réussi à apaiser la mauvaise humeur de sa femme, ne voulait point entamer une discussion avec son fils.

Mais Octave ne se payait pas de promesses aussi vagues que celle-là.

— Nous verrons, répéta-t-il. Eh bien! oui, tu verras que si tu me mets de force au collége, je n'y ferai rien du tout.

— Regarde, dit M. Nouvières, comme s'il n'eût pas entendu cette menace, voici notre maison.

— Celle où il y a une grille et des girouettes?

— Justement.

— Elle est belle de loin, n'est-ce pas, maman?

— Elle est plus belle qu'elle ne me sera agréable, pensa Camille.

Mais elle dit comme Octave.

La maison était, en effet, très-jolie. Elle se composait d'un corps de logis et de deux petits pavillons en retour, dont l'un servait de serre et l'autre était habité par le jardinier. Le jasmin, la clématite, les volubilis grimpaient aux murailles et encadraient les fenêtres, sous lesquelles s'étendait un beau gazon; et de chaque côté de cette cour, une avenue de tilleuls, dont les branches se rejoignaient en forme de voûte, conduisait au jardin situé derrière la maison, et distribué pour le charme de la promenade autant que pour le plaisir des yeux.

C'était une charmante retraite, qu'un poëte eût rêvée, où un sage eût voulu finir ses jours; et ce qui eût achevé de la rendre chère à l'un et à l'autre, il n'y avait qu'une porte à ouvrir pour passer de ce jardin dans le bois de Vincennes. Mais Mme Nouvières était femme du monde et ne se piquait pas d'être autre chose : elle préférait aux harmonies de la solitude le brillant caquetage des salons, et la plus riante verdure avait pour elle moins de charmes que l'asphalte des boulevards ou la poussière des Champs-Elysées. Le bois de Boulogne ne jouissait pas alors de toute la faveur que de merveilleux embellissements lui ont donnée depuis, mais il était déjà la promenade à la mode; et quand Mme Nouvières s'y faisait conduire, c'était moins pour y respirer à l'aise que pour y étaler quelque fraîche toilette, ou pour y admirer le luxe qu'elle ne pouvait se donner.

On parle de faire pour le beau parc de Vincennes ce qu'on a fait pour le bois de Boulogne, d'y creuser des bassins, d'y construire des cascades et des grottes; tous ces travaux s'exécutant, peut-être servira-t-il de rendez-vous au monde élégant; mais alors, comme aujourd'hui, on n'y voyait que de rares promeneurs. La partie qui avoisinait la maison choisie par M. Nouvières était peu

fréquentée, et l'on y rencontrait plus souvent quelque ami du silence et de l'étude que quelque joyeuse réunion.

— Eh bien! Camille, comment trouvez-vous votre château? demanda M. Nouvières. Il n'est ni vaste ni beau comme celui que nous aurons plus tard; mais, pour deux ou trois étés, on peut s'en contenter.

— Sans doute, mon ami, répondit la jeune femme; mais pas pour quatre : j'ai votre parole.

— Vous l'avez, fit M. Nouvières en lui tendant la main. Il me semble que, ne voulant pas faire de grands frais, je ne pouvais mieux choisir : le bon air du bois achèvera de fortifier Octave, et vous-même en avez besoin, chère amie, après les fatigues de cet hiver.

— Les fatigues de cet hiver? répéta Camille en riant. Mais je ne suis pas du tout fatiguée; à quoi donc pensez-vous, Remi?

— Voilà certainement ce que nos plus grands médecins ne pourraient expliquer : une femme qui ne ferait pas à pied une promenade d'une heure, une femme nerveuse et délicate à l'excès, passe la plus grande partie des nuits, elle va au bal et danse sans relâche; le lendemain elle va à l'Opéra; le surlendemain, elle reçoit, sans que la fatigue de la danse, le bruit de l'orchestre, le soin de faire les honneurs de chez elle, l'ennui de sa toilette, l'atmosphère lourde et chargée de parfums, nuisent en rien à sa santé. C'est du moins ce qu'elle dit, mais cela me paraît difficile à croire.

— Je suis de votre avis; l'excès en tout est nuisible; mais j'ai si peu vu le monde cet hiver, que ce n'est pas de moi que vous voulez parler.

— L'air de la campagne est bon même à ceux qui se portent le mieux, répondit M. Nouvières, et je viendrai le respirer auprès de vous aussi souvent que je le pourrai.

— Nous quittez-vous donc bientôt?

— Je repars à l'instant. Il faut que j'aille, ce soir même, terminer une affaire importante.

— Dont vous n'avez pas encore daigné m'entretenir.

— Que je vous parle d'affaires, à vous, Camille, qui ne voyez rien de plus sérieux que la pose d'un ruban ou le choix d'une dentelle ; à vous, qui n'avez jamais songé à vous demander ce que pouvait avoir coûté de travail et de soucis l'argent que vous aimez tant à dépenser !

— Si j'ai des goûts aussi frivoles que vous le dites, n'est-ce pas un peu votre faute, mon ami? répondit Mme Nouvières. Si vous m'aviez fait part de vos projets et de vos espérances, vous me trouveriez peut-être toute disposée à m'y associer.

— Nous en causerons plus tard; aujourd'hui l'heure me presse.

— Ainsi vous partez sans vouloir satisfaire, par un seul mot, ma légitime curiosité?

— Si vous y tenez absolument, je n'ai aucun motif pour vous refuser. Vous saurez donc, ma chère, que je m'occupe, depuis deux mois, de l'achat d'une partie des terrains situés près de l'arc de triomphe.

— Et qu'en voulez-vous faire?

— Les revendre, dès que je trouverai l'occasion de réaliser un bénéfice raisonnable.

— Et c'est une affaire difficile à négocier?

— Si je n'avais à suivre que celle-là; mais j'en ai tant à mener de front.... Qu'importe? j'y arriverai. Adieu, Camille! A bientôt.

Octave n'avait point écouté cette conversation ; il avait bien autre chose à faire. Il prenait possession de son domaine en grimpant aux arbres, en brisant les branches fleuries des arbustes, en saccageant les plates-bandes, au grand déplaisir du jardinier.

Son père l'appela plusieurs fois avant qu'il se décidât à répondre. Il vint enfin, le front ruisselant, les vêtements en désordre ; il embrassa M. Nouvières, en s'étonnant qu'on pût quitter sitôt cette charmante demeure, et il courut achever sa tâche de dévastation.

Camille suivit longtemps des yeux le coupé qui emmenait son mari. En la voyant ainsi préoccupée, on l'eût plainte de ressentir déjà les soucis de l'absence; mais nous savons que cette absence ne devait pas beaucoup affliger la jeune femme. Elle pensait aux promesses que M. Nouvières lui avait faites, et elle se disait :

— Trois ans, c'est bien long.... Qui sait d'ailleurs si, ces trois ans écoulés, nous serons riches? Il faut l'être beaucoup pour mener la vie que je rêve; mais aussi quelle vie !

Et l'imagination de Camille lui montrait une succession non interrompue de plaisirs, dont le plus doux était la certitude d'inspirer aux autres la jalousie dont elle-même allait souffrir encore pendant ces trois longues années.

Mme Nouvières n'avait jamais connu sa mère, ou du moins elle l'avait perdue si jeune, qu'elle pouvait à peine se la rappeler. Le colonel Savary, son père, n'ayant plus qu'elle à aimer, passa promptement d'une tendresse déjà peu raisonnable à la plus aveugle idolâtrie. Sa Camille était, à ses yeux, ce qu'il y avait au monde de plus beau, de meilleur, de plus parfait; il admirait jusqu'à ses défauts, qu'il savait transformer en qualités rares et précieuses; et quiconque n'eût pas été de cet avis lui eût semblé dépourvu de jugement ou coupable de la plus révoltante injustice.

Qu'on en juge par ce seul trait. M. Savary s'était engagé pour ne pas se séparer de son ami d'enfance, Henri Vilmore, qu'il chérissait comme s'il eût été son frère.

Orphelins tous les deux, élevés dans le même collége, ils se tinrent réciproquement lieu de famille, et il était depuis longtemps convenu que si l'un des deux était soldat, l'autre partirait avec lui. Ils firent ensemble la plupart des glorieuses campagnes de l'Empire; ils gagnèrent leurs grades sur les champs de bataille et se suivirent de si près, qu'en 1812 Savary était lieutenant-colonel et son ami chef de bataillon.

Pendant la désastreuse retraite de Russie, où le froid et la faim firent plus de victimes que le fer et le feu des ennemis, les deux frères d'armes n'échappèrent à la mort que grâce à leur mutuel dévouement.

Rentrés dans la vie privée, ils s'établirent l'un près de l'autre, bien décidés à ne jamais se séparer. Savary n'avait aucun parent, et il ne restait à Vilmore qu'une sœur qui mourut en lui léguant son fils.

L'enfant fut accueilli avec une égale tendresse par les deux officiers, entre lesquels il devint un lien de plus.

— Puisque nous avons un fils, dirent-ils, nous ne nous marierons pas. Qui sait si, en nous mariant, nous ne serions pas obligés de faire le sacrifice de notre amitié ?

Ils vivaient paisiblement, sans autre désir que de voir grandir leur fils, sans autre préoccupation que celle de son avenir, quand Vilmore apprit qu'un de ses cousins, mort à New-York, l'avait institué son légataire universel. Le notaire qui l'en informait le pressait de se mettre en route pour recueillir cet héritage.

— Qu'il le garde, je n'en ai pas besoin, dit Vilmore à son ami; ce serait l'acheter trop cher que de m'éloigner pour si longtemps de l'enfant et de toi.

— Certes, si j'étais riche, répondit Savary, tu ne partirais pas; mais je n'ai, comme toi, que ma pension, et nous ne devons pas oublier que le petit pourra plus tard avoir

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI

806432

Son père l'appela plusieurs fois avant qu'il se décidât à répondre. Il vint enfin, le front ruisselant, les vêtements en désordre ; il embrassa M. Nouvières, en s'étonnant qu'on pût quitter sitôt cette charmante demeure, et il courut achever sa tâche de dévastation.

Camille suivit longtemps des yeux le coupé qui emmenait son mari. En la voyant ainsi préoccupée, on l'eût plainte de ressentir déjà les soucis de l'absence; mais nous savons que cette absence ne devait pas beaucoup affliger la jeune femme. Elle pensait aux promesses que M. Nouvières lui avait faites, et elle se disait :

— Trois ans, c'est bien long.... Qui sait d'ailleurs si, ces trois ans écoulés, nous serons riches? Il faut l'être beaucoup pour mener la vie que je rêve; mais aussi quelle vie !

Et l'imagination de Camille lui montrait une succession non interrompue de plaisirs, dont le plus doux était la certitude d'inspirer aux autres la jalousie dont elle-même allait souffrir encore pendant ces trois longues années.

Mme Nouvières n'avait jamais connu sa mère, ou du moins elle l'avait perdue si jeune, qu'elle pouvait à peine se la rappeler. Le colonel Savary, son père, n'ayant plus qu'elle à aimer, passa promptement d'une tendresse déjà peu raisonnable à la plus aveugle idolâtrie. Sa Camille était, à ses yeux, ce qu'il y avait au monde de plus beau, de meilleur, de plus parfait; il admirait jusqu'à ses défauts, qu'il savait transformer en qualités rares et précieuses; et quiconque n'eût pas été de cet avis lui eût semblé dépourvu de jugement ou coupable de la plus révoltante injustice.

Qu'on en juge par ce seul trait. M. Savary s'était engagé pour ne pas se séparer de son ami d'enfance, Henri Vilmore, qu'il chérissait comme s'il eût été son frère.

Orphelins tous les deux, élevés dans le même collége, ils se tinrent réciproquement lieu de famille, et il était depuis longtemps convenu que si l'un des deux était soldat, l'autre partirait avec lui. Ils firent ensemble la plupart des glorieuses campagnes de l'Empire; ils gagnèrent leurs grades sur les champs de bataille et se suivirent de si près, qu'en 1812 Savary était lieutenant-colonel et son ami chef de bataillon.

Pendant la désastreuse retraite de Russie, où le froid et la faim firent plus de victimes que le fer et le feu des ennemis, les deux frères d'armes n'échappèrent à la mort que grâce à leur mutuel dévouement.

Rentrés dans la vie privée, ils s'établirent l'un près de l'autre, bien décidés à ne jamais se séparer. Savary n'avait aucun parent, et il ne restait à Vilmore qu'une sœur qui mourut en lui léguant son fils.

L'enfant fut accueilli avec une égale tendresse par les deux officiers, entre lesquels il devint un lien de plus.

— Puisque nous avons un fils, dirent-ils, nous ne nous marierons pas. Qui sait si, en nous mariant, nous ne serions pas obligés de faire le sacrifice de notre amitié ?

Ils vivaient paisiblement, sans autre désir que de voir grandir leur fils, sans autre préoccupation que celle de son avenir, quand Vilmore apprit qu'un de ses cousins, mort à New-York, l'avait institué son légataire universel. Le notaire qui l'en informait le pressait de se mettre en route pour recueillir cet héritage.

— Qu'il le garde, je n'en ai pas besoin, dit Vilmore à son ami; ce serait l'acheter trop cher que de m'éloigner pour si longtemps de l'enfant et de toi.

— Certes, si j'étais riche, répondit Savary, tu ne partirais pas; mais je n'ai, comme toi, que ma pension, et nous ne devons pas oublier que le petit pourra plus tard avoir

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI

806432

besoin de la fortune qui t'arrive. Quand il sera d'âge à prendre du service, les conscrits n'auront peut-être pas dans leur sac des épaulettes de colonel.

— C'est vrai, reprit Vilmore pensif.

— S'il pouvait être du voyage, je te dirais : Partons ! Mais il n'est pas déjà si fort, et s'il venait à lui arriver malheur....

— Nous ne nous en consolerions pas, Allons ! tu resteras ici avec lui ; moi je partirai, c'est mon devoir.

Le lendemain, les deux amis se séparèrent le cœur brisé, mais le sourire aux lèvres. Ils devaient être longtemps sans se revoir. Les droits de Vilmore à l'héritage qu'il allait recueillir furent contestés ; on lui intenta un procès, qu'il ne gagna qu'après deux années d'ennui.

A peine se réjouissait-il du succès, qu'on l'attaqua de nouveau ; et, pour comble de malheur, il apprit la mort de l'enfant pour lequel il avait entrepris ce voyage. Il eut alors la pensée de tout abandonner pour retourner en France ; mais, persuadé de la justice de sa cause, il crut son honneur engagé à la faire triompher, et il resta. Une troisième année se passa, et Vilmore se trouva plus pauvre que jamais ; car il perdit son procès et fut condamné à payer des frais considérables.

Ne pouvant s'acquitter, il allait être mis en prison, quand un négociant français établi à New-York lui offrit la somme dont il avait besoin. Vilmore l'accepta à titre de prêt, et, n'ayant d'autres ressources que son travail, il se chargea de tenir la caisse de ce négociant, et ne parla de revenir en France qu'à l'extinction de sa dette.

Pendant l'absence prolongée de son ami, Savary, resté sans affection, s'était décidé à se marier ; il avait perdu sa femme et ne vivait plus que pour la petite fille qu'elle lui avait laissée.

Il reçut avec une joie plus facile à comprendre qu'à

exprimer la nouvelle du retour de Vilmore, et, pour le revoir un peu plus tôt, il alla au-devant de lui jusqu'au Havre.

Camille accompagnait son père. Il lui avait tant parlé de Vilmore, qu'elle aussi se faisait une fête de l'embrasser. Mais elle était capricieuse comme le sont tous les enfants gâtés ; soit que le voyageur ne réalisât pas l'idée qu'elle s'était faite de lui, soit qu'il ne lui eût pas d'abord accordé assez d'attention, soit enfin qu'il ne lui offrît pas les merveilleux jouets qu'il devait, croyait-elle, rapporter d'outre-mer, elle se détourna, lorsqu'il lui tendit les bras, et alla se cacher derrière son père.

C'était de l'enfantillage, Vilmore en rit; mais quand il eut tout fait pour apprivoiser la petite fugitive, et que Savary eut joint ses instances aux siennes sans obtenir aucun résultat, il dit à son ami, sans prendre la précaution de parler bas :

— Voilà une petite tête qu'il te faudra briser, si tu ne veux te donner un maître.

— N'est-ce pas qu'elle est charmante? C'est un despote, c'est un tyran, mais c'est pour cela que je l'adore, répondit Savary en couvrant de baisers le front de Camille. La trouves-tu jolie? ajouta-t-il en écartant les cheveux qu'elle avait ramenés sur son visage.

— Je la trouverais plus belle encore, si elle était aimable, dit Vilmore, et si elle t'obéissait comme tout enfant doit obéir à son père. Tu la gâtes trop, Savary ; mais me voici, et j'y mettrai bon ordre.

Camille était très-intelligente ; elle devina tout ce que cette menace pourrait lui valoir de contrariétés, et, sans savoir encore comment elle y arriverait, elle se promit bien d'en empêcher l'effet.

M. Savary possédait près de Paris une petite maison de campagne qu'il habitait avec sa fille et un seul domes-

tique ; il en mit la moitié à la disposition de son vieux camarade, qui s'y installa sans se faire prier. Ils recommencèrent avec un égal bonheur cette douce vie de deux amis qui ont les mêmes goûts, les mêmes opinions, les mêmes souvenirs. En se retrouvant ensemble, ils se crurent rajeunis de dix ans qu'ils avaient passés sans se voir ; Vilmore oublia les ennuis qu'il avait éprouvés, et Savary acheva de se consoler, en versant dans le sein de son ami les larmes que lui arrachait encore la perte d'une épouse bien-aimée.

Camille avait des défauts ; mais l'esprit, la grâce, la gentillesse qu'elle montrait, quand elle le voulait bien, lui gagnèrent promptement l'affection de Vilmore ; pouvait-il d'ailleurs ne pas aimer la fille de son cher Savary ? Mais il la voyait avec des yeux moins prévenus, et, comme il savait qu'on ne peut commencer trop tôt à former le cœur et le caractère des enfants, il résolut, après d'inutiles efforts pour faire partager sa conviction au colonel, de se charger lui-même de corriger Camille.

— C'est son bonheur que je veux, se disait-il, et j'aurai bien, pour l'assurer, le courage de braver les larmes de la petite fille et les reproches du père.

Les intentions de M. Vilmore étaient excellentes ; mais pour réussir dans la tâche délicate qu'il s'imposait, il faut autant de douceur que de fermeté, autant d'habileté que de sagesse. Son ami étant trop indulgent, il crut devoir se montrer un peu sévère ; il donna de bons conseils à Camille, lui adressa d'utiles remontrances, mais sa franchise un peu rude froissa un amour-propre qui devait être soigneusement ménagé, et l'enfant, qui n'éprouvait pour lui que fort peu de sympathie, le regarda bientôt comme un ennemi.

Un jour, Savary, en se mettant à table, vit que Camille avait les yeux rouges. Il voulut connaître le sujet de son

chagrin; Camille, en pleurant de plus belle, désigna l'officier.

— Comment! dit Savary, c'est Vilmore qui t'a fait de la peine!

— Il m'en fait tous les jours, il ne m'aime pas et me gronde sans cesse.

— C'est parce que je t'aime que je te gronde, répondit Vilmore; il le faut bien, puisque ton père ne veut pas voir tes défauts.

— Ses défauts!... dit Savary stupéfait.

— Eh! sans doute; elle est volontaire, dédaigneuse, colère; et si tu savais ce qu'elle a fait ce matin, tu dirais qu'elle est méchante.

— J'ai battu ma bonne parce qu'elle ne voulait pas me mettre ma robe rose, répondit Camille.

— Tu ne l'as pas tuée, j'espère? dit M. Savary en riant.

— Tu ris!... dit M. Vilmore étonné.

— Le beau malheur, vraiment, que cette sotte fille ait reçu quelques chiquenaudes. C'est sa faute; pourquoi ne voulait-elle pas mettre à Camille sa jolie robe rose? Sois tranquille, ma chérie, je vais lui parler, et à l'avenir elle t'obéira.

— Savary, tu n'as pas plus de raison que ta fille, dit Vilmore, et tu en feras, je te le prédis, l'enfant le plus détestable qu'il soit possible de trouver.

— Mesure tes paroles, Vilmore, dit Savary en se levant, la pâleur au front; je suis ton ami, mais je suis son père.

— Je te répète qu'en l'élevant comme tu le fais, tu te prépares d'amers chagrins et de cruels remords. C'est parce que tu es mon ami que je te dois la vérité et que je te la dis.

— Tu sais si je t'aime, Vilmore, reprit Savary, de

plus en plus ému ; mais entre ma fille et toi, je ne puis hésiter.

— Moi, je n'ai pas de fille pour me consoler de notre séparation ; mais je te comprends, Savary. Adieu.

— Adieu! répondit le colonel en lui serrant la main.

— Adieu! répéta Vilmore, avant d'ouvrir la porte.

Savary courut à lui et le serra dans ses bras. Vilmore était prêt à oublier qu'on l'eût congédié ; car il sentait les larmes de son ami couler sur sa joue ; mais, après cette fraternelle étreinte, le colonel murmura :

— Adieu, Vilmore, pardonne-moi.

Vilmore traversa le jardin sans qu'on le rappelât, et sortit de la maison.

— Je n'y reviendrai, dit-il, que si le malheur y entre.

Il était plus affligé qu'indigné de la conduite de Savary ; il le plaignait et ne l'accusait pas ; car il connaissait son cœur. Ne sachant que faire en France, puisqu'il ne pouvait plus compter sur la seule affection qui l'y eût ramené, il retourna à Philadelphie et y fut accueilli avec joie par son ancien patron, qui l'estimait et l'aimait.

Savary fit de nombreuses démarches pour découvrir le lieu de sa retraite ; ce fut en vain, personne n'ayant reçu la confidence de ses projets. Il n'avait ni reparu ni donné de ses nouvelles en 1840, époque à laquelle commence notre récit.

Après son départ, le colonel avait réfléchi, et le chagrin qu'il éprouvait de s'être volontairement privé de son unique ami lui avait inspiré le désir de profiter de ses avis ; mais sa faiblesse ne tarda point à reprendre le dessus et à lui persuader que tous les torts étaient du côté de Vilmore, dont il ne pouvait, disait-il, s'expliquer l'injustice envers une si aimable enfant.

Camille grandit sans qu'il voulût s'en séparer. Il fit des sacrifices au-dessus de ses moyens pour qu'elle reçût les leçons des meilleurs maîtres; mais aucun d'eux n'eut, malgré sa réputation, le talent d'instruire la jeune fille qui ne voulait point étudier. Camille acquit tout juste ce qu'il fallait de savoir pour n'être pas regardée comme ignorante dans un monde où l'on parle de tout sans rien connaître à fond, et où l'on fait bonne figure, pourvu qu'on ait quelque esprit naturel et une certaine dose d'assurance.

Si elle aimait peu l'étude, en revanche elle montrait beaucoup de goût pour le luxe et le plaisir. Rien n'était assez beau, assez frais, assez élégant pour elle ; et Savary, heureux de parer son idole, s'imposait, pour y arriver, de réelles privations. Mais quoi qu'il pût faire, Camille désirait mieux, et elle avait seize ans à peine quand, séduite par la fortune de M. Nouvières, elle consentit à l'épouser.

Beaucoup de jeunes filles se marient pour jouir de leur liberté, et ne font le plus souvent que changer contre un joug pesant la tendre sollicitude dont les entourait leur famille ; d'autres, pour avoir un grand état de maison, des domestiques, des chevaux, des diamants ; d'autres, enfin, pour avoir la puérile joie de s'entendre appeler madame. Il y en a peu qui comprennent l'étendue des devoirs qu'elles s'imposent; et Mlle Savary, qui n'avait jamais peut-être réfléchi pendant une demi-heure, ne pouvait être de ce petit nombre.

Habituée à gouverner despotiquement son père, elle comptait avoir dans son mari un esclave de plus; mais, comme on en a déjà pu juger, son espoir avait été déçu. M. Nouvières, plus âgé qu'elle de vingt ans, la traita en enfant capricieuse, c'est-à-dire que, sans faire attention à sa mauvaise humeur ni à ses reproches, il sut rester maître chez lui.

M. Nouvières n'aimait pas, comme sa femme, le bruit et l'éclat; il n'avait qu'une passion, s'enrichir. Né pauvre, il avait réussi déjà, avant son mariage, à se faire une belle position dans le commerce; il avait quitté depuis le commerce pour la banque et se livrait en outre à diverses spéculations. Doué d'un coup d'œil juste, d'un esprit fin, souple, fécond en ressources, il avait vu jusque-là le succès couronner toutes ses entreprises, et il était de bonne foi lorsqu'il ne demandait à Camille qu'un délai de trois ans pour achever l'édifice de sa fortune.

Que ferait-il quand il serait assez riche? Il ne le savait pas lui-même; car il était du nombre de ceux qui aiment mieux acquérir que jouir. Son plus grand bonheur était de se rappeler qu'il avait commencé avec rien, et de supputer les bénéfices qu'il avait faits chaque année; mais il entrait dans ses calculs plus d'orgueil que de cupidité. Il ne faisait pas de folles dépenses, et il veillait à ce que Camille en fît le moins possible; mais il savait au besoin se montrer généreux, et, dans le monde, on ne l'accusait ni de prodigalité ni de parcimonie.

Avec des goûts plus simples, Camille eût été très-heureuse en ménage; mais M. Nouvières ne partageant pas son amour pour le luxe et le plaisir, elle se regardait comme une victime de l'avarice du spéculateur. Elle s'en était d'abord plainte à son père, en lui reprochant de l'avoir sacrifiée. Savary était entré dans une grande colère contre le mari qui tenait si mal ses promesses, et il avait promis de le ramener à la raison. Mais M. Nouvières, fort peu sensible à ses remontrances, avait traité le père comme la fille, c'est-à-dire qu'il l'avait calmé en lui parlant des nécessités du présent et des splendeurs de l'avenir.

II.

Mme Nouvières ne tarda pas à s'ennuyer dans sa jolie maison de Saint-Mandé. Comment, en effet, remplir les longues heures de la solitude, quand on n'aime ni l'étude ni le travail, et qu'on ne sait s'entretenir avec soi-même ou avec les autres que des détails les plus futiles ? Nous ne sommes pas de ceux qui blâment l'instruction chez les femmes ; non-seulement nous croyons qu'il est bon qu'elles sachent parler et écrire agréablement ; mais cet avantage est, à notre point de vue, le moindre résultat d'une bonne éducation. Inspirer aux jeunes filles le goût de l'étude, c'est les soustraire aux dangers de l'oisiveté et aux mauvais conseils de l'ennui ; c'est les empêcher de nouer des relations frivoles ; c'est, en leur donnant les moyens de se suffire, leur rendre aimable le foyer de la famille, qui sera toujours le plus sûr asile de leur bonheur et de leur vertu.

On nous demandera peut-être comment Camille pouvait s'ennuyer, puisqu'elle avait son fils auprès d'elle. Il est vrai qu'une mère pénétrée du sentiment de ses devoirs n'a pas de plus douce occupation que de veiller sur son enfant, de développer son intelligence, d'exercer sa mémoire, de former son caractère et son cœur. C'est un travail de tous les instants; mais elle ne s'en lasse pas; car sa patience est aussi grande que son amour. Les femmes comme Mme Nouvières aiment aussi leurs enfants; mais elles les aiment d'une autre manière. Si Octave eût été faible et souffrant, si quelque danger l'eût menacé, Camille eût renoncé sans doute à tout plaisir pour veiller sur ses jours; mais son dévouement maternel n'avait jamais été mis à l'épreuve.

Elle était fière de la beauté de son fils, de sa bonne mine, de son petit air résolu, de ses saillies souvent heureuses, et elle le mangeait des yeux quand elle avait réussi à lui composer une toilette aussi élégante qu'originale.

Elle ne pouvait le voir pleurer sans en souffrir; aussi lui donnait-elle tout ce qu'il désirait; et elle eût été bien étonnée, si on lui avait dit qu'elle ne remplissait qu'à moitié les devoirs d'une bonne mère. M. Nouvières ne l'eût pas été moins, s'il eût appris qu'un père de famille doit autre chose à ses enfants que de s'occuper sans relâche du soin de leur fortune. Donc, entre cette femme frivole et cet homme avide de richesses, Octave grandissait sans autre guide que sa propre volonté.

On lui disait bien qu'il fallait être aimable, poli, obéissant; mais il se mettait peu en peine de suivre ces recommandations. Son père et sa mère avaient de la religion comme en ont beaucoup de gens du monde, c'est-à-dire que M. Nouvières n'en parlait jamais ni en bien ni en mal, et que sa femme allait presque chaque dimanche à

la messe, comme elle allait au bois, pour voir et pour se faire voir.

Octave avait huit ans ; mais quoiqu'on ne lui eût presque jamais parlé des devoirs de l'enfance, tout en lui annonçait un cœur sensible et reconnaissant. Il aimait tendrement son père et sa mère, il s'affligeait de la misère des pauvres enfants qu'il rencontrait tendant la main, et leur faisait volontiers le sacrifice des friandises dont on le régalait dans chacune de ses promenades. Il était étourdi, tapageur, volontaire et taquin ; mais il n'avait jamais cherché à faire de peine à personne.

Le jour de son arrivée à la campagne, il s'était amusé, comme nous l'avons dit, à faire main basse sur les fleurs des plantes-bandes. Il les retrouva le lendemain, effeuillées et flétries, sur le sable des allées, et n'y fit aucune attention : il brisait, sans les regretter, des jouets bien plus précieux que ces fleurs ; mais il s'approcha du jardinier qui les ramassait avec son râteau.

— Je vous ai donné de l'ouvrage, lui dit-il.

— Oh ! l'ouvrage n'est rien, monsieur, lui répondit le brave homme ; mais il me semble que ces pauvres fleurs étaient mieux là hier qu'où elles sont aujourd'hui.

— Il n'aurait donc pas fallu les cueillir ?

— Dès que monsieur et madame n'y trouvent pas à redire, vous en étiez bien le maître.

— Papa et maman ne trouvent jamais à redire à ce qui m'amuse.

— Et cela vous amusait de faucher comme ça toutes mes belles fleurs ?

— Vous en parlez comme si elles vous appartenaient.

— Elles m'appartenaient bien un peu aussi, puisque j'avais eu le mal de les faire venir.

— Ah ! fit Octave, vous aviez eu beaucoup de mal?

— Mais oui, monsieur, les fleurs ne poussent pas dans les jardins comme le long des chemins ou dans les blés.

— Il y a de jolis bluets et des coquelicots dans les blés; j'en ai cueilli bien souvent, et l'on ne me disait pas que j'avais tort.

— Je ne le dis pas non plus, monsieur, reprit le jardinier, qui savait déjà par la bonne combien Octave était gâté ; mais j'avais bêché les plates-bandes, planté les fleurs, fait la guerre aux insectes qui les auraient mangées et aux mauvaises herbes qui les auraient étouffées ; je les avais cultivées avec soin pour les faire venir plus vite, et chaque jour, matin et soir, je les avais arrosées. Je ne pensais plus à ma peine ; car elles étaient si belles, que tous les passants s'arrêtaient pour les admirer ; mais quand je vous ai vu les cueillir à pleines mains, j'en aurais pleuré.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Parce que je craignais de vous contrarier.

— Si j'avais su vous faire du chagrin, j'aurais cessé tout de suite. Une autre fois, je n'en cueillerai plus, soyez tranquille.

— Vous êtes un enfant bien gentil : le bon Dieu vous aimera, parce que vous craignez de faire de la peine au pauvre monde.

— Vous croyiez donc que j'étais méchant ? demanda Octave.

— J'en avais peur en vous voyant abattre sans pitié toutes mes pauvres fleurs ; mais je sais à présent que je me trompais, et j'en suis bien aise; car les enfants méchants ne sont jamais heureux.

— Pourquoi donc ?

— Le bon Dieu ne peut pas les bénir, et tout le monde les déteste.

— Voilà déjà deux fois que vous me parlez du bon Dieu, dit Octave. Est-ce que vous le connaissez ?

— Pas si bien que vous, j'en suis bien sûr, mon petit monsieur ; car je ne sais ni lire ni écrire, tandis que vous savez votre catéchisme sur le bout du doigt ; mais ce que vous apprenez dans les livres, les ignorants comme moi l'apprennent en regardant les arbres, les fleurs, les oiseaux, les papillons, et tout ce qu'ils ont journellement sous les yeux.

— Je ne comprends pas, répondit Octave.

— Voici votre maman qui vous expliquera cela mieux que moi, répliqua le jardinier en montrant Mme Nouvières qui s'avançait vers eux.

Octave courut embrasser sa mère, qu'il n'avait pas encore vue ; mais il ne songea pas à lui demander l'explication des paroles de Jean ; il n'avait pas la mémoire si longue, surtout pour les choses sérieuses. Mme Nouvières l'invita d'ailleurs à aller examiner une caisse de jouets qui venait d'arriver, et il n'en fallait pas tant pour lui faire tout oublier.

Camille avait reçu en même temps des robes, des dentelles et des bijoux ; elle sut gré à son mari de cette attention par laquelle il cherchait à se faire pardonner ce qu'elle appelait sa trop grande sévérité. Elle admira toutes ces belles choses, les essaya l'une après l'autre, et, grâce à cette occupation, elle trouva la journée assez courte. De son côté, Octave était ravi et ne savait auquel de ces joujoux donner la préférence ; mais le lendemain il s'aperçut que le petit voisin avec lequel il avait l'habitude de jouer lui manquait, comme Mme Nouvières s'aperçut qu'elle n'avait personne à qui montrer le joli cadeau qu'elle avait reçu.

Elle avait d'abord été sensible au désir de se parer pour elle seule ; mais elle rejeta bientôt avec humeur les

luxueux colifichets qui ne devaient point attirer l'admiration de ses bonnes amies. Si seulement elle eût attendu la visite de quelqu'une d'entre elles, elle se fût consolée; mais toutes avaient quitté Paris pour les bains de mer ou pour les eaux à la mode; elles y retrouvaient une société plus brillante, plus animée que celle de l'hiver, tandis que Camille était condamnée à vivre seule dans cet ermitage de Saint-Mandé.

Combien elle se trouvait malheureuse! Elle croyait l'être autant que les pauvres femmes qu'elle voyait ramassant des branches sèches dans le bois de Vincennes. Et peut-être ne se trompait-elle pas. Le bonheur n'est pas dans telle ou telle position, il est tout entier dans la modération des désirs et dans le contentement de soi-même.

Camille pleurait de dépit; mais elle vit que les larmes lui rougissaient les yeux, et, dans la crainte de devenir laide, elle résolut de s'occuper pour chasser son ennui. Elle avait apporté des livres, mais elle n'aimait pas les lectures sérieuses, et elle était lasse des lectures frivoles. Elle voulut faire de la musique; mais elle ne s'était livrée à l'étude de cet art que pour faire comme tout le monde, et son piano la fatiguait, à moins qu'il n'y eût quelqu'un pour applaudir au talent fort contestable qu'elle croyait avoir acquis sur cet instrument.

La tristesse de Camille réagit sur Octave; mais, plus heureux que sa mère, il sut trouver des distractions au dehors. Pendant que Mme Nouvières se livrait à ses rêveries, ou pendant qu'elle était assise à la fenêtre, regardant, sans rien voir, pendant des heures entières, ce Paris où elle devait mener une existence si splendide, quand les opérations de son mari auraient réussi, Octave, assez peu surveillé par sa bonne, descendait au jardin, et, ouvrant la porte qui donnait sur le bois, goûtait les charmes de la liberté.

Il n'osa pas d'abord s'aventurer trop loin ; mais la timidité était son moindre défaut, et il recula insensiblement le cercle de ses explorations.

Un jour qu'il s'était hasardé un peu loin, il se trouva au milieu d'un cercle d'enfants qui regardaient un singe danser au son d'un orgue de Barbarie. Il se fit faire place en jouant des coudes et s'amusa tant des gambades et des grimaces de l'animal, des bons mots et des lazzis du bateleur, qu'il suivit l'un et l'autre jusqu'à la sortie du bois.

— Venez avec moi, mon petit ami, lui dit l'homme ; j'ai des ours, des chiens savants et des singes bien plus adroits que celui-ci, je vous les montrerai.

— Sont-ils loin d'ici? demanda Octave.

— Oh ! non, nous ne tarderons pas à être arrivés.

— J'aime mieux ne pas aller les voir aujourd'hui ; je suis sorti sans permission, et maman doit être inquiète. Reconduisez-moi chez elle, je vous prie ; vous lui montrerez votre singe, et elle vous paiera bien.

Il indiqua ensuite son adresse, et le joueur d'orgue consentit à le reconduire ; car Octave s'était égaré. Mais, au lieu de prendre le chemin qu'il fallait, il prit à travers champs celui qui menait à Bercy.

Bientôt l'enfant se plaignit de la fatigue et regarda autour de lui avec une certaine défiance.

— Ce n'est pas par ici qu'est notre maison, dit-il. Je n'ai jamais vu cette route-là.

Le joueur d'orgue tâcha de le rassurer et de l'encourager ; mais quelque chose de faux et de méchant dans son œil comme dans son sourire effraya Octave, qui, se rappelant avoir entendu conter des histoires d'enfants enlevés par des saltimbanques, se repentit amèrement d'avoir suivi celui-là. Mais c'était un garçon résolu que notre petit Octave ; il ne pleura pas, quoiqu'il en

eût bonne envie, et ne laissa rien paraître de ses soupçons.

— Quand nous arriverons dans une rue, se dit-il, je verrai bien si c'est la nôtre ; et si je ne la connais pas, je quitterai ce vilain homme et je prendrai une voiture pour retourner chez maman. Devant tout le monde, je n'aurai rien à craindre, tandis que si je parlais ici, peut-être ce montreur de singes me maltraiterait-il.

Ce n'était pas trop mal raisonner. Son conducteur l'engageant à presser le pas, il faisait de son mieux ; mais ses jambes commençaient à lui refuser le service, quand il vit, suivant le même chemin qu'eux, mais en sens inverse, un jeune collégien accompagné d'un homme qui paraissait être son père. Il oublia sa fatigue pour les rejoindre plus vite.

— Monsieur, dit-il, sans que rien eût fait soupçonner son dessein au musicien ambulant, sommes-nous bien sur la route de Saint-Mandé, s'il vous plaît?

— Vous êtes sur celle de Bercy, et Saint-Mandé est loin derrière vous, mon ami, répondit l'inconnu avec bonté. Mais j'y vais de ce pas, et, si vous voulez me suivre, je vous y conduirai.

— Bien volontiers, monsieur, dit Octave. Vous voyez, ajouta-t-il en s'adressant au joueur d'orgue, que vous ne connaissez pas le chemin mieux que moi.

— C'est monsieur qui se trompe, répondit celui-ci ; Saint-Mandé est là-bas.

Mais l'étranger l'ayant regardé sévèrement, il reprit aussitôt :

— Pardon, monsieur, je ne suis pas du pays, je ne l'habite que depuis trois mois ; et ce Paris est si grand, que je pourrai bien m'y perdre encore au bout d'un an. Il me semblait pourtant que j'avais pris du bon côté pour reconduire chez lui cet enfant qui s'était égaré.

— Vous ne revenez donc pas avec nous? lui demanda Octave, le voyant prêt à continuer sa route.

— Non, répondit le bateleur; il commence à se faire tard, et je n'ai pas gagné grand'chose aujourd'hui. Puisque je suis tout près de Bercy, je vais à Bercy, autant là qu'ailleurs.

Il semblait avoir hâte de s'éloigner; car il acheva sa phrase en marchant à grands pas.

Octave remercia le nouveau venu de vouloir bien se charger de lui, et répondit aux questions bienveillantes qu'il lui adressa par le récit de sa promenade dans le bois de Vincennes et des propositions du musicien. Il raconta ses craintes et vit son nouveau guide sourire avec satisfaction en apprenant comment il comptait s'y prendre pour recouvrer sa liberté.

— Vous avez fait preuve de caractère, mon petit ami, lui dit-il; c'était le meilleur moyen de vous tirer de ce mauvais pas, si réellement cet homme avait à votre égard de coupables intentions.

— Je n'en sais rien, dit Octave; mais j'en ai eu peur, et je ne me laisserai plus entraîner par des promesses comme celles-là.

— Faites encore mieux, mon enfant, restez sous les yeux de vos parents ou ne sortez qu'avec leur permission.

— Maman ne me permettrait pas de sortir, et je m'ennuierais beaucoup, si je ne sortais pas; car je suis tout seul pour jouer du matin au soir.

— Vous n'étudiez donc pas? demanda le collégien.

— J'étudierai plus tard, quand je serai en pension comme vous.

— J'étais au collége, mais j'y suis tombé malade et j'ai été obligé d'en sortir il y a deux mois.

— Et vous ne vous ennuyez pas?

— Non, pas du tout, depuis que je vais mieux et que j'ai pu me mettre à travailler un peu.

— C'est donc amusant de travailler?

— Pas trop, mais on ne peut pas jouer toujours, ou c'est de l'ennui qu'on se donne plutôt que du plaisir.

— Parce que ce sont les heures de travail, mon cher Francis, qui font trouver du charme aux heures de loisir, dit l'inconnu.

— C'est ce que je voulais dire, monsieur, répondit Francis; mais je ne savais comment m'exprimer.

L'étranger le regarda affectueusement; puis, tirant un livre de sa poche, il le laissa causer avec Octave.

— Je croyais que c'était votre père, dit celui-ci en baissant la voix.

— Je n'ai plus ni père ni mère.

— C'est donc votre oncle?

— Non, c'est un ancien ami de ma famille; meilleur pour moi que tous les parents qui me restent, il me tient lieu de tous ceux que j'ai perdus.

— Il paraît en effet bien bon, ce monsieur.

— Si vous le connaissiez comme moi, vous pourriez parler de sa bonté.

— Ainsi, vous l'aimez bien?

— De tout mon cœur.

— Et vos autres parents?

— Ils sont bien loin d'ici, et je ne les reverrai peut-être jamais. Ils sont restés en Amérique après la mort de mon père, et moi je suis venu en France avec M. Henri, qui lui avait promis de me regarder comme son fils.

— Y a-t-il longtemps de cela? reprit Octave, un peu attristé des confidences de Francis.

— Il y aura bientôt trois ans que nous habitons Saint-Mandé, et nous y passerons encore cet été. Je ne sais même pas si je rentrerai au lycée après les vacances;

j'ai été habitué au grand air, aux longues courses, et les médecins qu'on a consultés pendant ma maladie ont dit que je ne pourrais longtemps rester enfermé.

— Vous êtes bien heureux; je n'aurai pas tant de chance, quand on voudra me mettre au collége, et je crains que ce ne soit bientôt. J'ai une maman qui me laisse faire tout ce que je veux; papa me gâte aussi, mais il dit qu'à mon âge il y a des enfants bien plus instruits que moi; maman lui répond qu'elle n'aime pas les petits prodiges, et que je resterai encore au moins deux ans auprès d'elle; mais c'est papa qui est le maître. Il a bien loué malgré elle et malgré moi une maison de campagne à Saint-Mandé.

— Il y en a de bien jolies.

— La nôtre est très-belle. C'est celle où il y a une grande grille à piques dorées, et, sur la porte cochère, des géraniums rouges et blancs dans des vases de marbre.

— Mais cette maison est voisine de celle que nous habitons.

— C'est donc vous qui avez deux beaux acacias en fleurs?

— Précisément.

— Quel bonheur! s'écria Octave, et que papa a bien fait de nous amener là! Puisque nous sommes voisins, nous nous verrons tous les jours.

— Je le veux bien, dit Francis, non moins enchanté d'avoir un compagnon.

Ils se connaissaient depuis un quart d'heure à peine, et déjà ils étaient amis. Ils achevèrent la route en riant et en courant. De temps en temps les deux enfants se rapprochaient de M. Henri, satisfait de voir les fraîches couleurs que cette joyeuse partie ramenait sur les joues de Francis; il leur adressait quelques paroles amicales

qui achevaient de lui gagner la confiance d'Octave. Cette promenade aurait pu durer longtemps encore sans fatiguer les nouveaux amis.

Ils laissèrent échapper tous deux une exclamation de regret lorsqu'ils se virent arrivés, et Octave pressa M. Henri d'entrer avec son pupille chez Mme Nouvières. Francis ne se fût pas fait prier. Mais M. Henri, craignant d'être indiscret, et ne se souciant peut-être pas de nouer des relations avec ses voisins, résista aux prières d'Octave, en lui disant toutefois que quand il voudrait voir Francis, il serait toujours le bienvenu.

Mme Nouvières, croyant son fils occupé à jouer dans le jardin, ne s'était pas d'abord aperçue de son absence; mais M. Nouvières, arrivé depuis une heure, ayant demandé à l'embrasser, on l'avait cherché vainement de tous côtés. L'inquiétude était extrême, quand enfin le fugitif reparut. On ne lui fit aucun reproche : n'était-on pas trop heureux de le revoir? Il ne cacha rien de ce qui s'était passé, et Camille frémit à la pensée du désespoir qu'elle eût éprouvé, si son Octave eût été emmené loin de Paris par cet ignoble bateleur.

— Tu voulais donc me faire mourir de chagrin, malheureux enfant? lui dit-elle, en le serrant dans ses bras, comme si elle eût craint qu'on ne le lui enlevât encore. Je n'aurai plus désormais un instant de tranquillité, quand tu seras loin de moi.

— Octave a eu tort certainement de quitter le jardin sans vous en prévenir; mais à quelque chose malheur est bon, et je me réjouirai de ce qui lui est arrivé, si, au lieu de passer vos journées à vous ennuyer, vous les employez à veiller sur lui, dit M. Nouvières.

— C'est parce que je m'ennuyais aussi que j'ai pris la clef des champs, répondit Octave; mais tu peux être tranquille, père, et toi aussi, maman, je n'irai plus courir

tout seul, je vous le promets; car je ne m'ennuierai plus.

Il fit alors l'éloge du monsieur qu'il avait si heureusement rencontré, et qui, par un bonheur plus grand encore, habitait la maison voisine; il ne tarit pas sur le compte de Francis, avec lequel, disait-il, il voulait partager ses jouets et les caresses de sa mère. Après l'avoir complaisamment écouté, M. Nouvières n'eut rien de plus pressé que d'aller exprimer à M. Henri sa reconnaissance du service qu'il lui avait rendu.

Il revint fort satisfait de la politesse de son voisin, de la distinction de son esprit et de ses manières, du charme de sa conversation, et surtout du bien que M. Henri lui avait dit d'Octave.

— C'est un homme comme il faut, dit-il à Camille ; Francis paraît doux et bien élevé, et, puisque leur maison est ouverte à notre étourdi, je crois que nous pourrons ne pas lui refuser cette distraction.

Octave était ravi. De son côté, Mme Nouvières pensait :

— Puisque c'est un homme comme il faut, il nous rendra la visite qu'on vient de lui faire, et les relations de bon voisinage qui s'établiront entre nous jetteront un peu de diversion dans ma vie si triste et si monotone.

Dès le lendemain, en effet, M. Henri vint voir M. Nouvières, qu'il savait n'être que pour deux jours à sa campagne. Camille, qui l'attendait, n'avait pas laissé échapper cette occasion de faire un peu de toilette. Sa présence parut causer quelque émotion à l'étranger, et elle remarqua qu'il la regardait de temps à autre avec beaucoup d'attention. Si Camille eût été moins vaine, elle eût deviné la vérité et se fût dit :

— Il croit me connaître et cherche à se rappeler où il m'a vue.

Mais elle fit honneur à sa figure, à son esprit et à sa

toilette, du plaisir avec lequel M. Henri semblait la voir ; du reste, elle trouva, comme son mari, que c'était un aimable vieillard.

Octave reprocha à M. Henri de n'avoir point amené Francis; mais il ne lui en fit pas moins l'accueil le plus affectueux et le plus empressé. Il prit une grande part à la conversation; car on lui avait laissé prendre l'habitude de parler de tout à tort et à travers, de couper la parole à son père, à sa mère, et même aux étrangers.

Il y a peu de personnes qui jouissent du privilége de parler beaucoup sans dire quelques sottises; c'est pourquoi les gens sensés se plaisent à écouter plutôt qu'à tenir le dé dans la conversation. Cette sage réserve convient surtout à la jeunesse, parce qu'elle manque d'expérience, et à l'enfance, parce qu'elle ne sait rien encore; il y avait donc beaucoup à reprendre dans ce que dit Octave ; mais M. Henri n'y vit rien qui pût changer l'opinion qu'il s'était faite de son caractère.

— Octave a les défauts d'un enfant gâté, avait-il dit à Francis; mais je lui crois de l'intelligence, de la franchise et un bon cœur.

Mme Nouvières, lasse de l'entendre toujours, l'envoya jouer dans la salle voisine. Octave ne se plaisait pas longtemps seul; il rentra quelques instants après, chargé d'une corbeille contenant divers objets que son père avait apportés la veille et qu'on n'avait pas encore mis en place. C'étaient quelques-uns de ces petits objets d'art qui valent leur pesant d'or et dont la mode encombre nos étagères, des coffrets, des statuettes, des chinoiseries, puis de charmants ouvrages de femme, à peine commencés, de la musique nouvelle, des albums, et tout au fond, plusieurs portraits en miniature.

Octave étala le tout sur les fauteuils et sur le tapis, se récriant sur la beauté de quelques-uns de ces brimborions

et voulant absolument que M. Henri lui en donnât son avis. Entre gens qui ne se connaissaient pas, ce sujet de conversation en valait un autre ; le visiteur le saisit avec empressement, sut faire preuve de goût et même de talent dans ses appréciations ; ce qui acheva de lui concilier les sympathies de Camille.

— Fais-nous grâce des portraits, dit M. Nouvières à Octave, quand tous les autres objets eurent été retirés de la corbeille.

— Pourquoi donc? dit l'enfant. Puisque monsieur est notre ami, il faut qu'il connaisse toute la famille. Je mets de côté le tien, celui de maman et le mien; mais voici celui de grand-papa. Voyez, monsieur, comme il a l'air bon. Eh bien! il est encore meilleur qu'il ne le paraît. Cher grand-papa! je l'aime de tout mon cœur, et je trouve le temps bien long de ne pas le voir. Si vous saviez comme il me gâte! Jamais, jamais il ne m'a grondé. Tout ce que je veux, il me le donne, et je crois que si je lui demandais d'aller me dénicher des oiseaux, il grimperait aux arbres, tout vieux et tout malade qu'il est. Mais je suis très-raisonnable, et quand je vais chez lui, je ne m'amuse pas à autre chose qu'à écouter les belles histoires qu'il me raconte. Il en sait beaucoup; mais quand il me répète celles qu'il m'a déjà dites, je les écoute encore.

— Et vous faites bien, mon ami, dit M. Henri d'un ton ému.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? demanda Octave, et pourquoi regardez-vous ainsi ce portrait? Est-ce que la figure de grand-papa ne vous plaît pas?

— Elle me plaît beaucoup, mon enfant; mais si vous me voyez un peu troublé, c'est que cette physionomie pleine de franchise et de bonté me rappelle celle d'un ami que j'ai eu le malheur de perdre.

— Si j'avais su vous faire de la peine, je ne vous aurais

pas montré ceci, dit Octave, en cachant le portrait; pardonnez-moi, je vous prie, monsieur.

— Il y a autant de plaisir que de peine dans l'émotion que vous m'avez fait éprouver, mon cher Octave. On n'arrive pas à mon âge sans avoir vu disparaître bien des êtres aimés; quand on croit les retrouver, ne fût-ce qu'un instant, on est heureux; mais on sent plus vivement ensuite la peine d'en être séparé. Ce portrait, madame, est celui de monsieur votre père?

— Oui, monsieur, dit Camille; vous trouvez que je lui ressemble?

— Autant qu'une fille peut ressembler à son père.

— On me l'a déjà dit, et l'on ne peut rendre mon père plus heureux qu'en le répétant devant lui.

— C'est qu'il t'aime, papa Savary; mais toi, tu ne l'aimes guère.

— Que dis-tu donc, Octave? demanda sévèrement M. Nouvières.

Mais Octave n'était pas facile à intimider; il continua en s'adressant toujours à sa mère :

— Tiens! il me semble que si tu l'aimais, tu aurais voulu aller passer l'été auprès de lui, puisqu'il ne peut pas venir avec nous.

— Tu sais bien que lui-même m'a engagée à n'en rien faire, dit Mme Nouvières en rougissant.

— Parce qu'il a pensé que la société d'un pauvre vieux goutteux ne pourrait te plaire longtemps. J'étais là quand il l'a dit, mais j'ai bien vu qu'il avait des larmes dans les yeux.

— Pauvre père! dit Camille, il pleure quand il nous voit arriver, il pleure en nous ordonnant de le quitter, et, quoique notre cœur en saigne, il faut que nous obéissions. Il aime mieux souffrir seul que de nous affliger du spectacle de ses souffrances.

M. Henri, que ce petit débat avait péniblement affecté, se leva et prit congé. Camille l'invita gracieusement à revenir. Il s'excusa sur la tâche qu'il s'était imposée de travailler à l'éducation de son pupille; mais il pria Mme Nouvières de permettre à Octave de voir quelquefois Francis, et cette permission fut accordée de bon cœur.

Il embrassa l'enfant avec tendresse et se retira, non sans jeter encore à la dérobée un regard sur le portrait de M. Savary.

Nos lecteurs ont peut-être deviné que le tuteur de Francis n'était autre que le chef de bataillon Vilmore. Après la rupture survenue entre lui et son frère d'armes, rupture dont Camille, encore enfant, avait été la cause, rien ne le retenant plus en France, il était retourné aux Etats-Unis et y avait été reçu avec joie par son ancien patron, devenu son ami. Ils avaient passé quinze années sous le même toit, puis Vilmore avait eu la douleur de lui fermer les yeux, après avoir adouci ses derniers instants par la promesse solennelle de veiller sur l'enfant que sa mort allait laisser seul au monde.

Vilmore avait religieusement tenu parole, et il avait trouvé dans son affection pour Francis un bonheur plus grand peut-être que ne lui en avait jadis donné l'amitié de Savary. Cependant il ne l'avait point oubliée et il la regrettait toujours.

Rentré en France, il s'était informé de son vieux camarade, et il avait appris qu'après avoir richement marié sa fille, il continuait de vivre dans sa petite maison de Passy. Octave venait de compléter ces renseignements, en lui laissant voir que Camille, à qui Savary avait tout sacrifié, craignait de passer un été près de lui; et quoiqu'il n'en fût point étonné, il en éprouvait une peine sincère.

— Cela devait être, disait-il, et je ne puis même pas

trop sévèrement blâmer Camille; elle est ce que Savary l'a faite. S'il lui avait donné des goûts modestes, s'il s'était attaché à graver dans son cœur le sentiment du devoir, s'il lui avait appris que la vertu est préférable à la beauté, et qu'il vaut mieux être aimée qu'admirée, il trouverait dans les soins et la tendresse de sa fille une juste récompense; il a fait le contraire, elle l'abandonne, il fallait bien qu'il s'y attendît. Mais moi, qui l'aime toujours, je le plains.

Cette amitié si vive et si sincère inspira à M. Vilmore l'idée de s'occuper de l'éducation d'Octave. Il n'avait pas eu besoin de le voir longtemps pour reconnaître que cette éducation n'était pas même commencée; il craignait que Camille, n'étant pas bonne fille, ne pût être bonne mère, et M. Nouvières lui paraissait trop absorbé par les affaires pour avoir le loisir de songer à son fils.

Toutefois Vilmore, décidé à faire à Octave tout le bien qu'il pourrait, ne l'était point à se faire connaître, et il se réjouit de ce que son nom de famille n'eût point été prononcé devant Mme Nouvières. Les années l'avaient trop changé pour que Camille, toute jeune encore au moment de son départ, pût, en le voyant, se rappeler le vieil ami de son père; mais le nom de Vilmore eût certainement éveillé ses souvenirs; car il était impossible que M. Savary ne le prononçât jamais.

Le tuteur de Francis n'avait pas cependant cherché à cacher son nom; mais son pupille, habitué à l'entendre familièrement appeler Henri, avait fait comme les autres et ne le désignait jamais autrement. En parlant de lui à Octave, il l'avait appelé M. Henri. Octave d'abord, puis M. Nouvières, avaient pris ce prénom pour un nom de famille.

En rentrant chez lui, Vilmore était triste. Francis lui en demanda affectueusement la cause.

— J'aime Octave, répondit-il, et je suis peiné de le voir étourdi et mal élevé ; promets-moi, mon cher enfant, de faire tout ce que tu pourras pour le rendre plus raisonnable.

— Il le deviendra, si vous voulez être son ami comme vous êtes le mien, dit Francis ; car vous êtes si sage et si bon, qu'on ne peut s'empêcher de profiter de vos leçons.

III.

Octave vint dès le lendemain voir Francis; le temps passa vite; il fallut que sa mère l'envoyât rappeler au moment du dîner; et si elle lui eût permis d'y retourner encore ce soir-là, il eût promptement quitté la table; mais Mme Nouvières l'en empêcha par discrétion. Les jours suivants, Octave ne fut pas moins exact au rendez-vous. Il ne s'ennuyait plus; Francis était si gai, si aimable, si bon camarade, qu'il était impossible qu'on ne se plût point avec lui. Il ne se prévalait pas de son droit d'aînesse pour imposer sa volonté à Octave, il n'acceptait pas non plus avec indifférence tout ce que proposait celui-ci; mais sa douceur, sa bonté, l'excellente éducation qu'il recevait, se montraient dans les petites choses comme dans les grandes.

Pendant toute la semaine, les deux amis ne firent que jouer, courir, se promener; mais ce délai passé, Francis dit à Octave, qui lui trouvait l'air soucieux et lui demandait le motif de sa préoccupation :

— Je suis un peu triste, et tu vas voir que ce n'est pas

sans sujet : nous ne pouvons continuer à passer ensemble la plus grande partie de nos journées.

— Pourquoi donc ? demanda Octave.

— Parce qu'il faut que j'étudie. Depuis que tu viens, je n'ai rien fait. M. Henri me trouvait pâle et craignait que je ne fusse souffrant ; mais je vais mieux et je dois me remettre au travail.

— Ah ! fit Octave désappointé. M. Henri le veut ?

— Moi aussi, reprit Francis en souriant. J'aime beaucoup à jouer avec toi ; mais si je jouais toujours, je resterais ignorant.

— Peux-tu dire cela, toi qui es déjà très-instruit?

— Instruit, oh ! non, dit Francis ; il s'en fallait que je fusse le premier de ma classe ; et depuis que je l'ai quittée, mes camarades ont fait beaucoup plus de progrès que moi. Mais dès demain je vais travailler à réparer le temps perdu.

— Ainsi nous ne nous verrons plus?

— Je n'ai pas dit cela. On ne peut toujours étudier ; et si tu le veux, nous passerons ensemble l'heure de ma récréation.

— Certainement je le veux ; mais que ferai-je du reste de ma journée, maintenant que je suis habitué à venir ici de bonne heure et à ne rentrer que le soir ?

— Je crois que tu t'ennuieras un peu.

— Dis donc que je m'ennuierai à mourir. Si seulement je pouvais étudier aussi ?

— Je ne vois pas ce qui t'en empêcherait.

— Songe donc que je ne sais pas même comment on s'y prend.

— Qu'à cela ne tienne, tu le sauras bien vite. Mais j'y pense, si tu étais décidé à travailler, nous n'aurions pas besoin de nous séparer. Tu viendrais ici comme tu y viens ; seulement, au lieu de jouer sans cesse, nous fe-

rions deux parts de notre temps, et tu verrais que celle que nous donnerions à l'étude aurait bien son charme. Je suis un peu plus avancé que toi ; ce que je sais, je te l'apprendrais.

— Ce serait charmant. Je vais dire à maman de m'acheter tout de suite des livres grecs et latins, une grammaire, une géographie, un atlas : fais-moi une liste de tout cela, on enverra à Paris ce soir même chercher ces livres.

— Il ne t'en faut pas tant pour commencer ; je ne veux pas être si exigeant ; car je te ferais peur.

— Tu verras si la peine m'effraie. Je voudrais déjà être à demain pour commencer.

Camille reçut la confidence des beaux projets d'Octave. Il ne s'était jamais réjoui d'aucune partie de plaisir comme il se réjouissait de se mettre à l'étude.

— Pourquoi m'as-tu laissé grandir ainsi dans l'ignorance? demanda-t-il à sa mère. Je ne suis plus d'âge à m'amuser sans cesse, il faut que je commence à penser à l'avenir. D'ailleurs, quand on ne prend pas de bonne heure le goût du travail, il est à craindre qu'on ne soit jamais qu'un être inutile aux autres et à charge à soi-même.

— Voilà une phrase de M. Henri, dit Mme Nouvières en éclatant de rire, quoiqu'elle sût mieux que personne ce qu'il y avait de vrai dans ces paroles. Je ne doute pas, mon chérubin, qu'il ne fasse de toi un philosophe et un savant; mais par malheur, je n'aime ni les savants ni les philosophes.

— Sont-ils donc moins aimables que les ignorants et les fous ?

— Ils sont presque toujours d'une prétention qui les rend insupportables.

— Ainsi tu trouves M. Henri prétentieux ? Je croyais qu'à ton avis, c'était un homme distingué sous tous les

rapports, et mon ami Francis, un enfant plein d'esprit, de cœur et de raison?

— Oui, sans doute.

— Eh bien! c'est à eux que je veux ressembler.

— Nous verrons ce que durera cette belle ardeur, répondit Camille en souriant.

Un autre enfant se fût peut-être laissé décourager par ces prévisions; Octave, au contraire, se fit un point d'honneur de ne pas les réaliser. Il ne trouva pas l'étude aussi amusante qu'il se l'était figuré; mais, grâce à la douceur et à la patience de Francis, aux conseils affectueux de Vilmore, il triompha sans trop de peine des premières difficultés.

Vilmore, instruit par le mauvais succès qu'avaient eu ses efforts, lorsqu'il avait entrepris de réformer le caractère de Camille, avait complétement changé de méthode; il s'était fait l'ami bien plus que le précepteur de son élève; mais il savait, par quelques mots dits à propos, par quelques récits pleins d'intérêt, jeter dans son cœur des semences que ses soins intelligents devaient féconder par la suite. Il ne se posait point en censeur impitoyable des moindres fautes. Un oubli, un défaut de réflexion le trouvaient toujours indulgent; et quand il avait quelque chose de plus grave à reprocher à Francis, ce n'était pas en blessant son amour-propre qu'il cherchait à le corriger; mais à force de douceur et de persuasion, il lui faisait connaître ses torts et lui inspirait le désir de les réparer.

Cette méthode ayant eu le résultat qu'il en attendait, il la suivit de point en point pour Octave, et il eut cette fois encore l'occasion de s'en applaudir. Il vit avec joie les progrès de son nouvel élève; toutefois il tenait moins à l'instruire qu'à graver dans son âme les grands prin-

cipes qui, avec le temps, font de l'enfant studieux et docile ce qu'on appelle un homme de bien.

On aura beau chercher quelque autre moyen de réussir dans cette tâche, il faudra toujours qu'on en revienne à celui-ci : inspirer à l'enfant la crainte et l'amour de Dieu.

Ce que la mère d'Octave eût fait depuis longtemps, si moins de choses frivoles eussent occupé son esprit, Vilmore n'hésita pas à l'entreprendre.

L'air étant absolument nécessaire à Francis, c'était sous les grands arbres du bois de Vincennes qu'il étudiait ses leçons avant d'avoir rencontré Octave; c'était là que Vilmore les lui expliquait, et, s'entretenant amicalement avec lui, cherchait à développer son intelligence et à former son cœur. Cette circonstance flattait trop les goûts de son second élève pour qu'il changeât rien à ses habitudes ; un homme habile trouve d'ailleurs dans le spectacle toujours admirable et toujours nouveau que la nature offre à ses yeux, le sujet d'un grand nombre d'utiles enseignements.

Ils allaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, cherchant l'ombre et la solitude; puis, tandis que les deux enfants étudiaient en se promenant à quelques pas de lui, Vilmore s'asseyait au pied d'un arbre et faisait quelque sérieuse lecture. Il avait fait d'excellentes études et passait à juste titre pour un des officiers les plus instruits de son régiment; mais, pendant ses longues campagnes, il avait eu autre chose à faire que de relire les auteurs favoris de sa jeunesse ; et pour que Francis pût attendre, sans trop de perte, que sa santé lui permît de rentrer au collége, Vilmore n'avait pas reculé devant la nécessité de recommencer ses classes.

— Vous étudiez donc aussi, monsieur Henri? lui dit un jour Octave, frappé de l'attention avec laquelle il relisait pour la troisième fois la même page.

— Oui, mon ami, répondit Vilmore.

— Est-ce bien sérieusement que vous me dites oui? répliqua Octave. Je vous croirais volontiers, parce que je sais que vous ne mentez jamais, même pour rire ; mais je ne puis comprendre pourquoi vous étudiez, vous qui êtes si savant.

— On n'est jamais assez savant pour n'avoir plus rien à apprendre, mon cher enfant. Si longue que soit la vie d'un homme, elle ne lui suffirait pas même à connaître à fond un seul sujet d'étude, si simple, si petit que ce sujet vous paraisse ; un insecte, une fleur, une feuille, un brin d'herbe peut occuper pendant des années l'intelligence la plus élevée. Cette étude patiente, obstinée, à laquelle se livrent les savants, est pour eux une source de jouissances si vraies, qu'ils les préfèrent à toutes les distractions du monde.

— Voici un papillon qui a des ailes magnifiques, c'est vrai, voici des pervenches qui sont d'un bleu aussi pur que le ciel, voici de l'herbe qui nous fait un tapis aussi doux à fouler qu'agréable à voir ; mais si j'avais regardé tout cela pendant cinq minutes, il me semble que je l'aurais bien assez vu.

— Sans doute si vous ne regardez dans le papillon que l'or et la pourpre de ses ailes ; dans la pervenche, que sa couleur azurée ; dans cette herbe, que sa fraîcheur et sa souplesse. Mais si vous étudiiez la structure et les métamorphoses de cet insecte qui, après n'avoir été qu'une hideuse chenille, sort un jour brillant et léger de la coque où cette chenille s'était enfermée ; si vous teniez à savoir comment se forme et s'épanouit la pervenche, pourquoi elle se plaît à l'ombre des bois plutôt que le long des routes ou dans les plates-bandes de nos jardins, d'où lui vient la couleur que vous aimez, pourquoi elle ne joint pas à cette belle couleur du ciel les parfums

de la rose et du jasmin ; si vous vouliez vous rendre compte de la naissance de ce brin d'herbe, de la manière dont il emprunte sa nourriture à la terre ; si vous vouliez connaître la nature, l'origine et les propriétés de toutes les petites plantes qui forment ce tapis doux à fouler et agréable à voir, vous verriez combien de temps peut prendre une telle étude.

— Je ne vois pas trop à quoi elle peut être utile.

— Quand elle ne servirait qu'à nous faire admirer la puissance et la bonté de Dieu, ce serait déjà beaucoup ; car l'habitude de voir toutes les merveilles échappées de ses mains nous empêche souvent de lui rendre les actions de grâces que nous lui devons. Avez-vous déjà pensé à le remercier, mon cher Octave, de tout ce qu'il a fait, non-seulement pour votre bonheur, mais pour le plaisir de vos yeux ?

— Je sais, parce que je l'ai appris dans mon catéchisme, que Dieu a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment.

— Et avant de l'avoir lu dans votre catéchisme, vous ne l'aviez jamais pensé ?

— Comment aurais-je pu le penser ? demanda Octave avec curiosité.

— Je vous ai vu tout à l'heure examiner deux lettres gravées sur l'écorce d'un arbre.

— Oui, monsieur, un F et un O, justement l'initiale de Francis et la mienne. Je pensais que c'était lui qui les avait tracées, mais nous ne sommes jamais venus ici.

— Jamais, dit Francis ; d'ailleurs, je craindrais de faire du mal à un bel arbre comme celui-là, si je m'amusais à en tailler l'écorce.

— C'est quelque militaire qui n'aura trouvé rien de mieux à faire pour passer son temps, reprit Octave.

— Qui sait, dit M. Vilmore, si ces lettres ne se trouvent pas là sans que personne les ait faites?

Octave sourit en regardant M. Henri.

— Mais oui, reprit celui-ci, il y a des nœuds aux arbres ; pourquoi n'y aurait-il pas des lettres ?

— Je n'en sais rien, répondit Octave ; mais des lettres aussi régulièrement découpées que celles-là ne se sont pas faites toutes seules, j'en réponds.

— Prenez garde, vous pourriez vous tromper ; car enfin vous ne les avez pas vu faire.

— Je n'accuse personne en particulier de les avoir tracées ; mais je suis aussi sûr qu'elles l'ont été à l'aide d'un couteau, d'un canif ou de quelque autre instrument, que si j'avais vu la main qui le tenait. Mais vous-même, monsieur Henri, il est impossible que vous ne pensiez pas comme moi.

— Vous pouvez avoir raison, mon cher Octave ; mais il y a de si étranges hasards.

— Vous voulez rire à mes dépens, reprit l'enfant : riez, monsieur Henri, je n'aurai pas la sottise de m'en fâcher ; mais cent personnes passeraient devant ce chêne, qu'elles seraient toutes de mon avis, c'est certain.

— Ainsi vous tenez à votre opinion ?

— J'y tiens tellement, que je ne serais pas plus étonné si vous me disiez que le donjon de Vincennes est un amas de pierres que le hasard seul a pris soin d'arranger.

— Donc, si je vous le disais, vous ne me croiriez pas ?

— J'ai toute confiance en vous. Francis, qui vous connaît depuis bien longtemps, vous regarde comme un homme très-savant et très-sage ; mais quand tout le monde m'assurerait que vous ne pouvez pas vous tromper, je ne vous croirais pas.

— Que penseriez-vous de moi, si je vous affirmais cela sérieusement ?

— J'aurais bien du chagrin ; car je penserais que vous êtes.... que vous êtes malade.

— Dites ce que vous vouliez dire, mon ami ; vous penseriez que je suis fou, et vous auriez raison. Mais si votre intelligence se refuse à croire que le donjon de Vincennes se soit élevé sans qu'un architecte ait présidé à sa construction, sans que des maçons y aient travaillé, levez les yeux vers le ciel, et dites-moi qui a étendu sur nos têtes cette magnifique voûte qui, pendant le jour, resplendit des feux du soleil, où brillent la nuit d'innombrables étoiles et cette belle lune dont vous avez souvent admiré la douce et paisible clarté.

— Aucun homme n'a pu faire cela, dit Octave ; j'ai vu partir des ballons ; ceux qui y montaient avaient trop de mal à les diriger pour penser à porter là haut quelqu'une de ces rayonnantes étoiles ; je sais qu'ils mourraient bien avant d'arriver à la hauteur où elles sont placées.

— Donc, vous pensez que le ciel et ses splendeurs sont le produit d'un de ces hasards dont je vous parlais tout à l'heure ?

— Oh ! non, je ne le pense pas ; je vous dis seulement que pas un homme n'y a pu travailler.

— Je le dis comme vous ; mais si ce n'est pas plus l'œuvre des hommes que celle du hasard....

— C'est celle de Dieu, répondit Octave.

— Bien, mon enfant. Ce mot Dieu commence donc à prendre une signification dans votre esprit.

— Oui, c'est un être dont la puissance surpasse de beaucoup celle des hommes.

— Mais les hommes, mon cher Octave, savez-vous qui les a faits ? Pensez-vous qu'ils se soient donné à eux-mêmes la vie, le mouvement et l'intelligence ?

— Oh ! non. Il y a dans la maison que nous habitons à Paris un sculpteur qui m'aime bien. J'allais souvent dans

son atelier l'été dernier ; et comme il voulait faire une statue d'enfant, je lui ai servi de modèle. Toutes les personnes qui l'ont vue, cette statue, l'ont trouvée bien belle, et je me rappelle qu'on disait : Il n'y manque que le souffle. Ce souffle, c'est la vie que Dieu seul peut donner.

— Bien, mon ami, très-bien, dit Vilmore en tendant les bras à Octave ; on ne pouvait mieux répondre. Dites-moi maintenant s'il vous semble que nous ne devions rien à ce Dieu qui nous a faits ce que nous sommes.

— Nous devons l'en remercier.

— Sous peine d'être des ingrats, puisque nous nous faisons un devoir de remercier les gens qui nous rendent les plus légers services. Mais est-ce tout?

— Il me semble que nous devons l'aimer.

— C'est de toute justice ; car non-seulement il nous a donné l'être, mais c'est lui qui a créé les animaux, qui a commandé à la terre de produire le grain et les fruits dont nous nous nourrissons ; c'est lui qui donne aux bois leur ombre et leur fraîcheur, aux oiseaux leurs chants joyeux, aux fleurs leurs couleurs et leurs parfums. C'est lui qui nous a donné le père et la mère qui nous protégent, les frères, les sœurs qui grandissent avec nous, et les amis dont l'affection nous est si précieuse, que nous les regardons presque comme des frères. S'il cessait un instant de veiller à notre bonheur, tout nous manquerait ; mais il a toujours les yeux sur nous, et la plus tendre mère n'entoure pas son enfant de plus de sollicitude que ce Dieu si bon n'en a pour nous. En quelque lieu que vous alliez, il vous garde ; tout ce que vous faites de bien, il le voit et il vous en récompensera ; mais ce que vous faites de mal ne lui échappe pas non plus ; et comme il est la justice même, il vous en punira.

— Je n'avais pas encore pensé sérieusement à cela; je tâcherai de ne pas l'oublier, et vous, cher monsieur Henri, vous m'apprendrez ce qu'il faut que je fasse pour ne mériter que des récompenses.

— En vous rappelant souvent que Dieu vous voit, vous saurez, mon cher enfant, ce qu'il faut que vous fassiez pour lui plaire. Il a pris soin de mettre en dedans de nous-mêmes une voix qui nous en instruit; cette voix se nomme la conscience. Elle s'éveille avec la raison de l'enfant et elle dicte à l'homme tous les devoirs qu'il doit remplir, s'il veut vivre en paix avec lui-même et obéir à Dieu. L'instruction religieuse que vous recevrez, quand vous vous préparerez à la première communion, éclairera votre conscience ; mais dès maintenant elle vous conseille ce qui est bien et vous défend ce qui est mal.

Pendant que M. Vilmore parlait ainsi, une petite fille maigre et pâle à faire pitié, vêtue d'une jupe propre, mais rapiécée en maint endroit, les pieds dans des sabots troués, passa devant eux en ramassant quelques brins de bois sec. Elle les regarda sans s'approcher et sans rien leur demander ; mais ayant trouvé à quelques pas de là un morceau de pain dur, jeté sans doute par quelque enfant rassasié, elle le ramassa, et, s'asseyant sur le bord de l'allée, elle y mordit à belles dents.

— Comme elle a faim ! dit Francis, qui l'examinait attentivement.

— Pauvre petite, ajouta Octave, comme elle paraît triste et souffrante ! Quel malheur que je sois loin de la maison et que je n'aie pas d'argent! Non, je n'ai même pas un sou, reprit-il après avoir retourné ses poches.

— Moi, j'ai ma bourse, dit Francis; je te prêterai ce que tu voudras. Vous nous permettez d'aller lui parler, n'est-ce pas, mon bon ami ?

M. Vilmore répondit par un signe de tête et par un sourire affectueux. Francis et Octave s'approchèrent de la petite fille, qui se leva aussitôt et se disposa à s'éloigner.

— Est-ce que nous vous faisons peur, ma bonne petite? lui demanda Octave. Restez encore un peu. Francis et moi nous voudrions causer avec vous.

L'enfant les regarda avec de grands yeux étonnés et resta immobile.

— Le pain que vous mangez est bien dur, reprit Octave, un peu embarrassé.

— Je le trouve bon, répondit la petite fille ; car je n'ai pas déjeuné. Nous déjeunions tous les jours autrefois ; mais depuis que maman est malade, quand il n'y a pas de pain dans l'armoire et pas d'argent pour en aller chercher, il faut bien qu'on s'en passe.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est malade, votre maman ?

— Oh ! oui ; mais il n'y a que huit jours qu'elle ne peut plus travailler du tout. Jusque-là, elle cousait encore un peu et nous faisait coudre avec elle, ma sœur et moi.

— Est-elle plus jeune que vous, votre sœur ?

— Oh ! non, elle est grande : elle va avoir onze ans, moi je n'en ai pas encore huit. Elle reste auprès de maman pendant que je viens ramasser un peu de bois pour faire la soupe tantôt.

— Vous ne demeurez donc pas loin d'ici? demanda Francis.

— Non, répondit-elle ; c'est là tout près du bois, dans une petite maison qui est toute seule.

— Comment se nomme votre père, ma chère petite ? dit M. Vilmore, qui avait rejoint ses élèves.

— Papa est mort il y a deux ans ; maman s'appelle la veuve Joly, et moi Marie Joly.

— Tenez, Marie, voici pour acheter des gâteaux, dit Octave, en lui glissant dans la main une petite pièce qu'il venait de prendre dans la bourse de Francis.

— Dix sous pour acheter des gâteaux ! Vous vous moquez de moi, dit l'enfant, en voulant lui rendre la piécette.

— Garde-la pour acheter ce qu'il faut à ta pauvre maman, reprit Francis. Et prends encore ceci, ajouta-t-il tout bas, en joignant son offrande à celle d'Octave.

— Oh ! merci, dit Marie ; je vais porter cet argent à ma sœur, pour qu'elle aille chercher de la viande et du sucre.

— Donne encore quelque chose pour moi, dit Octave à son ami ; j'ai au moins 20 fr. dans ma bourse ; et quand je n'en aurai plus, papa m'en rendra.

Francis n'avait que quelques sous ; il les mit dans la poche de Marie, et la petite fille, toute rouge de plaisir, partit en courant, pour apprendre plus tôt à sa mère l'heureuse rencontre qu'elle avait faite.

— Pauvre petite ! dit Francis, comme elle est contente !

— Et sa mère, comme elle va être contente aussi ! ajouta Octave.

— Et vous, mes enfants, ne l'êtes-vous pas ? demanda Vilmore.

— Je le suis plus que si l'on m'avait donné le fusil qu'on me promet depuis longtemps, répondit Octave.

— Et moi, dit Francis, je regrette de n'avoir pas eu plus d'argent sur moi. Cette petite fille a l'air si doux et si intéressant.

— Puisque nous savons où elle demeure, nous pourrons y aller, si M. Henri le veut. Il est certain que si sa

mère ne peut pas travailler, le peu que nous lui avons donné n'ira pas loin.

— Qu'il est triste de penser qu'il y a des enfants sans pain, tandis que nous avons tout ce qu'il nous faut et plus qu'il ne nous faut! Ce sont pourtant des enfants du bon Dieu tout comme nous, dit Francis.

— Pourquoi Dieu n'a-t-il pas soin d'eux comme de nous, puisqu'il est leur père? demanda Octave.

— C'est pour que vous ayez le plaisir et le mérite de leur faire du bien, mon ami, répondit M. Henri. C'est le devoir des riches de donner à ceux qui ne possèdent rien; et vous pouvez juger, par la joie que vous éprouvez en ce moment, du bonheur dont il paie l'accomplissement de ce devoir.

— Quand on me donnera de l'argent maintenant, je sais bien ce que j'en ferai; et si l'on ne m'en donne pas, j'en demanderai à papa, à maman, à grand-papa, à tout le monde.

— Qui donc vous a dit, reprit en souriant Vilmore, qu'il fallait faire l'aumône à cette pauvre petite?

— Nous l'avons bien vu, n'est-ce pas, Francis, quoique personne ne nous l'ait dit?

— A moins que notre conscience ne nous ait parlé tout bas, dit Francis, comprenant l'intention de son précepteur.

— Oui, mes enfants, c'est votre conscience qui vous a conseillé cette bonne œuvre, répondit M. Henri, et c'est parce que vous lui avez obéi que vous êtes si contents de vous-mêmes; habituez-vous donc à écouter sa voix.

IV.

Si nous avions le projet de faire de cet ouvrage un cours d'éducation, nous y recueillerions toutes les leçons données par M. Vilmore à ses deux élèves; tel n'est pas notre plan; nous nous contenterons d'avoir indiqué la méthode qu'après des essais infructueux et de mûres réflexions, l'ancien ami du colonel Savary avait adoptée.

En constatant chaque jour les heureux résultats qu'il en obtenait, Vilmore regrettait amèrement de n'avoir pas essayé d'user envers Camille d'autant de douceur et de persuasion.

— Je n'ai été pour elle qu'un censeur importun, se disait-il, qu'une espèce de croquemitaine, toujours grondant et menaçant; elle s'est débarrassée de moi, c'était tout naturel; en m'adressant à sa raison et à son cœur, je m'en serais fait aimer, elle m'aurait écouté sans répugnance, et, Dieu aidant, j'en aurais fait une fille aimante et dévouée, une femme modeste et laborieuse, une bonne et sage mère de famille. Si elle n'est pas tout cela, j'en suis en quelque sorte responsable; il est donc

bien juste que, pour réparer mes torts, je fasse à son fils tout le bien que je pourrai. Qui sait même si ce que j'enseignerai à Octave ne profitera pas à Camille?

Octave, d'un caractère gai, aimant, expansif, était incapable de garder pour lui seul quelque idée ou quelque impression que ce fût. Chaque fois qu'il rentrait auprès de sa mère, il se faisait un plaisir de lui raconter ce qu'il avait appris; il s'attachait même à répéter autant que possible tout ce qui avait été dit, soit par lui, soit par Francis ou par M. Henri; et ces dialogues, ainsi rapportés, avaient un côté comique qui divertissait beaucoup Camille. Elle avait si peu de distraction dans son cloître (ainsi appelait-elle sa maison de campagne), que tout ce qui la faisait rire un instant était toujours bien accueilli. Elle ne se gênait pas pour exercer son humeur railleuse aux dépens de Vilmore ; elle essayait d'imiter son geste, sa pose, et elle débitait d'un ton emphatique ses tirades morales.

Octave se fâchait et défendait son précepteur, en assurant que sa conversation n'était que simple et enjouée ; mais plus il se fâchait, plus Camille s'amusait.

La même scène eut lieu le soir du jour où Francis et son ami avaient fait l'aumône à la petite Marie. Octave raconta d'abord la conversation qui avait précédé cette rencontre, et Camille ne manqua pas d'en rire.

— Vraiment, dit-elle, ce M. Henri a manqué sa vocation, il aurait dû se faire prédicateur. A-t-on jamais vu parler de choses aussi sérieuses à des étourdis comme Octave?

— Ce n'est pas un étranger qui aurait dû les apprendre à notre fils, madame, dit M. Nouvières, arrivé depuis quelques heures à Saint-Mandé, c'est vous-même. Je sais que vos graves occupations ne vous ont pas permis de vous acquitter de ce soin ; mais je m'étonne que vous

tourniez en ridicule l'homme sage et bon qui permet à Octave d'écouter des leçons que vous avez oublié de lui donner.

Camille voulut répliquer, son mari l'interrompit ainsi :

— Laissez dire Octave, je vous prie, son récit m'intéresse infiniment.

Octave continua, en jetant un regard de triomphe à sa mère ; mais voyant le dépit qu'elle éprouvait, il se leva et vint l'embrasser.

— Maman ne se moque pas de M. Henri, dit-il, elle me contrarie un peu pour voir si je dirai comme elle.

— Il est heureux pour moi que cet enfant me juge mieux que vous, dit-elle à son mari.

Puis, rendant à Octave le baiser qu'elle en avait reçu, elle lui fit signe de poursuivre sa narration.

Le reproche de M. Nouvières l'avait fait réfléchir; elle en sentait la justesse, et, quoiqu'elle n'en voulût pas convenir, elle s'avouait qu'elle l'avait mérité. Elle écouta avec attention ce qui avait rapport à Marie, et elle se sentit émue quand Octave raconta ce que Francis et lui avaient fait pour la pauvre petite.

— Il ne manque pas d'enfants dressés à ce métier-là, dit M. Nouvières en secouant la tête. C'est un mauvais service leur rendre que de les écouter; car, en grandissant ainsi, ils deviennent des fainéants et des voleurs.

— Est-ce ainsi que vous applaudissez à la bonne action de votre fils? demanda Camille, heureuse de trouver l'occasion de rendre à son mari le blâme qu'il lui avait infligé.

— Je ne veux pas dire qu'il ait mal fait, au contraire ; mais je dois l'engager à ne pas céder aux inspirations de son cœur.

— Eh! monsieur, laissez-le faire; n'a-t-il pas le temps d'apprendre qu'il y a de fausses larmes et de faux

haillons, comme il y a des visages fardés et des paroles menteuses? Qui vous dit d'ailleurs que cette pauvre petite et sa famille ne soient pas réellement dignes d'intérêt?

— Si tu l'avais vue mordre dans ce morceau de pain dont Médor n'aurait pas voulu, tu saurais bien qu'elle avait faim, dit Octave à son père.

M. Nouvières secoua la tête; il n'osait plus rien dire, mais il n'était pas convaincu.

— Si Francis avait eu plus d'argent, ajouta l'enfant, nous lui aurions tout donné.

— Et si je n'avais pas voulu ensuite te donner de quoi payer ta dette?

— Maman ne m'aurait pas refusé.

— Non, mon chéri, répondit Mme Nouvières; je suis trop heureuse de voir que tu es bon.

— Mais papa ne me laisserait pas non plus dans l'embarras; ce qu'il en dit n'est qu'une plaisanterie; car papa est un homme d'honneur, et il y a du déshonneur à ne pas payer ses dettes.

M. Nouvières sourit et embrassa Octave en murmurant :

— Combien de gens doivent à ce déshonneur la fortune et la considération dont ils jouissent !

Octave n'entendit ou ne comprit pas; car il n'eût pas manqué de se faire expliquer cette phrase.

— Maman, reprit-il, j'ai pensé à une chose : la mère de la petite Marie est couturière; tu devrais, quand elle sera guérie, lui donner des robes à faire.

—Certainement, dit M. Nouvières; ce serait, ma chère, vous associer à la bonne œuvre de votre fils.

Camille avait ri de l'idée d'Octave, elle rougit ensuite et ne répondit à son mari que par un dédaigneux mouvement d'épaules. Les couturières en renom avaient peine à la sa-

tisfaire, et on l'engageait à employer une pauvre ouvrière de campagne.

— Puisque la pauvre femme est malade, répondit-elle, je n'ai que faire de lui donner de l'ouvrage.

— Mais si elle est malade, ce n'est pas avec ce que nous lui avons donné, Francis et moi, qu'elle pourra se guérir.

— Eh bien ! on verra, dit Mme Nouvières; et si elle est vraiment dans une si fâcheuse position, nous ferons quelque chose pour elle.

— Tu viendras avec moi chez ces pauvres gens? s'écria Octave. Oh! que tu es bonne et que je t'aime !

— Oui, mon ami, nous irons, puisque cette promenade te cause tant de plaisir.

— Je dirai à Francis de venir avec nous : on croira qu'il est aussi ton fils, et je serai bien content. Pauvre Francis, il est bien moins heureux que moi. Ni père ni mère, que c'est triste! Aussi comme je vais prier Dieu tous les jours pour qu'il ne vous prenne ni l'un ni l'autre.

M. et Mme Nouvières étaient émus ; ils embrassèrent Octave et se serrèrent la main ; les paroles d'Octave venaient de les réconcilier encore une fois. Ce n'est pas chose rare que de voir des ménages où des discussions s'élèvent à tout propos, et où le père et la mère ne sont jamais d'accord lorsqu'il s'agit de louer ou de réprimander leurs enfants. Il suffit même souvent que l'un d'eux soit satisfait pour que l'autre croie avoir sujet de se plaindre ; ils écoutent bien plus leurs petites rancunes que le sentiment de la justice et la crainte de nuire à l'éducation de ceux qu'ils approuvent ou qu'ils blâment ainsi sans raison.

On s'étonnera moins de ce fait, si l'on songe à la manière dont se font la plupart des mariages. On se marie, non parce qu'on s'estime mutuellement et qu'on s'est

reconnu des qualités sérieuses propres à fixer la paix et le bonheur sous son toit, mais parce qu'on a rencontré des convenances de position ou de fortune. Camille avait épousé M. Nouvières, parce qu'il était riche; M. Nouvières avait choisi Camille, parce que le colonel Savary, bien posé dans un certain monde, lui facilitait les moyens d'y nouer des relations avantageuses; leurs intérêts étaient devenus communs, leurs cœurs étaient restés séparés.

Le désœuvrement de Camille était tel, que, si peu d'attraits que pût lui offrir cette visite projetée, elle se réjouit de conduire Octave chez la petite Marie. Elle fit prier M. Henri de lui confier Francis, et tous trois partirent gaîment.

Francis, plus réfléchi, plus timide qu'Octave, n'était point à l'aise avec Mme Nouvières comme Octave l'était avec Vilmore, et son air un peu froid empêchait Camille de lui témoigner beaucoup d'affection; mais peut-être parce que leurs caractères se ressemblaient si peu, les deux enfants s'aimaient beaucoup et ne se voyaient jamais autant qu'ils le désiraient.

Il y avait à peine dix minutes de marche entre la maison de Mme Nouvières et celle de la veuve Joly, mais on passa par le bois, et la promenade dura plus d'une heure. On arriva enfin devant la demeure indiquée la veille par la petite fille. C'était une cabane construite au milieu d'un champ, à peu de distance de la route. Des murs de terre et un toit de paille en défendaient à peine l'intérieur contre le vent et la pluie, quatre planches mal jointes en formaient la porte et une petite fenêtre y répandait seule quelque lumière.

— C'est ici, dirent en même temps Francis et Octave.

— Vous vous trompez, répondit Mme Nouvières, cette cabane est destinée à serrer les outils de ceux qui cul-

tivent ces champs, mais elle n'est pas habitée, j'en suis sûre.

Francis montra du doigt un filet de fumée qui s'échappait du toit, et Octave assura que c'était bien la maison désignée par Marie. Mme Nouvières hésitait encore à entrer, quand la porte s'ouvrit. La petite fille venait, son ouvrage à la main, s'asseoir au soleil; ses joues pâles s'animèrent soudain, car elle venait de reconnaître les deux amis, et la présence de la belle dame qui les accompagnait la gênait un peu.

— Bonjour, Marie, lui dit Octave en s'avançant; comment se porte aujourd'hui votre maman?

— Mieux, monsieur, répondit-elle. Le bouillon qu'elle a pris hier lui a fait grand bien. Elle en a encore pour deux jours, et nous espérons que, quand il n'y en aura plus, elle sera guérie.

— Veux-tu que nous entrions nous asseoir un instant chez toi? demanda Camille, que la jolie figure et l'air doux de la petite fille avaient favorablement disposée.

— Je le voudrais bien, madame, dit Marie en devenant plus rouge encore, mais il n'y a qu'une chaise.

— Maman la prendra, dit Octave. Francis et moi nous nous en passerons volontiers.

— Ce n'est pas bien beau chez nous, mais entrez tout de même, madame, ajouta-t-elle en regardant avec une respectueuse admiration la fraîche toilette de Camille.

Mme Nouvières fit passer devant elle Octave et Francis, puis, à son tour, elle franchit le seuil; mais elle n'avança pas, tant le spectacle qu'elle avait sous les yeux l'impressionna. Jamais, jamais elle n'avait conçu l'idée d'une misère semblable. Sur une paillasse dont l'humidité du sol et des murailles avait rongé la toile,

une femme pâle et maigre, à peine enveloppée d'une couverture de laine brune et d'un drap raccommodé, gisait dans le coin opposé à la porte ; près d'elle, était posée sur une chaise une écuelle de faïence grossière, contenant sans doute la tisane destinée à combattre les ardeurs de la fièvre; une caisse en bois blanc, servant de table, d'armoire et de garde-manger, était placée au-dessous de la fenêtre, et deux petites sellettes, mal d'aplomb sur leurs trois pieds, composaient tout le mobilier. Sur la cheminée étaient rangées quelques assiettes, une casserole de terre et une petite lampe de cuivre; quelques brins de bois sec achevaient de se consumer dans l'âtre, auquel deux briques servaient de chenets.

Ce dénûment avait quelque chose de si triste, que Camille sentit un frisson courir dans ses veines. Elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur la chaise que Marie lui présentait, après l'avoir débarrassée et soigneusement essuyée avec sa jupe.

La malade s'était soulevée sur son lit et balbutiait quelques excuses sur sa pauvreté.

— Maman, dit la petite fille, ce sont les deux messieurs d'hier, et cette belle dame-là, c'est leur maman.

— Vous êtes bien heureuse, madame, répondit la veuve, d'avoir deux enfants si bons; mais s'ils le sont, c'est parce que vous leur avez appris à l'être. Que le bon Dieu vous les garde et qu'il les bénisse pour le bien qu'ils m'ont fait !

— Marie dit que vous allez mieux aujourd'hui, madame, dit Francis, voyant que Mme Nouvières ne trouvait rien à répondre.

— Oui, reprit la pauvre femme, grâce à Dieu et à vous; il y avait si longtemps que nous n'avions plus que du pain.

— Pourquoi donc n'allez-vous pas à l'hospice? demanda Camille.

— J'y serais mieux qu'ici, madame, je le sais bien; mais les deux pauvres petites seraient seules, et, s'il faut que je meure, j'aime mieux les voir jusqu'à la fin.

— De bons soins vous guériraient, tandis qu'ici vous manquez de tout.

— Hélas! oui, madame, de tout. Nous n'avons pas toujours été ainsi; mais depuis la mort de mon mari, il a fallu vendre pièce à pièce tout ce que nous possédions. Pourtant je travaillais, et les enfants avaient bien la volonté de m'aider, mais elles sont si jeunes et l'on gagne si peu!

— Vous êtes couturière, je crois?

— Oh! non, madame; si j'étais couturière, je gagnerais de bonnes journées; mais, par malheur, je ne sais coudre que bien grossièrement, je fais des sacs pour les marchands de grains.

— Et cela vous rapporte?

— Dix sous par jour, avec ce que les petites peuvent faire; quand on est trois à se nourrir là-dessus et qu'il faut payer un loyer....

— Mais c'est affreux! dit Camille. A votre place, je mourrais de chagrin.

— Le chagrin ne fait pas mourir, madame, reprit la malade avec un soupir; et j'en remercie le bon Dieu; car si je mourais, que feraient mes pauvres enfants? Toute faible, toute malade que je suis, je les garde, je les protége, et ma triste vie n'est pas encore inutile.

— N'avez-vous donc aucun parent, aucun ami qui puisse vous aider à sortir d'une si cruelle position?

— Aucun, répondit la veuve, après un moment d'hésitation.

— Et mon oncle? dit à voix basse l'aînée de ses filles.

— Tais-toi, Jeanne, interrompit Marie, en poussant sa sœur du coude, tu ferais de la peine à maman.

— Un homme si riche..., murmura Jeanne.

— Allons! ma bonne femme, prenez courage, dit Mme Nouvières, qui feignit de ne pas avoir entendu les deux petites filles. Quand vous serez guérie, je vous donnerai de l'ouvrage un peu plus avantageux que celui que vous faites; et si cela ne suffit pas, nous aviserons. Mais guérissez-vous d'abord et soyez tranquille, tout ira bien.

— Ah! madame, c'est Dieu qui vous a envoyée pour me consoler et pour me sauver, dit la malade en essuyant ses larmes. On a bien raison de dire qu'il n'abandonne personne. Nous le prierons pour vous, madame, et pour vos chers enfants.

C'était la seconde fois qu'on prenait Francis pour le fils de Camille, sans qu'elle dît qu'elle n'en avait point d'autre qu'Octave; l'orphelin, qui se tenait à ses côtés, lui prit la main et la serra tendrement dans les siennes. Mme Nouvières comprit ce qu'il y avait de reconnaissance dans ce mouvement, et y répondit en déposant un baiser sur le front de Francis, puis sur celui d'Octave.

— Oui, dit-elle à la malade, priez pour qu'ils soient heureux.

Et, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, elle sortit, après avoir posé sur le lit de la pauvre veuve une bourse assez bien garnie.

— Mon Dieu! dit-elle en respirant à pleine poitrine, dès qu'elle se retrouva sur le seuil, la vue d'une telle misère fait mal. Je ne reviendrai plus ici.

— J'ai le cœur serré aussi, dit Octave; mais, c'est égal, nous reviendrons, petite maman; tu as promis de t'occuper de cette pauvre femme, quand elle sera guérie.

— Et si elle vous revoit, madame, elle guérira plus

vite, ajouta Francis. Si vous saviez comme elle vous regardait quand vous lui parliez! On aurait dit que vos paroles lui rendaient la vie....

— Et les deux petites filles donc, reprit Octave, elles étaient en admiration devant toi.

— Nous y reviendrons donc, puisque vous le voulez tous les deux, dit Camille, chez qui la pénible impression ressentie d'abord commençait à faire place à la joie que cause toujours une bonne action.

Elle rentra seule chez elle, les enfants l'ayant quittée pour aller retrouver M. Henri, mais elle ne s'ennuya pas un instant de la journée ; et quand Octave revint, elle ne lui reprocha pas, comme elle le faisait souvent, de l'avoir trop longtemps abandonnée. Elle s'était occupée à choisir du linge et des vêtements pour ses protégées, et elle avait fait porter à la malade un matelas, du vin, du sucre, et lui avait envoyé un médecin.

Celui-ci ne put que le lendemain rendre compte de sa visite à Mme Nouvières, qui l'avait fait prier de passer chez elle après avoir vu la veuve. Il confirma ce qu'avait dit la pauvre femme ; le chagrin, les privations, la fatigue, l'avaient réduite en cet état; plus tranquille sur le sort de ses enfants et entourée de bons soins, elle ne devait pas tarder à recouvrer la santé.

Il assura d'ailleurs à la jeune dame que cette famille était digne de tout intérêt. Il en pouvait répondre mieux que personne; car c'était lui qui avait soigné Joly pendant sa dernière maladie qui avait duré trois ans, et la misère dans laquelle se trouvaient plongées la veuve et les enfants de ce malheureux ne devait être attribuée qu'à la longueur de cette maladie. Les économies faites en des jours meilleurs s'en étaient allées peu à peu ; puis les meubles qui témoignaient de l'aisance du petit ménage; puis il avait fallu contracter des dettes; et quand

la mort avait emporté le patient, le reste du mobilier avait à peine suffi pour les payer.

— J'ai pensé plus d'une fois à cette brave femme et à ses deux intéressantes petites filles, ajouta le docteur ; j'aurais désiré savoir ce qu'elles étaient devenues ; mais nous voyons chaque jour tant de souffrances, que le présent nous fait bien vite oublier le passé.

— Puisque vous connaissez depuis longtemps cette famille, dit Mme Nouvières, vous devez avoir entendu parler d'un parent qui serait en position de lui venir en aide.

— Je sais qu'en effet Joly avait un oncle fort riche. Cet oncle l'avait beaucoup aimé ; il lui avait fait faire de bonnes études et comptait lui laissser sa fortune ; mais il est survenu entre eux de la mésintelligence, puis une rupture complète, à propos de je ne sais trop quoi.... Le neveu n'a pas voulu suivre la carrière ou épouser la femme que l'oncle lui destinait ; je ne puis dire au juste lequel de ces deux griefs a si cruellement blessé le vieillard ; mais ce que je me rappelle, c'est que, se voyant près de mourir, Joly a vainement sollicité son pardon.

— Il faut avoir le cœur bien dur pour refuser de pardonner à un mourant, dit Camille.

— Ces caractères inflexibles sont heureusement très-rares ; il en existe cependant ; mais, le plus souvent, les haines ne durent si longtemps que quand il y a des gens intéressés à ce qu'elles s'enveniment. Ainsi j'ai entendu parler d'un cousin, d'un arrière cousin ou d'un parent éloigné qui convoite la succession sur laquelle les enfants de Joly pouvaient compter, si son oncle eût accueilli ses excuses ; et comme cette succession en valait la peine, il a fait bonne garde pour que personne ne pût la lui enlever.

— N'y aurait-il pas moyen de faire rendre à cette pauvre veuve ce qu'on veut si injustement lui ravir?

— Si l'injustice n'est pas consommée, il y aura peut-être quelque moyen d'en empêcher l'accomplissement. En tout cas, madame, les intérêts de la veuve et des deux orphelines ne peuvent être en de meilleures mains que les vôtres, répondit le docteur.

Camille avait été péniblement impressionnée d'une misère dont elle avait pour la première fois le spectacle sous les yeux ; il y avait dans son émotion du dégoût et de l'effroi ; aussi avait-elle résolu d'abord de ne plus retourner chez la malade ; mais dès qu'elle entrevit dans la situation de ces braves gens quelque chose qui sortait de l'ordinaire, elle rêva la possibilité de les en tirer et se passionna pour le succès de cette entreprise.

Elle se rendit le soir même à la cabane, sous prétexte de s'assurer de la manière dont ses ordres avaient été exécutés, mais en réalité pour obtenir de la veuve les renseignements qui devaient guider ses premières démarches.

Un grand changement s'était opéré dans la chétive demeure; le peu que Mme Nouvières y avait envoyé avait été si habilement employé, que déjà un certain air d'aisance y était revenu. La fenêtre avait des rideaux; le lit, bien fait et enveloppé de draps blancs, n'attristait plus le regard; la malade, chaudement vêtue, était assise, pâle et faible encore, mais souriante, auprès d'un feu dont la flamme vive et claire achevait d'égayer la chambre naguère si sombre et si triste.

— Eh bien! madame Joly, ça va mieux? dit Camille en entrant.

— Beaucoup mieux, madame, répondit la veuve; je pourrai bientôt travailler, j'espère.

— Cela ne presse pas; il faut avant tout reprendre des

forces ; car ce serait vous exposer à une rechute que de travailler trop tôt. Le docteur vous l'a dit, n'est-ce pas?

— Il m'a dit que dans deux ou trois jours je n'aurais plus besoin de lui, et dès aujourd'hui je pourrais m'en passer. Dieu merci, je n'abandonnerai donc pas encore mes pauvres petites....

— Non, vous achèverez de les élever ; et qui sait si vous ne les verrez pas riches un jour?

— Oh! madame, je n'ai pas tant d'ambition. Qu'elles soient sages et laborieuses, voilà tout ce que je leur souhaite.

— Un peu de fortune ne leur nuirait pas.

— Quand on est honnête, on ne doit guère attendre de son aiguille que le pain quotidien ; mais lorsqu'on peut le manger tranquillement et gaîment, on est bien assez riche.

— Quand on ne peut pas le devenir davantage; mais le docteur m'a parlé d'un parent de votre mari.

— Oui, madame, dit Jeanne en quittant son ouvrage pour se rapprocher de Mme Nouvières, nous avons un oncle qui a une maison superbe, des voitures, des chevaux, des valets....

— Tout cela est à lui, Jeanne, et rien qu'à lui, interrompit la malade avec un peu de sévérité.

— Il est veuf? demanda Camille.

— Et sans enfants, se hâta d'ajouter la jeune fille.

— Il me semble que vous avez tort de ne rien attendre, dit Mme Nouvières.

— Vous penseriez autrement, madame, si vous saviez comment il a reçu les derniers adieux de mon pauvre mari; mais moi, je ne l'ai pas oublié, et jamais, jamais il n'entendra parler de moi.

— L'intérêt de vos enfants doit imposer silence à votre ressentiment, si légitime qu'il puisse être.

— Oh! je n'ai contre lui ni haine ni ressentiment; s'il était malheureux, je serais prête à lui porter secours; mais il ne nous doit rien, et je ne veux rien lui demander.

Camille n'insista pas, car elle vit la malade essuyer la sueur qui perlait sur son front, et Jeanne alla se rasseoir d'un air de mauvaise humeur.

— Où donc est Marie? demanda Mme Nouvières un peu embarrassé.

— Je l'ai envoyée reporter de l'ouvrage; c'est elle qui fait les courses pendant que sa sœur travaille.

— C'est une enfant très-intelligente, dit Camille.

— Et si douce, si aimante! ajouta la mère. Je n'ai pas à me plaindre de mes filles. Jeanne est vive et un peu ambitieuse; mais elle est bonne aussi, et elle a du cœur; n'est-ce pas, Jeanne?

La jeune fille vint embrasser la malade, et Mme Nouvières vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Je n'en parlerai plus, dit-elle à l'oreille de sa mère.

— Mais moi, j'en parlerai encore, pensa Camille, qui se leva et prit congé de la veuve en lui promettant de ne pas tarder à revenir.

V.

M. Nouvières s'était engagé à venir passer tous les dimanches à Saint-Mandé ; Camille l'attendait cette fois avec impatience. Il lui tardait d'apprendre à son mari que, quoi qu'il en eût dit, ses protégées étaient dignes d'intérêt; lorsqu'elle avait raison, elle aimait beaucoup à s'en prévaloir; car alors M. Nouvières avait tort, puisqu'ils n'étaient presque jamais du même avis.

Elle voulait aussi savoir ce qu'il pensait des droits de Mme Joly, droits qu'elle songeait à faire valoir malgré la veuve ; et comme elle le connaissait très-habile en affaires, elle désirait l'intéresser au succès de celle-là. Mais plusieurs semaines se passèrent sans que M. Nouvières tînt sa parole ; il était tellement occupé, disait-il dans ses lettres, qu'il lui était impossible de trouver un instant à donner à ses plus chères affections ; mais si quelque chose pouvait l'en consoler, c'était la certitude de voir arriver plus tôt qu'il ne l'avait espéré le moment où il n'aurait plus rien à refuser à Camille. Les nombreuses spéculations auxquelles il s'était associé réus-

sissaient parfaitement, et donnaient des résultats tels que lui-même il en était étonné.

Enfin, deux mois après sa dernière visite à Saint-Mandé, il écrivit qu'au lieu de trois ans, ce serait dans deux ans au plus tard qu'il aurait la joie de voir Camille devenir la reine du monde élégant.

Mme Nouvières reçut cette nouvelle avec un plaisir qui lui fit oublier quelque peu l'oncle de la veuve. Il y avait deux mois qu'elle y pensait, c'était beaucoup pour une tête aussi légère ; aussi, quand elle eut pour peupler sa solitude les riantes images de la vie qu'on lui promettait, elle sentit s'affaiblir le désir qu'elle avait éprouvé d'aider au triomphe de la justice. Toutefois, elle n'abandonna pas la pauve famille. Mme Joly, à peine rétablie, fut installée avec ses filles dans un petit appartement situé tout près de la maison louée par M. Nouvières. Camille la chargea du soin de son linge et la paya généreusement. Elle avait voulu placer Jeanne dans un pensionnat ; mais la veuve s'y était opposée.

— Vous me voyez, madame, pénétrée de reconnaissance pour vos bontés, avait-elle dit à sa bienfaitrice ; vous me donnez dix fois plus que je ne gagne ; et pour que je reçoive votre aumône sans rougir, vous me la présentez comme un salaire. Un jour viendra peut-être où je pourrai m'acquitter envers vous ; et si je ne le puis pas, c'est Dieu qui vous rendra tout ce que je vous dois. Mais je ne puis accepter ce que vous voulez faire pour ma fille. Elle a déjà beaucoup d'orgueil ; que serait-ce, si elle se voyait tout à coup placée au milieu d'enfants riches et vaines ? Elle penserait plus que jamais à une fortune qu'elle ne doit pas posséder, elle prendrait en dégoût notre humble position, elle serait malheureuse ; et qui sait si plus tard je n'aurais pas à rougir d'une enfant que j'aime plus que moi-même ? Il vaut mieux qu'elle

ne me quitte pas, qu'elle prenne sans y songer l'habitude du travail, et qu'en comparant le sort que vous nous avez fait à notre misère passée, elle s'en contente et vous bénisse.

Camille avait été blessée de ce refus, et même elle avait eu la pensée de ne plus s'occuper de ces gens qui ne s'abandonnaient pas complétement à sa volonté ; mais M. Vilmore, à qui elle avait fait part de ce qu'elle appelait la sotte obstination de la veuve, lui avait fait comprendre que la pauvre femme ne pouvait être blâmée d'agir comme elle croyait devoir le faire dans l'intérêt du bonheur de sa fille ; puis, étudiant avec Camille les résultats qu'auraient pu avoir pour Jeanne quelques années de pension, il l'avait doucement amenée à reconnaître que la mère de cette enfant avait été sagement inspirée par son cœur.

Mme Nouvières prêtait volontiers l'oreille à la voix de la raison, quand c'était M. Vilmore qui la lui faisait entendre. Il est vrai qu'il y mettait une douceur extrême et qu'il apportait à contredire la jeune femme des ménagements infinis. Il aimait Camille comme la fille de son ami, de son frère, et, loin de lui garder rancune de tout le chagrin qu'elle lui avait causé, il n'en accusait que lui-même.

Octave s'attachait de plus en plus à M. Henri, qui savait lui faire de l'étude un plaisir, et déjà il s'effrayait à la pensée de quitter cet excellent maître, dont les leçons savaient si bien trouver le chemin de son intelligence et de son cœur. L'été allait être bientôt passé, Octave retournerait à Paris et ne verrait plus que de loin en loin ce bon et indulgent ami, ainsi que Françis, le plus aimable compagnon que pût désirer un enfant gâté. Il est à remarquer que deux caractères violents, étourdis, capricieux, ne s'accordent guère ; à la pétulance d'Octave

il fallait la douceur de Francis, comme au sérieux un peu triste de Francis il fallait la gaîté d'Octave.

Vilmore, qui aimait tendrement son nouvel élève, ne voyait pas non plus sans regret s'écouler les beaux jours, et il avait déjà songé à quitter sa retraite pour aller passer l'hiver à Paris, quand Octave déclara à Mme Nouvières qu'au lieu d'aller au collége, il resterait en pension chez M. Henri.

Il crut comprendre dans la réponse de sa mère qu'on l'obligerait d'autant moins à entrer au collége que sa fortune le mettait à l'abri du besoin de se créer une position; aussi n'eut-il rien de plus pressé que d'en faire part à Vilmore, auquel, surtout, il n'oublia pas de dire qu'il ne serait jamais dans la nécessité de travailler.

— Si cela était, mon cher enfant, je vous plaindrais, dit M. Henri; car je ne connais rien de plus triste que de n'avoir pas d'occupation, de ne pas donner un but à sa vie. On ne peut s'amuser toujours, lorsqu'on est enfant, vous en avez fait l'expérience; on ne peut, lorsqu'on est homme, courir après le plaisir sans éprouver bientôt une cruelle lassitude. L'oisiveté est un fardeau plus difficile à porter que le travail, et il n'y a pas de fortune qui puisse nous dispenser d'employer utilement nos jours. Ce n'est donc pas parce que M. Nouvières est riche que je vous conseillerais de ne pas étudier; je vous dirais, au contraire : Plus votre position sera brillante, plus vous devez vous mettre en état de la bien remplir. Mais, mon ami, rien n'est plus inconstant que la fortune; les riches d'aujourd'hui peuvent être pauvres demain; et j'ai vu tant de ces revirements subits, que si Francis avait des millions, je l'élèverais comme s'il ne devait avoir un jour d'autre ressource que son travail. Vous-même, mon cher Octave, vous avez, j'en suis sûr, entendu dire déjà: Un tel est ruiné.

— Oh ! oui, répondit Octave. M. Arthur, que je voyais souvent chez papa, a cessé d'y venir ; et quand j'ai demandé pourquoi, on m'a dit qu'après avoir perdu toute sa fortune, il était parti pour la Californie. Un autre monsieur, que j'aimais bien aussi, parce qu'il me donnait des bonbons, est mort de chagrin, il y a déjà longtemps, parce qu'une faillite lui avait enlevé tout ce qu'il possédait. Enfin, une des bonnes amies de maman est obligée, parce que son mari l'a ruinée, de donner, pour vivre, des leçons de musique et de peinture.

— Elle est bien heureuse d'avoir cette ressource ; elle ne l'aurait pas, si, lorsqu'elle était en âge d'étudier, elle avait dit : « Je ne veux rien apprendre ; car je n'aurai jamais besoin de travailler. »

— C'est vrai, dit Octave convaincu ; et peut-être le monsieur dont je vous parlais tout à l'heure ne serait-il pas mort de chagrin, s'il avait eu quelque moyen de gagner honorablement sa vie.

— Et surtout s'il s'était habitué à penser que ses richesses pouvaient l'abandonner, reprit Vilmore. On n'est pas si cruellement frappé d'un coup qu'on a prévu depuis longtemps, mais le malheur auquel nous ne sommes pas préparés nous abat.

— Vous pensez donc, monsieur Henri, qu'il faut que je travaille comme si je devais plus tard être obligé de gagner ma vie ?

— Je vous y engage, mon cher Octave ; et je vous y engagerais encore, quand je serais sûr que rien de fâcheux ne peut vous arriver. La jeunesse, vous le verrez dans quelques années, est exposée à mille dangers auxquels le travail seul peut la soustraire ; et l'on ne peut devenir un homme utile à son pays et à ses semblables ou simplement un honnête homme, si l'on passe dans l'oisiveté ces belles et périlleuses années.

— Eh bien! je travaillerai, dit Octave, mais à une condition, c'est que ce sera vous, monsieur Henri, qui continuerez à m'instruire. Je le dirai à papa, quand il viendra, et il faudra bien que maman reste à Saint-Mandé l'hiver comme l'été.

— Prenez garde, mon ami; l'enfant doit obéir à ses parents et n'a jamais le droit de leur imposer sa volonté. Vous aimez d'ailleurs assez votre mère pour ne pas vouloir lui causer la moindre peine, et elle en aurait beaucoup, si elle était obligée de prolonger son séjour à la campagne. Profitez donc du présent sans vous inquiéter de l'avenir; Dieu en est le maître, et il dispose tout pour l'avantage de ceux qui l'aiment et qui le prient.

— Mme Joly dit aussi à la petite Marie que le bon Dieu bénit les enfants dociles et pieux.

— Elle a raison de le dire, et vous en voyez la preuve: si Marie eût été moins bonne, moins dévouée à sa mère, elle vous aurait moins intéressé; vous n'auriez pas parlé d'elle à Mme Nouvières, vous ne seriez pas allé la voir avec cette charitable dame, et aujourd'hui peut-être Marie et sa sœur seraient tout à fait orphelines. Au lieu de cela, la petite fille qui ramassait avec avidité une croûte de pain toute desséchée est bien vêtue, bien nourrie, elle apprend à lire, à écrire, et, au retour de l'école, elle retrouve sa mère et sa sœur paisiblement occupées dans une chambre propre et commode.

— Oui, dit Octave, c'est la récompense de son bon cœur, de son amour pour sa mère, de son désir de se rendre utile, quand elle l'a vue si malade. Je veux aussi que Dieu me récompense, monsieur Henri.

— Et il le fera, soyez en certain. Vous n'êtes pas dans la même position que Marie; mais ce sont les enfants, quels qu'ils soient, qui font le bonheur ou le malheur

de leurs parents, leur joie ou leur désespoir, leur orgueil ou leur honte.

— Quand on a une mère, aucun effort ne doit coûter pour la rendre heureuse et fière de son fils, dit Francis, qui avait écouté sans y prendre part la conversation d'Octave et de M. Henri.

— Pourquoi ne parles-tu que d'une mère, Francis? demanda Octave.

— Parce que j'ai un père, répondit Françis en se jetant dans les bras de Vilmore, et que je n'ai jamais connu la douceur des baisers d'une mère.

— Cher Francis, tu es mon frère, ma mère t'aime déjà beaucoup; plus elle te connaîtra, plus elle s'attachera à toi, et bientôt elle aura deux fils.

— Moi aussi je l'aime, mais je n'ose pas le lui dire.

— Je le lui dirai, moi, et je veux qu'elle fasse entre nous deux parts égales de ses caresses, puisque ton père nous fait aussi deux parts égales de sa tendresse et de ses soins.

— Mais s'il faut que nous nous quittions..., dit Francis, qui devint pâle, malgré son calme apparent.

— Rassure-toi, cher enfant, dit Vilmore; un frère est trop précieux à l'enfant sans famille pour que je songe à vous séparer. Si Octave ne reste pas avec nous, nous irons avec lui.

Les deux enfants remercièrent avec effusion M. Henri, et, touchés de l'affection que leur révélait cette promesse, ils travaillèrent avec plus d'ardeur encore à profiter des leçons de ce sage précepteur.

L'été touchait à sa fin quand M. Nouvières, qui avait été obligé de quitter Paris, sans venir voir sa femme et son fils, arriva à Saint-Mandé sans les avoir prévenus de son retour.

— Je viens vous chercher, leur dit-il, après les pre-

miers embrassements ; j'ai trop souffert de votre absence, je ne veux plus m'y condamner.

C'était le meilleur moyen d'empêcher les reproches de Camille, et M. Nouvières le savait bien.

— Enfin ! dit-elle avec un soupir de soulagement. Je me suis mortellement ennuyée dans cette solitude, et je n'y reviendrai plus.

— Vous n'avez jamais été plus fraîche ni mieux portante qu'après ce mortel ennui, dit son mari ; mais je ne vous l'imposerai plus, chère amie.

— Ainsi le délai que vous aviez fixé ?... demanda-t-elle vivement.

— Il est expiré, répondit M. Nouvières. Vous m'aviez accordé trois ans, je n'ai pris que quatre mois, êtes-vous contente ?

— Je vous demande pardon d'avoir quelquefois méconnu votre sagesse et votre affection. Je ne douterai plus désormais ni de l'une ni de l'autre.

— Prenez garde de trop promettre, Camille. *Souvent femme varie.*

— Vous pouvez ne pas vous fier à ma parole, mais je vous l'engage de bon cœur, je suis si heureuse ! Nous aurons donc un hôtel à Paris.

— Nous en avons un dont vous serez satisfaite, je l'espère. Il ne reste qu'à le meubler, et je vous en ai laissé le soin.

— Vous avez bien fait ; j'aimerai doublement ce que j'aurai choisi. Mais je serai bien modeste, allez : le séjour que j'ai fait ici m'a ôté le goût du luxe et des folles dépenses.

— Est-ce donc moi qui devrais maintenant vous accuser de parcimonie ? demanda M. Nouvières en souriant.

— Je tâcherai de vous épargner cette peine, reprit

Camille d'un petit air hypocrite ; mais bien vrai, Remi, je ne ferai que ce que vous voudrez.

— Maman est bien contente, dit Octave, et je te remercie, père, de l'avoir rendue si joyeuse ; mais moi je suis triste.

— Tu es triste, mon pauvre enfant ! Et pourquoi donc ?

— Parce que je me plais mieux à Saint-Mandé qu'à Paris, et que vous allez m'emmener.

— Voudrais-tu donc rester ici tout seul ?

— Oh ! non ; car je vous aime, maman et toi, et je ne vous verrais plus.

— Quant à demeurer ici avec toi, je ne le puis pas et ta maman ne le veut plus. Demande-le-lui pourtant, et si elle y consent....

— Il n'est pas juste que maman se prive pour moi de ce qui lui fait plaisir.

— Tu es devenu bien raisonnable, mon petit Octave, c'est à peine si je te reconnais. Je vous en fais mon compliment, Camille.

— Octave a beaucoup changé, il est vrai, répondit Mme Nouvières ; mais ce changement n'est pas mon ouvrage ; c'est M. Henri qui a tout fait.

— Si tu savais comme il est bon, tu comprendrais toute la peine que j'éprouve en le quittant, dit Octave à son père.

— Mais comment veux-tu que je fasse ? Je ne puis dire à M. Henri de venir avec nous.

— Peut-être, dit Camille. Quels sont vos projets pour l'éducation d'Octave ?

— Mes projets sont les vôtres, je suppose. Il faut qu'il fasse ses études, et le voici en âge de les commencer.

— Elles sont commencées, mon ami. Il étudie du matin au soir ; car il a trouvé dans M. Henri un professeur

habile en même temps qu'un ami plein de bonté. Il ne travaillera certainement pas plus au collége ; et si vous faisiez bien, vous tâcheriez d'obtenir que cet homme respectable se chargeât d'achever son éducation.

— Oh ! oui, père, fais cela, je t'en prie.

— Nous sommes assez riches pour donner un précepteur à Octave, et M. Henri ne l'est pas assez pour refuser les offres avantageuses que vous lui ferez.

— Vous a-t-il donc confié l'état de ses affaires ?

— Non ; j'ai cru comprendre qu'il ne possédait absolument rien qu'une pension de retraite.

— Qui sait si une légitime fierté n'empêcherait pas M. Henri d'accepter un salaire pour des soins qu'il a jusqu'à présent donnés à Octave par pure affection ? De quelque manière que vous vous y preniez, avec quelque considération que vous le traitiez, il lui répugnera, je le crains, d'être à vos gages. Offrez-lui, à titre d'ami, un appartement dans votre hôtel, et ne parlez pas d'autre chose.

— J'admire vos scrupules de délicatesse ; mais aujourd'hui que tout se paie, et qu'il n'y a rien de plus rare, je dirai même de plus impossible à trouver qu'un véritable désintéressement, je crois que ce sont là des ménagements inutiles ; cependant je veux bien faire ce que vous désirez. Il y a précisément au bout du petit jardin de notre hôtel un pavillon dont je comptais faire une serre ; j'en ferai bâtir une, et nous mettrons le pavillon à la disposition de M. Henri et de Francis. Sera-ce bien ainsi, mon cher Octave ?

— Oh ! que tu es bon, père, et que je t'aime ! Viens tout de suite avec moi les prier de faire leurs préparatifs, viens ; car je ne serai tout à fait content que quand ils auront promis de ne pas nous laisser partir sans eux.

Vilmore accueillit avec joie la proposition de M. Nou-

vières; il s'était engagé à ne pas séparer les deux enfants; mais il trouvait à tenir sa parole des difficultés qui s'aplanissaient devant la prière du père d'Octave.

Mme Nouvières avait deviné juste : Vilmore n'avait que sa pension de retraite, et il ne la dépensait pas tout entière; car il voulait ajouter, s'il était possible, au très-modique patrimoine de Francis, afin que des embarras d'argent ne vinssent pas l'empêcher, quelques années plus tard, d'embrasser la carrière à laquelle il se sentirait appelé.

Il y a des hommes dont la vie n'est qu'une longue suite de dévouements. Vilmore était de ce nombre, et ne trouvait de bonheur qu'à se sacrifier lui-même pour être utile aux objets de son affection. Seul au monde, il eût refusé de rien recevoir en récompense des soins qu'il donnait à Octave; mais dans les conditions que lui avait faites son attachement pour Francis, il n'eût point hésité à renoncer à son indépendance et à entrer chez M. Nouvières en qualité de précepteur. Cependant il sut gré à Camille d'avoir empêché qu'on ne le lui proposât; car il comprit, à quelques mots échappés à Octave, comment les choses s'étaient passées.

Mme Nouvières était trop impatiente de prendre possession de son hôtel et de commencer la splendide existence qu'elle avait si ardemment rêvée, pour prolonger de quelques jours seulement son exil à la campagne. Octave n'était pas moins pressé qu'elle de faire à ses amis les honneurs de cet hôtel dont sa mère parlait tant, et M. Nouvières n'ayant que peu d'instants à donner au repos, il fut décidé qu'on partirait le lendemain.

La joie de Camille était si grande, qu'elle eût complétement oublié la veuve Joly, si M. Nouvières n'eût témoigné le regret de ne connaître personne à qui il pût confier la garde de sa maison de Saint-Mandé, qu'il dé-

sirait conserver jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'en acheter une plus vaste et plus élégante. Le jardinier y restait, il est vrai ; mais comme on voulait laisser la maison toute meublée et la trouver en tout temps prête à recevoir des visiteurs, il fallait quelqu'un qui se chargeât du soin des appartements.

Mme Nouvières proposa sa protégée, dont elle fit le plus grand éloge, et ne manqua pas de raconter à son mari tout ce qu'elle savait de cette honnête famille.

— Je n'abandonne pas, ajouta-t-elle, l'espoir de faire rendre justice à ces bonnes gens malgré eux; et si vous voulez m'aider, mon cher Remi, nous en viendrons à bout.

Loin d'accueillir favorablement la demande de sa femme, M. Nouvières refusa positivement de se mêler de l'affaire qu'elle lui proposait : c'était un homme froid et positif ; son intérêt était la règle de sa conduite, et il n'avait garde de se charger d'affaires ou d'embarras qui ne devaient rien lui rapporter. Camille attribua à ses sentiments égoïstes la contrariété qu'il avait paru éprouver en recevant sa confidence ; mais elle vit avec plaisir l'accueil qu'il fit ensuite à la veuve, qu'elle avait fait prier de venir la voir sans retard.

M. Nouvières témoigna à la pauvre femme beaucoup d'estime et de confiance, il eut même pour elle des égards dont elle parut fort touchée. Elle reçut en bénissant Dieu et sa protectrice les propositions qui lui furent faites, et elle s'installa aussitôt dans la maison.

VI.

Quinze jours se passèrent en soins de toute nature que réclame impérieusement l'installation dans une maison nouvelle. Pendant que Mme Nouvières s'occupait de décorer salons et boudoir, Vilmore transformait le pavillon en salle d'étude, et s'acquittait de ce soin en homme de goût et de conscience.

Pour ses élèves, ces quinze jours furent un temps de vacances, qui permit surtout à Octave de s'habituer aux splendeurs nouvelles qui l'entouraient, et qui devaient nécessairement l'éblouir et le distraire un peu.

Mais le bon Octave revint bientôt de lui-même à son sage ami, à son cher Francis, et à l'étude qu'ils savaient l'un et l'autre lui faire aimer.

Les satisfactions de l'amour-propre avaient bien leur prix à ses yeux, mais il avait besoin surtout d'affection, et il vit bientôt que sa mère, tout occupée de recevoir et de rendre des visites, de faire chaque jour trois ou quatre toilettes, n'avait plus le temps de se prêter à ses jeux, d'écouter ses petites confidences, de le louer lors-

qu'il avait fait quelque chose de bien. Elle avait encore pour lui des caresses et de tendres paroles ; mais, en les lui accordant, elle était distraite et semblait pressée de le quitter, quoiqu'elle se plaignît de ne plus s'appartenir. Quant à M. Nouvières, Octave ne le voyait guère qu'aux heures des repas; encore n'était-ce pas tous les jours; car le nouvel enrichi n'avait pas renoncé à s'enrichir encore; et quand ses affaires l'appelaient au dehors, ce qui arrivait très-souvent, il ne rentrait pour dîner que quand il avait des invités. Quand il ne sortait pas, il passait presque toute la journée dans son cabinet; et quoiqu'il aimât beaucoup Octave, il ne lui aurait pas permis de venir l'y chercher.

Bientôt Camille elle-même pria Vilmore de la remplacer auprès de son fils, jusqu'à ce que les exigences du monde lui permissent de revenir à ce cher enfant, qu'elle abandonnait bien à regret, disait-elle.

Octave, qui la voyait d'abord chaque matin, ne lui donna bientôt plus son premier baiser qu'à l'heure du déjeuner; car Mme Nouvières, fatiguée par des veilles fréquentes et prolongées, se leva fort tard et le pria de ne plus entrer chez elle avant qu'elle fût éveillée. Octave, privé de ce baiser du matin et de celui du soir, demanda qu'on transportât son lit auprès de celui de Francis, et Camille ne fit pas à cette demande la moindre objection.

Octave souffrit de se voir ainsi relégué au second rang des affections de sa mère; il s'en plaignit à elle-même; mais elle lui dit tant de fois qu'elle sacrifiait aux convenances ses plus chers sentiments, qu'il finit par croire qu'elle obéissait à des exigences qu'elle détestait comme lui.

Vilmore, plus sérieusement attristé, regrettait qu'un si grand succès eût couronné les entreprises de M. Nou-

vières; car, pendant le séjour de Camille à la campagne, il avait espéré que son cœur s'ouvrirait, sous l'influence de la solitude, à de salutaires émotions, et qu'elle apprendrait que le devoir a des joies auxquelles l'ivresse des vains plaisirs ne saurait être comparée.

Cet espoir s'était évanoui; ce n'était pas au milieu de ce tourbillon par lequel Mme Nouvières se laissait entraîner, qu'elle pourrait réfléchir. Vilmore était justement effrayé dans l'intérêt du bonheur de Camille; car il n'ignorait pas que s'il est possible de rencontrer ici-bas ce qu'on appelle le bonheur, c'est dans la paix du foyer, dans les habitudes d'un modeste intérieur, dans les doux sentiments de la famille qu'on doit s'attendre à le rencontrer. Il n'était pas non plus sans inquiétude sur la durée de cette fortune, que Mme Nouvières lui paraissait mener grand train, et il n'aimait pas à voir M. Nouvières continuer ses spéculations; car il avait assez vécu pour savoir que la chance ne favorise pas toujours le même joueur, et il avait vu plus d'une fois les fortunes si rapidement faites s'écrouler plus rapidement encore.

Enfin, Vilmore ne pensait pas sans chagrin à son vieil ami Savary, qu'il n'avait pas encore aperçu à l'hôtel, et dont Camille ne parlait jamais.

Un jour, Vilmore, en consultant le calendrier, dit à Octave :

— C'est après-demain la fête de saint Michel; n'est-ce pas Michel que se nomme votre grand-père?

— Oui, monsieur, Michel Savary; mais qui donc vous l'a dit?

— Vous, sans doute, mon enfant.

— Oh! que vous avez bien fait de m'en parler! Je l'aurais oublié, et ce cher grand-père aurait pu croire que je ne l'aime plus. Je veux aller lui souhaiter la fête, et,

cette fois, il faudra bien que maman ne remette plus notre visite.

Camille promit d'aller à Passy le lendemain ; elle acheta même une tabatière en or et la fit voir à Octave, que la pensée de porter ce joli cadeau à M. Savary transporta d'une joie délirante.

Le jour et le moment du départ étaient enfin arrivés lorsqu'on annonça à Mme Nouvières la visite de Mme Dormeuil, qui, de toutes les femmes que fréquentait Camille, était celle dont la grâce, la jeunesse, l'esprit vif et piquant, excitaient le plus sa jalousie ; personne ne se mettait aussi bien qu'elle et ne savait donner à sa toilette le cachet original et distingué qu'elle imprimait à tout ce qu'elle portait.

Elle venait réclamer la présence de Mme Nouvières à un rendez-vous avec plusieurs dames de leurs amies communes, pour décider de la coupe d'un vêtement d'automne.

Ce fut d'abord en vain qu'elle s'efforça de faire renoncer Camille à sa visite à Passy.

Mais ce n'était pas un médiocre triomphe pour son amour-propre que de voir Mme Dormeuil réclamer son aide ; elle désirait la lui accorder ; mais il était difficile de se débarrasser d'Octave, qui paraissait avoir retrouvé tout son entêtement d'enfant gâté.

— Tu vois bien, mon chéri, lui dit-elle, qu'il est impossible que nous allions à Passy maintenant. Mais laisse-moi sortir deux heures, puis nous partirons, je te le promets.

— Non, dit Octave ; quand tu seras rentrée, tu t'habilleras pour le dîner, puis tu ne penseras plus à ta promesse. Ecoute, si tu ne veux pas venir avec moi, j'irai seul. Il ne faut pas que grand-papa puisse croire que nous l'avons tout à fait oublié.

— Tu as une excellente idée, mon ami. Je vais ordonner qu'on attelle et prier M. Henri de t'accompagner chez mon père, que tu embrasseras pour moi et auprès duquel tu m'excuseras. Mme Dormeuil aura l'obligeance de me donner une place dans sa voiture, et nous serons tous contents.

Octave n'était pas satisfait; mais il vit bien qu'il ne gagnerait rien à insister davantage, et il courut trouver M. Henri pour lui transmettre la prière de sa mère. Vilmore désirait depuis longtemps revoir son vieil ami, mais la pensée d'en être reconnu lui causa une certaine hésitation.

— Allez-vous donc aussi me refuser? lui demanda Octave inquiet.

— Non, mon enfant, répondit Vilmore, je ne vous refuserai jamais rien de juste et de raisonnable.

La tristesse d'Octave se dissipa entièrement, quand il apprit que Francis allait être de la partie.

— Tu verras comme mon grand-père est bon, lui dit-il; il nous laisserait mettre sa maison sens dessus dessous, ravager ses espaliers, culbuter ses plates-bandes, sans nous dire un mot sévère. Il m'aime à l'adoration; et quand il saura que tu es mon ami, il t'aimera aussi de tout son cœur.

Octave n'eut garde d'oublier la belle tabatière; il envoya chercher deux magnifiques bouquets, en remit un à Francis, et partit, après avoir promis à Mme Nouvières de faire sa commission. La gaîté des deux enfants ne put tirer Vilmore de la rêverie dans laquelle il était tombé.

Camille avait donné au cocher l'adresse de M. Savary; mais elle eût pu se dispenser de cette précaution : Vilmore reconnaissait l'une après l'autre les rues qu'on tra-

versait, et avant qu'Octave se fût écrié : « Voilà la maison de grand-papa, » le cœur de l'officier avait battu en voyant de loin le toit d'ardoises surmonté d'une flèche dorée tournant au vent.

La voiture s'arrêta devant la grille du jardin, et le cocher sonna. Personne ne répondant, il sonna de nouveau, puis encore; mais la maison paraissait déserte. Octave se désolait déjà à l'idée de retourner à Paris sans avoir vu son grand-père, quand Vilmore, passant la main entre deux barreaux et pesant d'une manière à lui connue sur le bouton de la serrure, ouvrit la porte sans difficulté. Octave, sans perdre le temps de s'étonner ni de le remercier, s'élança vers la maison.

Pour y pénétrer, il fallait franchir un perron de quatre marches qu'ornaient, au temps de Vilmore, de belles fleurs placées dans des vases de pierre ; les vases étaient encore là, vides et mutilés ou couverts de mousse et de mauvaises herbes. Les plates-bandes, naguère encore bien garnies, étaient incultes, et les branches des espaliers pendaient de tous côtés. La vue de cet abandon serra le cœur de Vilmore ; mais Octave ne vit rien. Il se fût heurté contre Savary, qui se tenait sur le seuil, si le bon vieillard ne se fût écrié en l'apercevant :

— C'est Octave, mon petit Octave! Ah! quel bonheur!

— Oui, c'est moi, grand-père, qui viens te souhaiter une bonne fête, car c'est demain la Saint-Michel.

— Et tu t'en es souvenu, cher enfant?... Ah! c'est bien, dit le vieillard attendri.

— C'est-à-dire que je l'aurais peut-être oublié, bon papa, repartit Octave, qui ne recevait pas volontiers des éloges immérités; mais un autre s'en est souvenu.

— Ta mère, n'est-ce pas?... Chère Camille! où donc est-elle?

— Maman n'a pu venir, grand-père, parce qu'au moment où elle allait monter en voiture avec moi, une dame est venue la chercher pour une affaire importante ; mais elle m'a chargé de t'embrasser pour elle, et de te dire qu'elle viendra dès qu'elle pourra disposer d'un instant.

— Elle n'est pas venue!... dit Savary avec tristesse.

— Voici une tabatière qu'elle t'a achetée hier et qu'elle m'a recommandé de t'offrir de sa part. N'est-ce pas qu'elle est jolie?

Savary prit la boîte d'or, et, tout en feignant de l'examiner, il y laissa tomber une larme.

— Elle est très-belle, dit-il en la remettant à Octave.

— Mais c'est pour toi, grand-père, il ne faut pas me la rendre.

— C'est par distraction, répondit Savary en la reprenant. Es-tu donc venu seul, mon cher enfant?

— Si je n'avais trouvé personne pour m'accompagner, je serais venu seul, bon papa ; mais M. Henri et Francis sont avec moi.

C'était la première fois que M. Savary entendait prononcer ces noms ; il fallut qu'Octave racontât comment il avait fait la connaissance de ces deux bons amis et comment leur affection lui était chère.

— Il me tarde de serrer la main à cet excellent homme et d'embrasser ton camarade, dit le vieillard, qui était rentré et s'était assis pour écouter le récit d'Octave. Va donc les prier de monter.

Vilmore et Francis étaient restés dans le jardin, Octave courut les chercher, et Savary s'avança jusque sur le seuil pour les recevoir.

— Pardonnez-moi de ne pas aller plus loin, monsieur, dit-il à Vilmore ; ce n'est pas mon cœur, ce sont mes jambes qui s'y refusent.

— Vous souffrez, monsieur? dit Vilmore avec un intérêt bien sincère.

— Deux anciennes blessures et la goutte, c'est plus qu'il n'en faut pour rendre un vieillard impotent et maussade; mais si vous voulez bien m'accorder quelques instants, je tâcherai d'oublier mon mal, afin que vous consentiez à revenir.

— Tu es donc bien content de nous voir, grand-père? demanda Octave.

— Si je suis content!... répondit Savary. Je le serais bien plus encore, si....

— Mme Nouvières est très-occupée, dit Vilmore.

— Si occupée, grand-père, que je ne la vois presque plus, et que, sans M. Henri et Francis, je demanderais bien certainement à entrer au collége.

— Elle t'aime bien pourtant, ta mère, dit Savary, consolé de penser qu'il ne souffrait pas seul de l'abandon de Camille.

— Mme Nouvières sacrifie aux exigences du monde ses deux plus chères affections, son père et son fils, répondit Vilmore; mais cela n'aura qu'un temps.

— Puissiez-vous dire vrai! murmura le vieillard.

— Bon papa, veux-tu que j'aille un peu jouer avec Francis? dit Octave. Nous reviendrons tout à l'heure.

— Tâche de trouver la bonne et dis-lui que je l'appelle.

— Oui, bon papa, dit Octave, qui était déjà loin.

— Vous pensez donc, monsieur, reprit Savary, que Mme Nouvières m'aime encore?

— En pouvez-vous douter, monsieur? La tendresse filiale est un sentiment qui ne meurt jamais dans un cœur bon et reconnaissant.

— C'est que je l'aime tant, moi, monsieur, que si elle ne m'aimait plus, je crois que j'en mourrais de douleur.

Mais je ne doute pas du cœur de ma Camille, ce serait un crime. Il n'y a rien au monde de meilleur qu'elle, monsieur; mais elle est jeune, jolie, aimable, spirituelle entre toutes; il est bien juste qu'elle profite de ses belles années, plutôt que de s'ensevelir auprès d'un pauvre vieux père que la souffrance aigrit quelquefois jusqu'à le rendre injuste. Vous n'avez pas de fille, vous, monsieur?

— Je n'en ai pas; mais je comprends ce que vous éprouvez, dit Vilmore, qui lisait dans l'âme de Savary toute la douleur qu'il n'osait exprimer.

— J'ai été tout à la fois son père et sa mère; elle n'a eu que moi pour guider ses premiers pas, veiller sur son sommeil, partager ses jeux, rire de ses joies, pleurer de ses souffrances. Toutes les angoisses maternelles, je les ai ressenties auprès de son berceau; car ce berceau, mon seul amour, c'était toute ma vie. Puis, quand elle a grandi, quel bonheur! quel orgueil! Si vous saviez comme elle était belle et comme elle m'aimait.... Pour l'entendre me dire : « Merci, père! » pour la voir me sourire, comme elle souriait lorsqu'elle se parait d'une fleur, d'un ruban, d'un bijou nouveau, j'aurais tout donné, tout, jusqu'à mes vieilles épaulettes, mon sabre d'honneur, et ma croix. Pour lui épargner une larme, j'aurais sacrifié dix ans de ma vie; plus que cela, j'aurais été.... J'ai été ingrat, injuste et cruel....

Vilmore savait tout cela, et ne répondait pas.

— Oui, je l'ai été, reprit Savary, et c'est sans doute cette faute que j'expie.... Mais elle, mais Camille n'a jamais rien eu à me reprocher; pourquoi donc m'abandonne-t-elle? Croiriez-vous qu'il y a six mois que je ne l'ai vue!... Six mois!... Ah! si quelqu'un m'eût dit, quand au bout de quinze jours je pleurais sur mon isolement, que je serais six mois sans la revoir, je n'aurais

pas cru pouvoir vivre jusque-là.... Mais tous les jours je l'attendais, et l'espoir m'a soutenu.

— Mme Nouvières ne sait pas, monsieur, combien vous souffrez de son absence, ni combien ses soins vous seraient nécessaires.

— Il ne faut pas le lui dire ; je ne veux pas qu'on l'attriste en lui parlant de moi. Oh ! non, je ne le veux pas. Si elle venait ici, je ne lui montrerais qu'un visage souriant, et je ne me permettrais ni un reproche ni une plainte. Que lui reprocherais-je d'ailleurs, et de quoi me plaindrais-je? Camille a un mari, un enfant, elle ne s'appartient plus, et le temps qu'elle me donnerait serait enlevé à d'autres devoirs.

— Vous me permettrez cependant, monsieur, de lui dire combien vous désirez la voir.

— Je vous en prie; mais ne lui dites rien qui puisse l'affliger.

— Grand-père, nous avons parcouru toute la maison et fouillé les coins et recoins du jardin sans trouver ta bonne. Il faut qu'elle soit sortie.

— Je m'en doutais en vous entendant si longtemps sonner. Qui sait quand elle rentrera, cette bavarde?

— C'est de moi que vous parlez, monsieur? Grand merci, dit une voix aigre, pendant qu'un visage colère se montrait par la fenêtre donnant sur le perron.

— Ah! vous voici, Angélique, reprit Savary du ton le plus doux; vous rentrez à propos; car il m'est venu des amis auxquels je vous prie de préparer à dîner.

— A dîner! Mais il est cinq heures, et il n'y a rien à la maison.

— Mme Nouvières nous attendra sans doute, dit Vilmore, souffrant de l'embarras de son ami.

— Non, monsieur Henri, répondit Octave; elle m'a dit que papa Savary nous retiendrait certainement.

— Vous entendez, Angélique?

— J'entends très-bien; mais il y a loin d'ici aux provisions.

— Plus il y a loin, plus il faut vous hâter d'y courir.

— J'ai encore de l'ouvrage plus pressant que celui-là; vous n'avez pas pris de tisane aujourd'hui.

— Ni hier, ni avant-hier, ni aucun des jours de cette semaine; vous m'en ferez demain.

— J'en vais faire tout de suite; il faut s'occuper des malades; les autres viendront ensuite.

— Ne vous mettez pas en peine de nous, dit Vilmore; nous n'avons pas grand appétit.

— Mais au contraire, mon bon ami, reprit Octave, Francis et moi nous mourons de faim.

— Vous mourez de faim, pauvres enfants! Angélique, faites à dîner tout de suite; je vous défends de vous occuper d'autre chose. D'ailleurs je veux dîner aussi, moi, je me sens bien aujourd'hui et je ferai les honneurs de ma table.

— Ah! bien, il ne fallait plus que cela, par exemple. Vous allez manger, vous allez boire, et vous croyez que je passerai la nuit à vous soigner! Non, non; vous aurez beau crier comme un damné et briser le cordon de la sonnette, je ne bougerai pas de mon lit, je vous en préviens.

— Angélique, vous êtes une impertinente, et je ne sais ce qui me retient de vous mettre à la porte, dit Savary, humilié de ce que des étrangers fussent témoins de la manière dont le traitait sa propre servante.

— Vous ne le savez pas? Mais je le sais bien, moi, répondit la mégère; vous ne trouveriez personne pour me remplacer. La jolie condition que je perdrais là! C'est si agréable d'être toujours avec un malade, et un malade comme vous, surtout, que votre fille même abandonne.

— Cela n'est pas vrai, dit Octave ; maman n'abandonne pas grand-papa; il faut que vous soyez bien méchante pour parler de la sorte ; mais elle le saura, soyez en sûre.

Cette simple menace fit taire la revêche personne, si peu digne du nom d'Angélique, et qui tenait à sa place beaucoup plus qu'elle ne le disait.

Elle s'éloignait en maugréant tout bas, lorsque Vilmore l'arrêta.

— Donnez, je vous prie, un peu de pain à ces enfants, puisqu'ils ont faim, et préparez la tisane de votre maître.

— Mais vous, monsieur? objecta Savary.

— Il me serait impossible de manger, répondit Vilmore, que la triste position de son ami impressionnait douloureusement. Quand nous reviendrons, nous accepterons votre dîner, et ce sera bientôt, si vous le permettez.

Savary lui tendit la main ; Vilmore la serra malgré lui avec une effusion qui devait le trahir.

— Vous avez pitié de moi, n'est-ce pas ? dit le malade à demi-voix. La pitié d'un homme comme vous n'humilie pas, elle console.

— Vous ne me connaissez pas, répondit Vilmore, s'efforçant en vain de cacher son émotion.

— Non ; mais je vous estime, d'après ce qu'Octave m'a dit de vous; et je vous aime, parce que tout en vous me rappelle un ami bien cher.

— Messieurs, la collation est prête, dit Angélique en entr'ouvrant la porte.

Octave et Francis sortirent sur un signe de M. Henri.

— Oui, reprit Savary, que cette interruption n'avait pas détourné des souvenirs qu'il poursuivait, vous avez sa taille, ses traits et jusqu'au son de sa voix. Mais vous

êtes jeune encore, et Vilmore était de mon âge. Pauvre Vilmore! où est-il?...

— Il est près de toi, Michel, répondit Vilmore en serrant le malade dans ses bras.

— Toi?... toi?... répétait Savary en pleurant. Ah! Vilmore, tu m'as donc pardonné?

— Tu ne seras plus seul au monde, mon pauvre Savary; regarde l'avenir et ne songe plus au passé.

— Je suis déjà moins à plaindre : de deux plaies qui me rongeaient le cœur, l'abandon de ma fille et le souvenir de mon injustice envers toi, la dernière est déjà fermée.

— Aie confiance, nous guérirons l'autre aussi.

— Ah! mon ami, quelle ingratitude! Elle que j'ai tant aimée! elle à qui je t'ai sacrifié!...

— Camille n'est pas aussi coupable que tu le crois, mon cher Savary. Tu lui as donné des goûts frivoles, elle les suit; tu l'as élevée pour le monde, elle se plaît au milieu du monde; elle est ce que tu l'as faite, et l'abandon que tu lui reproches est la conséquence de l'éducation que tu lui as donnée.

— C'est la vérité.

— Je te la dis, parce que moins tu te croiras en droit d'accuser ta fille, moins tu seras malheureux.

— Ramène-la-moi, Vilmore, et tu m'auras deux fois sauvé la vie.

Les enfants rentraient; Vilmore pressa d'une manière significative la main de son ami, et dit tout haut :

— Nous allons partir, monsieur Savary; mais Octave ne tardera pas à venir vous revoir.

— Et puisque tu désires tant voir maman, elle viendra avec moi, grand-père, tu peux y compter.

— Si elle doit tarder encore, reviens avec M. Henri. Nous sommes déjà unis comme deux vieux amis.

— Je savais bien que vous plairiez à grand-papa et que vous l'aimeriez, dit Octave à Vilmore. Tu es donc content de ta journée, grand-père?

— C'est une des plus belles de ma vie, répondit le vieillard en l'embrassant.

— Malgré l'amabilité de Mlle Angélique, reprit Octave.

— Oui, malgré sa douceur et malgré ma goutte, dit Savary en souriant à travers ses larmes. Quand le cœur est satisfait, le reste est peu de chose.

Francis reçut à son tour les caresses du malade, qui lui dit :

— Vous viendrez avec Octave; vous serez mon fils d'adoption comme il est celui de M. Henri; je vous devrais cela en reconnaissance de ses bontés, quand vous ne seriez pas un bon et aimable enfant. Serai-je longtemps sans te revoir? demanda-t-il à Vilmore, pendant que Francis et Octave s'éloignaient en courant.

— Je sors seul presque tous les soirs, répondit Vilmore. A demain donc.

Savary, debout sur le perron, salua une dernière fois de la main ses visiteurs, rentra sans accorder la moindre attention à Angélique, qui se disposait à lui faire une scène, et s'enferma chez lui pour remercier Dieu du bonheur qu'il lui avait envoyé.

Un mois après, il descendait au jardin et paraissait rajeuni de dix ans; car il avait déjà vu deux fois sa fille, et il avait pour soutien, dans ses promenades, le bras d'un véritable ami.

VII.

Mme Nouvières n'avait pas le cœur mauvais; dès qu'Octave lui avait fait la peinture de l'état de M. Savary, elle avait tout quitté pour courir auprès de lui; en le voyant souffrant et mal soigné, elle avait beaucoup pleuré et s'était amèrement accusée de l'avoir si longtemps délaissé. Mais chez elle les plus fortes impressions s'effaçaient vite; et quand elle le vit mieux portant et plus gai, quand elle eut placé près de lui une femme plus douce et plus prévenante qu'Angélique, elle crut avoir fait tout ce qu'on était en droit d'exiger d'elle, et reprit sans inquiétude sa vie de distractions et de plaisirs.

Toutefois, Savary n'était plus seul; et comme sa tendresse pour Camille n'était point égoïste, il se consolait de ne pas la voir, en apprenant par Octave qu'elle allait chaque jour au bal, au concert, au théâtre, et qu'elle

avait peine à suffire aux invitations qu'elle recevait. Il se faisait raconter l'emploi de tout son temps ; et quand Vilmore ne pouvait l'entendre, il demandait quelle robe elle portait à la dernière soirée et de quelles fleurs se composait son bouquet. Pour plaire à son grand-père, Octave devenait attentif à ces détails qui lui avaient été jusque-là fort indifférents.

Vilmore surprit sans le vouloir le secret de ces conversations, un jour que Savary, assis sous une tonnelle, disait à Octave :

— Dis-lui que je l'ai vue cette nuit avec une robe blanche, garnie de bouquets de pervenche retenus par des nœuds de diamants. Elle était si belle, que je lui conseille d'en essayer.

Vilmore se montra sans en écouter davantage, et Savary, rougissant comme un enfant pris en faute, se hâta de reprendre :

— Ne lui parle pas de cela, Octave ; elle dirait que je suis fou, et elle aurait raison.

— Je me tairai, grand-père, répondit Octave en courant après Francis.

— Camille ne dirait peut-être pas que tu es fou, mon ami ; mais, en vérité, il n'est guère possible de te donner un autre nom, dit Vilmore avec un peu de tristesse. N'as-tu pas eu assez à te repentir de l'avoir tant gâtée ? et veux-tu longtemps encore méconnaître tes devoirs envers elle ?

— Mes devoirs, dit Savary, je n'en connais pas d'autres que de lui faire plaisir ; et si tu étais son père, tu ferais comme moi.

— Tu te trompes, Michel ; si j'étais son père, je mettrais tous mes soins à lui persuader qu'il vaut mieux être une bonne mère de famille qu'une femme à la mode, et qu'il y a plus de bonheur à se faire aimer et bénir qu'à

se faire admirer; en un mot, j'entretiendrais Camille de ses devoirs plutôt que de ses plaisirs.

— C'est bien ce que je compte faire dans quelques années; mais elle est jeune encore, on peut bien lui permettre d'en profiter. Je suis peut-être trop indulgent; mais toi, Vilmore, n'es-tu pas un peu sévère? Moi-même je redoute cette sévérité, et, malgré notre vieille amitié, je ne suis pas toujours à l'aise devant toi.

— Surtout lorsqu'il s'agit de Camille, n'est-ce pas?

— Seulement lorsqu'il s'agit d'elle, mon cher Henri. Pour tout le reste, tu es un autre moi-même.

— On ne se cache que lorsqu'on fait mal, mon pauvre Michel.

— J'ai donc mal fait en employant mes petites épargnes à cette acquisition? reprit Savary en tirant de sa poche un écrin qu'il remit à Vilmore.

— Des diamants pour Mme Nouvières, qui en a déjà tant!

— Mais ce n'est pas son père qui les lui a donnés.

— Que veux-tu qu'elle en fasse?

— Qu'elle s'en serve pour attacher sur sa robe et dans ses cheveux des bouquets de pervenche; le bleu lui va si bien!...

— Veux-tu que je te donne un conseil, Savary?

— Celui d'envoyer retenir une place à Charenton, n'est-ce pas?

— Mon ami, je parle sérieusement, reprit Vilmore; ta faiblesse m'afflige trop pour que j'en rie.

— Eh! mon Dieu, je suis faible, je le sais bien; je le suis trop, oui, et c'est pour me mettre en garde contre moi-même que je ne veux plus rien te cacher. Parle donc franchement aussi. Quels conseils as-tu à me donner?

— Reporte cet écrin chez le joaillier qui te l'a vendu,

obtiens qu'il le reprenne à des conditions raisonnables et place l'argent qui t'en reviendra.

— A quoi bon? Ma pension me suffit.

— Sans doute, puisque tu fais des économies.

— Tu trouves que j'ai tort?

— Au contraire, je t'engage à grossir chaque année ton petit capital, sans toutefois t'imposer des privations dont ta santé pourrait souffrir. Ce capital sera l'héritage de Camille.

— Que ferait-elle de cela? elle est si riche....

— Elle n'en aura sans doute jamais besoin; mais on ne sait pas ce qui peut arriver, et il est bon de se réserver une poire pour la soif.

— A ton tour, tu mérites qu'on se moque de toi, et je ne puis concilier tes craintes avec ce qu'on dit du luxe de M. Nouvières.

— C'est précisément ce luxe qui me les inspire. Dans toute maison bien administrée, on ne dépense pas au delà de ses revenus; et si mes calculs sont justes, le train de M. Nouvières dépasse de beaucoup les siens.

— Mais il continue de travailler et compte doubler sa fortune avant trois ans.

— Il se peut que j'aie tort de m'arrêter à de telles idées; mais j'ai vu tant de ces revirements de fortune, que je ne puis avoir grande confiance dans l'avenir.

— Et tu veux que je m'alarme comme toi. C'est mal, Vilmore; tu aurais dû me laisser ma tranquillité d'esprit, ma joie de voir Camille dans la brillante position que je rêvais pour elle.

— Un ami véritable ne doit pas reculer devant la peine qu'il peut faire à son ami, quand de cette peine peut résulter un bien; voilà pourquoi je t'ai confié mes craintes. D'ailleurs, mon cher Savary, serait-ce un grand malheur pour Camille de ne pouvoir continuer longtemps la vie

fatigante et inutile qu'elle s'est faite? Je ne le crois pas.

— Tais-toi, Vilmore; si ce que tu penses arrivait, elle en mourrait, je la connais.

— S'il en est ainsi, engage-la donc à ménager tout à la fois sa fortune et sa santé.

— Elle ne m'écoutera pas.

— Eh bien! sois plus sage qu'elle; au lieu d'encourager ses goûts frivoles et d'employer à l'achat de ruineuses fantaisies le fruit des privations que tu t'imposes, réserve-lui des ressources qu'elle puisse trouver, si jamais elle en a besoin.

— Cela n'arrivera pas; cela ne peut arriver; mais j'ai eu trop de torts envers toi pour ne pas les réparer par une confiance aveugle en tes conseils. Tiens, voici l'écrin; tu passeras toi-même chez le joaillier, dont voici la facture acquittée, tu feras de l'argent qu'il te remettra l'usage que tu jugeras le meilleur; et quand j'aurai de nouvelles économies, je te les confierai.

Savary ouvrit encore une fois la boîte de chagrin, jeta un regard d'adieu aux magnifiques brillants qu'elle renfermait, et la remit à Vilmore en lui disant :

— Emporte-la bien vite, car je te la redemanderais.

Quand Octave revit son grand-père, il fut bien étonné de ne plus s'entendre adresser les questions auxquelles ce bon grand-père l'avait habitué; il crut que M. Savary était mécontent de sa mère, et il le lui dit.

— Je suis mécontent, il est vrai, répondit Savary; Camille ne se ménage pas assez; recommande-lui de ma part de moins veiller; car rien n'est plus contraire à la santé.

Octave s'acquitta de la commission. Camille se regarda au miroir et dit en riant :

— Il faut que j'aille voir ce pauvre père, afin qu'il

sache bien que je n'ai jamais été plus fraîche ni mieux portante.

Mais les semaines et les mois s'écoulèrent sans qu'elle trouvât le temps de tenir parole, et M. Savary eût été encore une fois abandonné, si Vilmore eût fait comme sa fille. Deux ou trois fois la semaine, il dirigeait de ce côté la promenade d'Octave et de Francis ; et pendant que les deux enfants couraient dans le jardin, examinaient les belles armes dont M. Savary avait fait collection pendant ses campagnes, les deux vieux amis, assis l'été sous la tonnelle, l'hiver au coin d'un bon feu, se rappelaient les dangers qu'ils avaient courus ensemble.

Plusieurs années se passèrent sans que rien parût justifier les craintes que M. Henri avait confiées à son ami. M. Nouvières, toujours heureux dans ses entreprises, avait réussi, tout en menant grand train, à ne pas entamer ses capitaux, et sa maison était une de celles où l'on se faisait à la fois un honneur et un plaisir d'être admis. Mme Nouvières, toujours belle et spirituelle, aimable et gaie, faisait avec beaucoup de grâce les honneurs de son salon ; cependant c'était moins pour elle-même que pour son mari qu'on tenait tant à se faire présenter chez elle. La fièvre des spéculations commençait à s'emparer de tous les cerveaux ; on voulait non-seulement s'enrichir, mais s'enrichir promptement, et l'on croyait ne pouvoir trop se rapprocher d'un homme dont on connaissait l'habileté et le bonheur.

Il se trompait si rarement sur le succès d'une affaire, qu'on aimait à savoir ce qu'il pensait avant de hasarder des fonds sur telle ou telle valeur. Il n'était pas de ceux qui donnent à tout propos des conseils ; mais il n'aurait pas laissé ses amis s'engager, sans les prévenir, dans quelque spéculation qu'il croyait mauvaise. Il n'avait pas, d'ailleurs, le ton tranchant que la fortune donne

presque toujours aux parvenus ; il n'était pas plus difficile à aborder qu'avant d'avoir réussi, et ne paraissait ni plus sûr de son mérite ni plus satisfait de lui-même. Ceux qui ne le voyaient pas souvent le trouvaient doux et bienveillant. Comme sa femme, il s'occupait peu ou point de son fils ; tout au plus de temps en temps s'informait-il de ses progrès, comme on s'informe d'un inconnu.

Octave n'en devenait pas moins sérieux et savant, mais sans cesser d'être aimable et modeste. L'étude était pour lui une occupation pleine de charmes, et plus il grandissait, plus il s'attachait à son précepteur, dont il admirait autant la sagesse que le dévouement. Tant qu'il n'avait été qu'un enfant, Octave avait pu vivre tout à fait en dehors des habitudes de la maison paternelle ; mais cette retraite absolue ne pouvait toujours durer. Vilmore le comprit et prépara ses deux élèves à faire connaissance avec le monde.

Il n'était cependant pas tout à fait sans inquiétude sur l'effet de ce changement d'habitudes : Francis était trop timide, trop sauvage, pour ne pas préférer sa solitude aux sociétés les plus brillantes ; mais Octave, plus vif, plus expansif, plus facile à émouvoir et à entraîner, pouvait prendre en dégoût sa vie simple et laborieuse.

Octave était dans une trop belle position pour n'avoir pas beaucoup d'amis ; son excellent cœur, la franchise de son caractère, son enjouement, en faisaient d'ailleurs ce que partout on appelle un charmant garçon et un bon camarade. L'affection qu'il portait à Francis était trop sincère et trop profonde pour qu'il pût accorder à quelque autre des sentiments comparables à cette amitié ; cependant ce ne fut pas sans plaisir qu'il contracta des liaisons nouvelles. Il savait bien qu'il ne trouverait jamais un cœur plus dévoué que celui de Francis ; mais

Francis était presque aussi raisonnable que M. Henri, et, sans être las d'avoir un mentor, Octave n'était pas fâché d'avoir d'aimables et joyeux compagnons,

Vilmore, tout en l'engageant à se défier un peu de la sincérité des protestations qui lui seraient faites et des éloges qui lui seraient accordés, n'avait cependant pas voulu lui enlever les illusions qui font le bonheur de la jeunesse, et qui la rendent sensible et généreuse ; mais il lui avait donné cet infaillible moyen de reconnaître l'affection qu'il inspirerait :

— Tous ceux qui vous conseilleront de bien faire seront réellement vos amis ; ne regardez les autres que comme des égoïstes et des flatteurs.

Ce jugement lui avait paru d'abord bien sévère ; il le trouvait tel encore après avoir rencontré plusieurs jeunes gens qui voulaient lui inspirer le goût du plaisir et de l'oisiveté ; mais diverses circonstances lui prouvèrent que les uns agissaient ainsi pour qu'on ne leur citât plus l'exemple d'Octave Nouvières, et les autres pour avoir un compagnon dont la bourse était beaucoup mieux garnie que la leur.

Grâce aux sages principes que Vilmore avait gravés dans son cœur, aux goûts simples et sérieux qu'il lui avait inspirés, Octave revint de lui-même à l'étude, comme à la source des jouissances les plus vraies et les plus pures. Il s'y livra même avec une ardeur qu'il n'y avait jamais apportée. Il se passionna surtout pour l'histoire, et oublia pour la lecture des fastes de la Grèce et de Rome les frivoles divertissements dont il avait à peine goûté.

Vilmore s'en réjouit surtout lorsqu'il vit que cette étude profitait non-seulement à l'instruction d'Octave, mais que sa raison et son cœur y gagnaient autant que son esprit. Le jeune homme étonnait son précepteur par

l'élévation et la justesse des réflexions que lui suggérait le récit des faits accomplis dans les siècles anciens, et il remerciait Dieu d'avoir, en lui inspirant le goût du beau et du vrai, détourné de lui les dangers sans nombre qui menacent la jeunesse oisive et opulente.

Après l'histoire des anciens peuples, Octave étudia celle des empires modernes ; il se plut à rechercher les causes de leur grandeur et de leur prospérité aussi bien que celles de leurs troubles et de leur souffrance, et il admira non-seulement les héros des champs de bataille, mais ceux qui, par leur désintéressement, leur courage moral, leur amour pour leurs frères, leur génie ou leur savoir, se sont créé des titres à la reconnaissance des nations.

Francis ne le suivit point dans cette étude ; il avait dix-huit ans, et, comme il était sans fortune, il fallait qu'il songeât à se faire un avenir. Depuis longtemps il s'était arrêté à l'idée de devenir médecin, et Vilmore ne l'en avait pas détourné ; car le caractère réfléchi de Francis et sa douceur qui n'excluait pas une certaine fermeté, lui semblaient des qualités précieuses dans cette profession. Francis suivait donc les cours de médecine pendant qu'Octave passait ses journées dans la bibliothèque où M. Henri avait réuni les œuvres des meilleurs historiens ; mais quand les deux amis se retrouvaient ensemble, ils parlaient de ce qu'ils avaient appris et s'instruisaient mutuellement.

— Pourquoi ne serais-je pas médecin comme toi ? dit un jour Octave à Francis. C'est une carrière dans laquelle un homme peut rendre de grands services à la science et à l'humanité.

— Sans doute, répondit Francis ; et je t'avoue que c'est cette pensée, un peu ambitieuse peut-être, qui m'a porté à l'embrasser. Mais puisque la brillante position qui t'at-

tend te permet de suivre tes goûts, il me semble que tu ferais mieux de te préparer encore pendant quelques années à te rendre utile à ton pays, et de prendre ensuite d'une main ferme la plume de l'historien.

Octave rougit un peu; il y avait déjà pensé; mais à son tour il avait trouvé ce projet bien ambitieux, et il avait bien besoin qu'on l'encourageât à le poursuivre. M. Henri fut consulté.

— Francis a raison, dit-il; suivez vos goûts, mon cher Octave. Si vous n'êtes qu'un écrivain médiocre, vous garderez votre œuvre; mais si, comme je l'espère, vous parvenez à faire quelque travail utile, vous aurez noblement employé vos loisirs. Toutefois, ce n'est pas d'après mon avis seulement que vous devez vous décider; puisque vous avez le bonheur d'avoir un père et une mère dont vous êtes l'espoir, c'est à eux qu'il faut obéir.

Octave parla le même soir à M. Nouvières, qui lui dit simplement :

— Tout ce que tu feras sera bien fait; mais si tu me crois, tu étudieras moins et tu te montreras un peu plus. On n'a fait que t'apercevoir dans les réunions où je t'ai présenté; je suis sûr qu'on m'accuse de sévérité et peut-être même de parcimonie à ton égard. Tu n'as pas besoin de te mettre en peine de l'avenir; mais il est bon que tu apprennes à dépenser avec honneur la fortune que je t'ai gagnée.

— Ce doit être un talent difficile à acquérir; mais, puisque tu le veux, je m'y appliquerai, dit Octave. Tu me diras seulement quelles sont à peu près tes intentions; car il y a diverses manières d'employer noblement et utilement ses richesses. Que penserais-tu de travaux entrepris pour l'assainissement et la fertilisation d'une contrée, ou l'établissement d'une industrie quelconque,

au moyen de laquelle on tirerait une population tout entière de la misère et de l'ignorance ?

— Nous ne nous entendons pas, cher Octave, reprit M. Nouvières. Je n'ai pas la prétention de me montrer philanthrope. Voici tout simplement ce qu'il faut que tu fasses pour te mettre en état de dépenser tes revenus comme je l'entends : apprendre à faire des armes, à monter à cheval, rechercher la société des jeunes gens à la mode et te laisser façonner par eux.

— Ceux que j'ai vus ne me plaisent pas, et je t'assure, mon père, que je me trouverais bien à plaindre, si tu m'ordonnais de vivre comme ils le font.

— Je ne veux pas te rendre malheureux, répondit M. Nouvières ; mais je désire que tu sois moins sauvage et que tu te crées pour l'avenir des relations utiles et agréables. On n'arrive à rien, quand on ne peut compter sur personne.

— M. Henri dit qu'on arrive à tout avec de la patience et un mérite réel.

— Il est bien vieux pour avoir conservé une semblable illusion, dit M. Nouvières.

— Ce n'est pas une illusion, et ton succès même en est une preuve. N'étais-tu pas à vingt ans simple commis dans une maison de banque ?

— C'est vrai, répondit M. Nouvières, qui aimait toujours à se rappeler ses humbles et laborieux débuts.

— Ecoute, reprit Octave, il y a plus d'honneur à travailler comme tu l'as fait qu'à traîner ses jours dans l'oisiveté; et je voudrais être pauvre, si la fortune devait me condamner à n'être jamais bon à rien.

— J'aime à retrouver en toi l'énergie qui m'animait, quand j'avais ton âge.

— Et qui t'anime encore, puisque tu travailles sans cesse, comme si tu n'avais encore rien fait.

— Je n'ai jamais aimé le monde ; et si j'ai désiré la fortune, ce n'est pas pour les jouissances qu'elle donne. Je pourrais me reposer aujourd'hui, mais j'éprouve un besoin d'activité tel, que la mort me semblerait préférable au repos.

— C'est parce que je te ressemble, père, que je veux me rendre utile. Puis, je te dirai qu'il me paraît sage d'avoir une ressource contre les événements, et que nulle fortune ne me paraît plus sûre que celle qu'on porte avec soi.

— Est-ce M. Henri qui t'a rendu si raisonnable ?

— Je le pense ; mais l'étude a achevé ce qu'il avait commencé. Quand on voit à quoi tiennent les destinées des empires, quelles causes futiles en apparence amènent les plus grandes catastrophes, on apprend à ne pas compter sur l'avenir, et on s'habitue à répéter cette vérité écrite dans chacune des pages de l'histoire : *L'homme propose, mais Dieu dispose.*

— A merveille, dit M. Nouvières. Tu es trop sage pour que je ne te laisse pas toute liberté. Fais donc ce que tu voudras, mon ami.

Octave, satisfait de cette réponse, ne jugea cependant pas inutile de consulter sa mère. Il lui connaissait des susceptibilités qu'en bon fils il voulait ménager ; il lui demanda donc quelle carrière elle aimerait à lui voir embrasser.

— Nous en parlerons dans une dizaine d'années, dit Camille, effrayée de se voir un fils qui parlait de se faire médecin, avocat ou écrivain. Tu as la taille d'un homme, mais tu n'es qu'un enfant.

— Je vais avoir dix-sept ans, répondit Octave.

— Dix-sept ans! c'est impossible, s'écria Mme Nouvières, qui croyait toujours n'en avoir que vingt-cinq.

— C'est pourtant vrai, reprit Octave, en riant de la surprise de sa mère.

— Tais-toi, méchant enfant, dit Camille en l'embrassant, et retourne auprès de ton précepteur. Nous causerons de cela, ton père et moi, quand il en sera temps.

Vilmore, instruit du résultat de ces deux conversations, engagea Octave à ne pas se presser de faire un choix, mais à continuer par de sérieuses études à se rendre capable de suivre avec honneur la carrière qu'il prendrait après de mûres réflexions. M. Savary fut du même avis ; car il ne voyait rien de mieux à faire pour un jeune homme que de s'engager, comme lui-même et Vilmore s'étaient engagés ; mais Octave n'avait pas encore l'âge de se faire soldat, et son grand-père, qui l'aimait presque autant qu'il avait aimé Camille, manquait de courage pour se priver de cette dernière affection.

VIII.

Depuis quelques mois, M. Nouvières paraissait plus affairé que soucieux, quand il fit appeler Octave dans son cabinet.

— J'ai beaucoup réfléchi, mon ami, lui dit-il, à tes projets d'avenir, et je t'approuve de vouloir t'élever par ton talent; mais, si tu me crois, tu ne seras ni médecin ni auteur. La première de ces professions peut mener à la fortune, la seconde à la gloire; mais elles n'y mènent qu'un petit nombre d'élus, et elles ne donnent pas ce qu'il y a de plus désirable, à mon avis, le pouvoir. Une seule carrière y conduit sûrement aujourd'hui, c'est le barreau. L'avocat éloquent peut prétendre à tout; c'est une puissance avec laquelle il faut compter; car il possède l'art de convaincre, de toucher, de gouverner les hommes. Il devient député, conseiller d'Etat, ambassadeur, ministre; et tout cela ne lui demande que peu d'efforts, lorsqu'il a autant de fortune que de talent. Il faut que tu sois avocat, mon cher Octave.

— Je n'aurais pas de répugnance à le devenir, répon-

dit le jeune homme ; mais ce ne serait pas pour remplir le rôle dont vous me parlez. C'est une assez belle tâche que de défendre l'innocence, de faire triompher la cause de la justice et de la vérité ; là se bornerait toute mon ambition.

— Soit ! dit M. Nouvières, qui savait comment l'ambition s'empare du cœur des hommes. Tu seras avocat uniquement pour défendre la veuve et l'orphelin, voilà qui est convenu ; mais tu les défendras avec toute l'énergie et tout le talent dont tu seras capable.

— Assurément. Ni études, ni veilles, ni fatigues ne me coûteront pour me mettre à la hauteur d'une si belle mission.

— J'y compte bien, et je réponds du succès.

Vilmore n'eut aucune objection à opposer au désir de M. Nouvières, et Octave devint un des meilleurs élèves de l'Ecole de droit, tandis que Francis se distinguait à l'Ecole de médecine. Ils se trouvèrent l'un et l'autre en relation avec bon nombre de jeunes gens qui, sous le titre d'étudiants, venaient à Paris manger leur patrimoine ou dévorer la modeste aisance laborieusement acquise par leurs parents ; mais, forts de leur amitié, ils résistèrent sans peine à l'entraînement des mauvais conseils et à l'influence des mauvais exemples.

M. Nouvières ne trouva pas Camille aussi disposée à adopter ses projets qu'Octave l'avait été à suivre ses avis. Un matin, au moment où elle était en sérieuse conférence avec sa couturière, il la fit prier de le recevoir. Le moment était mal choisi ; comme il était lui-même trop occupé pour que ses visites fussent bien longues, Camille consentit à le recevoir.

— Vous n'avez rien à m'apprendre de fâcheux ? lui demanda-t-elle, dès qu'il fut entré.

— Non, chère amie, dit M. Nouvières en s'asseyant,

mais j'ai à vous entretenir de choses auxquelles j'attache la plus grande importance.

Camille eût volontiers répondu : — A demain les affaires importantes ! mais elle jugea inutile de discuter l'opportunité de ces confidences, et elle pria son mari de s'expliquer.

— Laissez-moi d'abord vous demander, Camille, si j'ai tenu la parole que je vous ai donnée, quand nous avons pris possession de cet hôtel.

— Certainement, mon ami ; vous m'avez laissée maîtresse absolue de mes actions, et, ce qui m'a plus étonnée, de mes dépenses ; mais je crois que vous pouvez me rendre la justice de dire que je n'ai point abusé de votre confiance.

— Je ne suis pas venu pour vous adresser des reproches ; vous avez fait ce que vous avez jugé bon, et, quoique vous aimiez le plaisir un peu plus peut-être qu'il ne convient à votre âge, je n'ai pas à me plaindre de l'usage que vous avez fait de votre liberté. Mais voilà près de dix ans de cela : ne craignez-vous pas, chère amie, que le monde vous quitte, si, sans cesser d'être aimable, vous cessiez d'être une des femmes qui donnent le ton à la société ; si vous cessiez d'être à la mode, et la mode ne mériterait plus ce nom, si elle cessait d'être capricieuse ? N'avez-vous pas enfin, au milieu des rangs de ceux qui se disent vos amis, remarqué quelques vices ?

— Mais où donc voulez-vous en venir ?

— Puisque vous le souhaitez, j'y arrive tout de suite : à vous vendre un talisman par la vertu duquel vous pourrez vieillir sans cesser d'être admirée, sans avoir à craindre la désertion que je vous signalais tout à l'heure.

— Me le vendre !... Mais quel est donc ce précieux talisman, et à quelles conditions me l'enseignerez-vous ?

— Je ne serai pas trop exigeant ; je ne demande qu'un séjour de trois mois à la campagne.

— A Saint-Mandé? dit vivement Camille, toute disposée à accepter ; car il n'y avait qu'une promenade de son ancienne maison à son hôtel.

— Non, en Bourgogne.

— En Bourgogne!... Qu'y voulez-vous donc faire ?

— Je veux m'y faire nommer député.

— A quoi cela vous servira-t-il ?

— Je suis las de n'être que riche ; je veux des honneurs, et j'en aurai.

— Libre à vous ; mais j'y tiens fort peu.

— Vous avez tort, Camille. On ne délaissera pas les salons du député comme ceux du financier.

— Il est possible que vous ayez raison de vouloir être député ; j'avoue même que, si vous y réussissez, cela me fera plaisir ; mais je ne vois pas pourquoi vous n'iriez pas tout seul en Bourgogne.

— Vous n'êtes donc pas curieuse de voir la terre que j'y ai achetée ?

— Je suis sûre que vous avez fait une excellente acquisition.

— Un vieux château qui tombe en ruines, que je vais transformer en une manufacture, afin d'occuper un grand nombre de bras et d'acquérir promptement une certaine popularité dans le pays. Si nous y étions connus depuis une année seulement, je ne vous demanderais pas de m'y accompagner ; mais je compte sur vous beaucoup plus que sur tous ceux qui m'ont promis de me soutenir aux élections. Que je visite les malheureux, que je répande des aumônes, que je déploie la charité la plus ingénieuse et la plus active, chacun dira que j'agis par intérêt ; mais si c'est vous, Camille, qui vous chargez de

me gagner les cœurs, personne ne doutera de votre générosité.

— Et vous ne rougissez pas de m'imposer ce rôle hypocrite ?

— Pourquoi rougirais-je? Il n'y aurait hypocrisie dans le rôle dont je vous prie de vous charger que si vous n'aimiez point à soulager les malheureux; mais vous avez l'âme compatissante, et ce ne sera pas la première fois que vous visiterez la demeure des pauvres malades, pour y porter des consolations et des secours.

— Vous avez bonne mémoire, quand vous voulez, Remi; car cet acte de bienfaisance dont vous me faites tant d'honneur, je ne l'ai accompli qu'envers la famille Joly, et seulement à la prière de mon fils.

— Si vous regrettez de n'avoir pas exercé plus souvent cette belle vertu, qui charme plus dans une femme que l'esprit, la grâce et la beauté, je vous offre l'occasion de réparer cet oubli.

— Les occasions ne manquent pas à qui veut faire du bien, et il y a plus de misères à soulager ici qu'où vous voulez me conduire.

— Trêve de plaisanteries et d'enfantillages, Camille; depuis plusieurs années, je vous ai laissée maîtresse absolue de ma fortune, et j'ai travaillé sans relâche pour n'être point obligé de vous prier d'en user avec plus de modération; vous n'avez pas eu un caprice que je ne l'aie satisfait; et aujourd'hui que je réclame votre aide, vous me la refusez, comme si vous ne me deviez absolument rien. Cela n'est pas juste, vous en conviendrez.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté de quitter Paris en ce moment. Je vous avoue d'ailleurs que je n'en vois pas la nécessité.

— Peut-être allez-vous la reconnaître. Le propriétaire

du château que j'ai acheté est mort il y a trois ans, après avoir fort longtemps occupé une place à la chambre. On l'a vivement regretté dans le pays, et l'on y pleure encore sa veuve, qui a succombé il y a dix-huit mois. C'était la providence de tous les malheureux, la consolatrice de tous les affligés, et l'on a ressenti d'autant plus cruellement sa perte, qu'elle a été remplacée au château par une jeune femme insouciante et frivole, qui ne s'est pas mise en peine de continuer cette noble tâche. En vous montrant bonne et compatissante, vous recueillerez l'héritage qu'elle a dédaigné; et comme c'est son mari qui est mon concurrent, vous assurerez mon triomphe. Vous ne pouvez plus douter maintenant du prix que j'attache à ce que vous me suiviez; cependant je n'exige pas de vous ce sacrifice, si vous croyez devoir me le refuser.

— Il faut bien que je fasse ce que vous voulez, dit Camille.

— Ne dites pas cela, chère amie; j'aime à croire que vous me faites ce sacrifice plutôt par affection que par crainte.

— Quand partons-nous? demanda Mme Nouvières.

— Je vous laisse trois jours pour vos préparatifs. C'est bien assez: plus vos toilettes seront simples, mieux cela vaudra; car nous ne verrons personne.

— Je serai prête, répondit Camille en faisant un grand effort pour ne pas laisser éclater son dépit.

— Je comptais bien vous faire entendre raison; mais je suis heureux d'y avoir réussi, dit M. Nouvières en s'éloignant. Adieu donc, chère Camille, et merci.

Camille se repentit bientôt d'avoir si facilement donné son consentement à ce voyage; mais elle n'osa pas le reprendre; elle ne se gêna pas toutefois pour montrer

sa mauvaise humeur, mais son mari n'y fit aucune attention.

Octave resta à Paris, sous la surveillance de Vilmore, et ignora, comme lui, le but du voyage de M. et de Mme Nouvières. Il sut seulement que son père allait fonder un grand établissement industriel, et, avec la charmante naïveté de la jeunesse, il s'applaudit de lui avoir donné l'idée d'employer ses richesses à répandre l'instruction et l'aisance au milieu d'une population pauvre et ignorante.

M. Nouvières n'épargna rien pour assurer le succès de sa candidature. Ses amis de Paris ne l'eussent certainement pas reconnu, en le voyant se promener de village en village pour visiter l'un après l'autre tous les électeurs, en l'entendant discourir avec eux sur le reboisement d'une montagne, l'établissement d'une grande route, le tracé d'un chemin de fer. Il écoutait avec la politesse la plus patiente les doléances des uns et les exigences des autres; il répondait avec cordialité et acceptait, sans paraître hors de sa sphère, le petit vin et la soupe au lard de plus d'un bon paysan.

Camille ne s'acquittait pas moins bien de la partie dont elle s'était chargée; elle était toujours grande dame; mais ce cachet d'élégance et de distinction dont elle n'avait pu se défaire donnait un nouveau prix à sa bonté. Ceux qu'elle secourait étaient fiers autant qu'heureux de la voir descendre jusqu'à leur misère, et son éloge était dans toutes les bouches.

M. Nouvières attendait avec confiance le moment des élections; il avait reçu les promesses les plus rassurantes, et son adversaire avait sans doute jugé inutile de lutter contre lui; car on était à la veille du grand jour et il n'avait pas encore paru. Le soir seulement on apprit son arrivée.

— Il vient pour assister à sa défaite, dit M. Nouvières à Camille ; car notre triomphe est certain. Vous m'avez bien secondé, chère amie, et vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

— Je n'en demande pas d'autre preuve que la permission de partir dès demain, répondit Camille ; car je m'ennuie horriblement dans cet affreux pays.

— Malgré les bénédictions des braves gens que vous secourez ?

— A cause de ces bénédictions, monsieur. Autant elles me seraient douces, si je les méritais, autant elles me pèsent, puisque je ne fais le bien qu'avec une arrière-pensée. Il y a cependant, je l'avoue, bien des souffrances qui m'ont touchée ; et si je n'ai pas assez de vertu pour continuer la mission que vous m'aviez confiée dans un but intéressé, je tâcherai du moins de soulager de loin les infortunés.

— Vous ferez bien, se contenta de répondre M. Nouvières, qui savait qu'une fois rentrée à Paris, Camille oublierait tout le reste.

Pendant que le futur député retouchait, pour la dernière fois, le discours qu'il devait adresser aux électeurs, et relisait celui qu'il avait fait insérer dans les journaux de l'arrondissement, Mme Nouvières faisait ses malles et donnait des ordres pour le départ.

Enfin, l'instant décisif arriva : le nouveau propriétaire du château parut sans embarras devant ceux dont il sollicitait les suffrages, et en reçut un accueil qui affermit encore ses espérances. Aussi quelles furent sa surprise et sa colère, quand, au lieu de voir son nom sortir de l'urne électorale, il entendit proclamer celui de son concurrent !

Il fut d'autant plus sensible à cet échec que sa candidature était la première entreprise dans laquelle il n'eût

pas réussi, et qu'il lui était impossible de s'expliquer ce qui l'avait fait manquer. Rien n'était plus simple pourtant : les paysans sont plus fins qu'on ne le croit ; la plupart de ceux que M. Nouvières se flattait d'avoir gagnés à sa cause avaient bien vu qu'il n'entendait pas grand'chose aux intérêts dont ils l'entretenaient, et qu'il s'en souciait fort peu ; les amis de son adversaire n'avaient donc eu presque rien à faire pour leur persuader, ce qui était vrai, d'ailleurs, que cet inconnu n'avait acheté une propriété dans le pays que pour se faire nommer député ; mais qu'il n'avait jamais eu l'intention de s'y fixer, et que si sa femme, très-recherchée dans le monde élégant, s'était transformée en dame de charité, elle désirait si vivement reprendre ses habitudes, qu'elle comptait repartir le jour même des élections.

Camille partagea le mécontentement de son mari ; mais elle était trop heureuse d'échapper à la contrainte qui lui avait été imposée, pour qu'il lui fût possible de s'affliger longtemps du peu de succès de ses efforts. Elle n'était pas arrivée à Paris, qu'elle en avait gaîment pris son parti, et qu'elle raillait agréablement M. Nouvières de ne pouvoir en faire autant. Celui-ci feignit de se rendre à ses raisons et rit avec elle de sa mésaventure ; mais il en rit du bout des lèvres ; car son orgueil et son ambition avaient reçu une blessure qui devait les irriter encore.

Pour empêcher qu'on ne soupçonnât ce qui lui était arrivé, il raconta comme une chose très-plaisante que la reconnaissance de plusieurs bons propriétaires du pays où il fondait une usine avaient voulu le porter à la députation, et que, sûr de n'être point chargé de ce fardeau, il n'avait pas pris la peine de le repousser ; il entra dans de grands détails sur les travaux qu'il se proposait d'exécuter dans cet établissement ; mais si la nécessité de régler ces travaux suffisait à justifier son absence,

elle n'expliquait pas celle de Camille, et, quoique personne ne contredît M. Nouvières, personne n'ajouta foi à son récit.

Il paraissait trop gai pour que sa gaîté ne fût point étudiée, et le soin même qu'il prit de cacher ses ennuis les fit découvrir. On en parla tout bas, on se divertit à ses dépens ; car il avait trop bien réussi jusque-là pour n'avoir pas beaucoup d'envieux et beaucoup d'ennemis. Il devina ce qui se passait, et, pour se venger des railleurs autant que pour se distraire de cet échec, il se jeta avec une fiévreuse ardeur dans les spéculations les plus hardies. Mais la chance qui l'avait si longtemps servi cessa de lui être favorable. Il perdit des sommes assez considérables, pour regretter d'avoir oublié sa prudence habituelle. Il y revint donc, et ne hasarda rien sans avoir bien calculé; il ne perdit pas, mais il ne réalisa aucun bénéfice.

Pendant quelques semaines, il supporta ses pertes avec assez de philosophie. Ce qui le consolait, c'est que du moins tout le monde ignorait le résultat de ses opérations. Pour qu'on ne pût s'en douter, il engageait Camille à déployer le plus grand luxe dans ses toilettes et dans ses fêtes, et nous n'avons pas besoin de dire avec quel empressement Camille suivait ce conseil.

M. Nouvières gardait avec elle, comme avec les indifférents, le secret de ses inquiétudes, et elle était trop occupée pour les deviner. Vilmore seul, éclairé par l'intérêt qu'il portait à cette famille, lut sur le front de M. Nouvières les perplexités et les chagrins qu'il s'efforçait de cacher à tous les yeux. Il le vit en proie au vertige qui s'empare du joueur malheureux et le force à risquer son dernier écu.

Le financier n'en était pas encore là ; mais il devait y arriver, s'il n'avait pas la sagesse de s'arrêter dans cette

funeste voie. Vilmore s'interrogea longtemps lui-même pour savoir ce qu'il devait faire ; il croyait à l'estime de M. Nouvières, mais il n'y avait jamais eu entre eux beaucoup de confiance ni de sympathie.

— De quel droit irai-je lui dire : Vous vous ruinez, se demanda Vilmore, et comment recevra-t-il cet avis ? N'y verra-t-il pas une curiosité indiscrète, ou la prétention non moins indiscrète d'intervenir dans ses affaires dont il ne m'a jamais parlé ? Que m'importe, après tout, la manière dont il mécoutera, pourvu qu'il profite de ce que je lui dirai ? Et s'il n'en profite pas, j'aurai du moins rempli mon devoir envers Octave et envers Camille.

Cette résolution prise, Vilmore ne tarda pas à l'exécuter. Un soir que M. Nouvières, plus triste encore que d'habitude, s'était retiré dans le jardin pour fuir le bruit de ses salons, Vilmore alla l'y trouver.

— On ne peut donc me laisser un instant de repos ? dit M. Nouvières, qui prit le nouveau venu pour un de ses domestiques. Ah ! pardon, monsieur, ajouta-t-il aussitôt, en reconnaissant le précepteur de son fils ; j'éprouve ce soir un tel besoin de solitude, que toute compagnie me serait importune, excepté la vôtre.

— Cela prouve en faveur de votre tendresse paternelle, répondit Vilmore, un peu embarrassé de commencer l'entretien.

— Je ne vous vois guère, en effet, que quand vous avez à me parler d'Octave.

— Vous avez tant et de si sérieuses occupations !

— Oui, j'en ai beaucoup ; mais je les oublie avec bonheur, quand vous m'entretenez de mon fils. Vous êtes toujours content de sa conduite et de ses progrès ?

— Il surpasse toutes mes espérances, et, vous pouvez

y compter, monsieur, il ne vous donnera que de la satisfaction.

— Vous ne savez pas tout le bien que vous me faites, monsieur Vilmore. J'ai eu pour un temps le tort de ne pas attacher grande importance à ce qu'il profitât de vos leçons, mais aujourd'hui je désire vivement qu'il se fasse une position.

— Les plus belles fortunes sont sujettes à des revirements soudains, dit Vilmore, et l'on a toujours raison de ne pas trop compter sur l'avenir.

— Que voulez-vous dire? demanda vivement M. Nouvières.

— Pourquoi dissimulerais-je plus longtemps ? répondit le précepteur en baissant la voix. Je sais ce qui vous tourmente, monsieur Nouvières; je souffre de vos chagrins, et je viens vous prier de renoncer à des spéculations....

— De quel droit, monsieur, vous occupez-vous de mes affaires? dit le financier avec hauteur.

— Du droit qu'a tout homme d'arrêter son semblable sur le bord de l'abîme. Vous courez à votre perte, monsieur; je l'ai deviné, et je me serais cru coupable envers vous et les vôtres, si je ne vous en avais averti.

— Croyez-vous donc que je ne me sois pas répété mille fois ce que vous me dites? Je cours à ma perte, je le sais, et je ne puis m'arrêter.

— Si ce n'est pour vous, que ce soit pour Mme Nouvières, pour Octave....

— Oh ! vous ne me comprenez pas. Si j'étais seul, je réaliserais ce qui me reste ; et j'ai si peu de besoins, que ce serait encore de l'opulence. Mais pour Camille, habituée au luxe, ce serait plus que la misère. Il faut donc, il faut à tout prix que je ressaisisse la fortune qui m'échappe.

— Et si elle s'obstine à vous fuir?

— C'est impossible. Il n'y a personne qui puisse espérer d'être constamment heureux, j'en fais l'épreuve ; mais, ne me laissant pas, en quelques mois, quelques jours peut-être, je réparerai mes désastres sans qu'ils aient été connus.

— Croyez-moi, monsieur Nouvières, il serait plus sage de faire maintenant ce que vous feriez, dites-vous, si vous étiez seul. Mme Nouvières en souffrira d'abord ; mais elle reconnaîtra bientôt qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des millions pour être heureux.

— Mais le monde, monsieur Vilmore, que dira le monde? Vous ne savez donc pas combien une retraite comme celle que vous me conseillez prête à rire aux méchants? Non, non, je ne ferai pas cela que je ne sois réduit à la dernière extrémité, et j'en suis loin, Dieu merci ! Quand je me suis lancé dans les affaires, je n'avais pas la dixième partie de ce qui me reste ; vous voyez bien que j'aurais tort de me désespérer.

— Pardonnez-moi si j'insiste, monsieur Nouvières ; mais mon dévouement à votre famille....

— Je le reconnais, monsieur, et je l'apprécie comme je le dois ; mais ma résolution est inébranlable.

— Mais, monsieur, songez, je vous prie....

— Monsieur Vilmore, je vous ai de grandes obligations ; permettez-moi cependant de vous demander encore un service : c'est de vous épargner des instances inutiles, et de garder le secret que vous avez découvert.

Vilmore serra, en signe d'assentiment, la main que M. Nouvières lui tendait ; il savait que quand celui-ci s'était une fois prononcé, rien n'ébranlait sa détermination, et il jugeait tout à fait inutile d'avertir Camille et M. Savary de ce qui se passait. Les observations de M. Savary n'auraient pas été mieux reçues que les siennes, et

Camille ne devait pas avoir le courage de donner, en cette circonstance, un bon conseil à son mari. Seulement, le sage précepteur parla plus souvent à Octave de l'inconstance de la fortune, et l'engagea à travailler avec autant de zèle et de persévérance que s'il ne devait avoir un jour d'autres ressources que son talent.

Il ne partageait nullement l'espoir de M. Nouvières ; il s'attendait à voir, un jour ou l'autre, éclater, comme un coup de foudre, la nouvelle de la ruine complète de cette opulente maison ; mais, plein de délicatesse, il ne se permit pas d'interroger le financier sur ses affaires et ne l'importuna jamais d'un coup d'œil indiscret.

Il remarqua cependant, comme toutes les personnes qui fréquentaient les salons de M. Nouvières, que celui-ci, qu'on avait toujours vu taciturne, devenait gai, souriant, causeur ; qu'il paraissait plus souvent aux fêtes qu'il donnait, et qu'il ne les trouvait jamais assez brillantes ; mais pendant que ces personnes se disaient qu'enfin M. Nouvières semblait disposé à jouir de sa fortune, Vilmore pensait que s'il se contraignait ainsi, c'était uniquement dans la crainte qu'on ne devinât ce qu'il souffrait.

Cependant, comme il n'est guère possible de tromper longtemps les yeux clairvoyants de l'envie, on s'entretint bientôt à petit bruit des affaires de M. Nouvières, et plusieurs personnes qui l'avaient instamment prié de se charger du placement de sommes importantes, vinrent les lui réclamer. Il les rendit sans témoigner ni surprise ni mécontentement, mais non sans éprouver un violent dépit de ce que ses efforts pour dissimuler ses pertes avaient été inutiles.

IX.

Pour donner un démenti à ces bruits qui devaient ruiner son crédit, devenu sa principale ressource, M. Nouvières emprunta à gros intérêts sur la propriété qu'il avait achetée en Bourgogne. L'argent que lui procura cet emprunt fut employé à soutenir pendant quelques mois encore le luxe de sa maison, et à tenter quelques nouvelles entreprises qui ne réussirent pas mieux que les précédentes.

Camille ne savait rien des embarras pécuniaires de son mari; elle avait bien, il est vrai, surpris quelques sourires et remarqué quelques chuchotements, quand elle entrait, brillante et joyeuse, dans quelques réunions; mais elle n'en avait pas deviné la cause, et, au lieu d'en être offensée, elle les avait pris pour un hommage rendu à sa grâce, à sa beauté, à la richesse et au bon goût de ses charmantes toilettes. Mais un jour qu'elle alla, selon

son habitude, demander de l'argent à M. Nouvières, il lui répondit sèchement :

— Je n'en ai plus.

— J'en ai dépensé beaucoup depuis quelque temps, dit-elle, je l'avoue; mais vous le saviez et vous ne m'en avez pas blâmée. Pourquoi donc reprenez-vous ce ton sévère auquel je ne suis plus habituée? Si j'ai mérité quelque réprimande, vous me la ferez plus tard; mais aujourd'hui donnez-moi de l'argent, car je suis pressée.

— Faut-il vous répéter que je n'en ai plus? reprit M. Nouvières. Tenez, voyez plutôt.

En même temps il ouvrit sa caisse, et Camille vit avec effroi qu'elle était vide.

— Vous vous jouez de moi, Remi, dit-elle en s'efforçant de se rassurer.

— Oui, répondit M. Nouvières en la regardant, j'ai bien l'air d'un homme qui veut rire aux dépens des autres!

Camille remarqua seulement alors sa pâleur et l'altération de ses traits.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Rien que vous n'eussiez prévu ou deviné depuis longtemps, si le plaisir ne vous eût étourdie. Nous sommes ruinés, madame.

— Ruinés!... répéta Camille atterrée.

— Oui, ruinés! dit M. Nouvières.

— Remi, vous voulez me faire peur, me donner une leçon; mais vous ne savez pas le mal que vous me faites. Je vous en supplie, dites-moi la vérité.

— Il faut bien que vous l'appreniez, si cruelle qu'elle vous paraisse. Vous avez dépensé une partie de ce que nous possédions; j'ai perdu l'autre, en m'efforçant de vous enrichir encore. Je ne vous fais pas de reproches, Camille, et vous n'en avez pas à m'adresser.

— Mais enfin quelle est votre position?

— En vendant cet hôtel, vos meubles, vos chevaux, vos diamants, en les vendant sans retard, nous pourrons payer nos dettes et vivre modestement pendant quelques années.

— Vivre modestement? dit Camille, pour qui cette expression avait besoin d'être expliquée.

— Comme vous viviez à Saint-Mandé.

— Mais c'est affreux! s'écria-t-elle. Et vous dites que cela durerait plusieurs années?

— Cinq ou six ans, peut-être davantage, si nous ménageons nos ressources.

— Vous n'avez donc pas l'espoir de rétablir vos affaires? demanda Camille.

— Tout ce qu'il était possible de faire, je l'ai fait, sans autre résultat que de hâter le malheur qui nous frappe.

— Et si vous essayiez encore?

— Au risque de vous réduire à la plus profonde misère?

— Soit! dit Camille. Autant vaut la misère que la vie obscure et monotone que vous me proposez.

— Je l'ai pensé comme vous; puis j'ai réfléchi, Camille. C'est quelque chose d'horrible que la misère.

La cabane de la veuve Joly passa devant les yeux de Mme Nouvières, qui sentit un frisson courir dans ses veines.

— Oui, c'est horrible, dit-elle; mais la misère est encore loin, et c'est tout de suite qu'il faut nous résigner à vivre dans la retraite.

— Tout de suite, aujourd'hui même.

— Vendre mon hôtel, mes meubles, mes chevaux, et jusqu'à mes diamants, c'est impossible; je n'en aurai jamais le courage.

— On vous y forcera bientôt, si vous ne le faites librement.

— Et vous ne voyez aucune ressource, vous, Remi, que je considérais comme un homme supérieur?

— Un héritage nous sauverait.

— Nous n'avons rien à attendre que de mon père, dit Camille d'un ton de reproche.

— La succession de votre père ne paierait pas une de vos fêtes, répondit M. Nouvières avec dédain.

— Vous voyez bien que tout est perdu.

— Il nous reste un parent auquel vous ne pensez pas.

— M. de Martorel peut-être, votre cousin, l'être le plus ridicule et le plus sot qu'on puisse voir, que vous m'avez forcée à garder chez nous l'an dernier, malade au moment du carnaval, et que j'ai soigné huit jours sans oser me permettre la moindre distraction.

— Il est riche, et votre sacrifice mérite bien quelque reconnaissance.

— Mais il a aussi un neveu qui, bien que fâché avec lui depuis longtemps, saura se présenter à l'heure pour recueillir sa succession, et vous, qui n'êtes que son cousin, vous l'aurez choyé et soigné sans profit. Et M. de Martorel ne se porte pas plus mal qu'il y a dix ans.

— Vous vous trompez, Camille; son médecin m'assurait hier qu'il n'a pas six mois à vivre.... Un testament nous sauverait.... Le neveu! peut-être est-il mort.

— Mais vous savez qu'il était marié, qu'il a laissé une femme, des enfants?

— S'il en a laissé, pourquoi ne se présentent-ils pas? Ce n'est pas à nous de les aller chercher. Où sont-ils? Qui les connaît? M. de Martorel n'en a jamais entendu parler.

— Ils se montreront quand il sera mort.

— Je le crois comme vous; mais s'il les déshérite?...

— Faire déshériter quelqu'un à son profit m'a toujours paru une mauvaise action. Si nous sommes devenus pauvres, il faut du moins que nous restions honnêtes.

— C'est mon intention. Mais écoutez, Camille; si ce n'est pas nous qui recueillons l'héritage de notre cousin, ce sera quelque intrigant; car il y en a toujours auprès du lit de mort d'un riche célibataire. Ne vaut-il donc pas mieux qu'il nous laisse son bien que d'en gratifier des serviteurs avides, d'ignobles flatteurs ou des chevaliers d'industrie? En l'absence des héritiers directs, c'est à nous que cette fortune appartient.

— Oui; mais je ne voudrais pas leur en faire tort. Vous vous rappelez sans doute mon indignation contre le spoliateur de la famille Joly.

— Vous vouliez me faire entreprendre des recherches dont je me refusai de me charger, parce que je me suis toujours bien trouvé de ne pas me mêler des affaires d'autrui. Mais pourquoi pensez-vous maintenant à la veuve Joly?

— Parce que sa position a quelque analogie avec celle des parents de M. de Martorel, et la nôtre avec celle du spoliateur contre lequel j'étais irritée.

— Si vous avez des scrupules, dites-le franchement, et nous n'irons pas plus loin. C'est pour vous que je souhaitais ces richesses; car il m'est bien facile de m'en passer. Nous vendrons sans retard tout ce que nous possédons; nos dettes payées, il pourra nous rester une vingtaine de mille francs, que nous placerons sûrement et qui nous donneront un peu plus de 80 fr. à dépenser par mois. Avec cela nous serons sûrs de ne pas mourir de faim.

— Vous parliez de notre campagne de Saint-Mandé?

— Nous n'y pourrions pas vivre avec de si minces revenus; je n'en parlais que pour y attendre deux ou trois ans,

s'il le fallait, le moment de reparaître dans le monde après le deuil du cher cousin ; mais puisque cet arrangement ne vous convient pas, il faut nous résigner tout de suite à la réforme la plus complète.

— Vous ne voulez donc plus essayer de vous relever par quelque heureuse spéculation ?

— Je n'arriverais qu'à vous réduire à la dernière indigence.

— Que dira-t-on, quand on apprendra notre ruine ?

— On en rira pendant quelques jours ; on vous accusera de prodigalité, moi d'imprévoyance ; puis, au bout d'une semaine, on ne pensera pas plus à nous que si jamais on ne nous avait connus. Les personnes qui avaient place à notre table nous regretteront jusqu'à ce qu'elles aient trouvé d'autres hôtes, et celles à qui notre opulence faisait ombrage se réjouiront de notre chute jusqu'à ce que leur triomphe soit bien affermi ; puis, quand il le sera, elles l'attribueront à leur mérite plutôt qu'à notre disparition.

— C'est triste ce que vous me dites là, Remi ; pourtant c'est vrai. Ah ! nous sommes bien malheureux !

— Puisque le monde est si ingrat et si oublieux, pourquoi vous désolez-vous de le quitter ?

— Ce n'est pas le monde que je regrette, mais le rôle brillant que vous m'y aviez donné. Ah ! vous avez bien mal fait de m'entourer de tant de luxe, puisque je devais en jouir si peu de temps.

— C'est vous-même qui y renoncez, Camille. Pourquoi donc m'accusez-vous ?

— Vous n'auriez pas de répugnance à vous assurer cette succession ?

— Pas du tout, je vous le certifie ; car elle m'est due. Je crois même m'acquitter d'un devoir en l'empêchant de tomber dans d'autres mains ; car s'il existe des héritiers

légitimes, et qu'ils se présentent lorsqu'il ne sera plus temps, je pourrai toujours réparer à leur égard l'oubli du testateur.

— Vous avez raison, dit Camille avec un mouvement de joie; il vous sera toujours facile de leur rendre ce qui leur appartiendra.

— Je ne voudrais certainement pas les en frustrer. S'ils viennent à moi, je ne les repousserai pas; je ne les laisserai pas dans le besoin où vous avez trouvé la veuve Joly. Que cette idée ne se présente donc pas à votre esprit. Je suis honnête homme, vous le savez, et je consulterais dans ce cas ma conscience autant que mes droits.

M. Nouvières jouissait, en effet, nous croyons l'avoir dit, d'une excellente réputation; Camille savait bien toutefois que son propre intérêt lui avait conseillé cette probité commerciale dont personne ne doutait.

En toute autre occasion, elle aurait souri en l'entendant parler de sa conscience; car il ne s'était pas gêné pour lui laisser voir qu'il n'avait aucuns principes religieux, et ne faisait consister son devoir qu'à éviter tout ce qui pouvait compromettre la considération qu'il s'était acquise. Mais Camille saisit avec bonheur le moyen qui lui était offert d'imposer silence à ce que M. Nouvières appelait des scrupules; il lui en coûtait tant de dire adieu à la vie que la fortune lui avait faite, qu'elle feignit de croire à la sincérité des promesses de son mari et consentit à lui obéir aveuglément.

D'après son avis donc, elle se plaignit, chez les amies qu'elle alla voir, d'une grande fatigue et d'un mal de tête insupportable; toutes lui conseillèrent de prendre du repos, sans espérer qu'elle s'y décidât; mais le lendemain elles apprirent que Mme Nouvières, sérieusement indisposée, avait fait défendre sa porte, et, huit jours

après, qu'elle venait de partir pour Saint-Mandé, les médecins qu'elle avait consultés ayant absolument exigé ce départ.

Elle y reçut quelques visites. On tenait à savoir si sa santé était bien le motif de cette retraite; mais on n'en douta plus après l'avoir vue; car elle était pâle et abattue. L'amour immodéré des richesses et des jouissances qu'elles procurent l'avait amenée à transiger avec les principes de justice et de religion que son père avait gravés dans son âme; mais cette transaction lui avait laissé des inquiétudes qui déjà ressemblaient à des remords.

Elle les cachait soigneusement à son mari; car il paraissait fort tranquille et n'aurait pas manqué de la railler de sa faiblesse; elle était d'ailleurs moins résolue que jamais à se vouer à la solitude et à la pauvreté. Octave, qui était resté à Paris pour suivre les cours de droit, venait la voir souvent; et quand Vilmore accompagnait son élève, il adressait à Camille d'affectueuses paroles de résignation et d'espérance. M. Nouvières ne lui avait pas fait part de ses projets, il craignait trop sa sévère probité; mais il lui avait dit que, reconnaissant la sagesse de ses conseils, il regrettait de ne pas les avoir suivis plus tôt et allait sans nouveau retard les mettre en pratique. Vilmore s'en était réjoui comme du plus grand bonheur qui pût arriver à Camille, et il avait cru pouvoir rassurer M. Savary sur l'avenir de sa fille.

La nouvelle du retour de Mme Nouvières à Saint-Mandé avait été accueillie avec une grande joie par la veuve Joly. La pauvre femme n'avait pas oublié de quel triste état sa protectrice l'avait tirée, et elle croyait lui devoir d'autant plus de reconnaissance, que, la famille ayant à peine passé quelques jours à Saint-Mandé depuis qu'on l'y avait installée avec ses filles, elle pensait qu'on ne

l'avait chargée de la garde de cette maison que pour lui épargner l'humiliation de recevoir des secours.

Elle accourut au-devant de Mme Nouvières; mais elle crut remarquer que celle-ci éprouvait en la voyant une impression désagréable; elle voulut s'éloigner, Camille la retint en lui demandant où étaient ses filles.

— Voici Marie, répondit la veuve en lui présentant une belle jeune fille, à l'air doux et modeste, qui s'approcha de Mme Nouvières et lui baisa la main.

— Et Jeanne? dit Camille, après avoir adressé quelques paroles amicales à l'aimable enfant.

La veuve fondit en larmes, et Marie très-émue répondit à voix basse :

— Ma sœur est morte, il y a trois mois, madame, et je vous ai écrit pour vous faire part de notre chagrin.

— Pardonnez-moi de l'avoir renouvelé, dit Mme Nouvières en serrant la main de la pauvre mère ; votre lettre ne m'est pas parvenue.

Camille avait reçu la lettre, mais, depuis, elle en avait oublié le contenu : elle avait de si graves occupations. Elle se reprocha sincèrement cet oubli; cependant elle éprouva un certain soulagement en pensant qu'elle n'entendrait plus Jeanne lui parler de son oncle. Elle ne craignait rien de semblable de la part de Marie, qui s'était imposé pour règle de conduite de ne jamais dire un mot dont sa mère pût s'affliger.

La veuve n'eut pas plus tôt appris que Mme Nouvières était souffrante, qu'elle la pria de permettre que Marie lui donnât ses soins, et Camille accepta cette offre dans l'espoir que la société de la jeune fille la distrairait. Marie, quoique bien triste encore de la perte de sa sœur, s'efforça de paraître gaie pour plaire à sa bienfaitrice; et si elle n'y réussit pas complétement, elle gagna du moins l'affection de Camille par sa douceur et sa prévenance. Douée d'un

esprit fin, d'une rare intelligence et d'un grand désir de profiter de l'éducation qu'elle devait aux bontés de Mme Nouvières, Marie était devenue une jeune fille aussi distinguée par son savoir et ses talents que par son aimable modestie.

— Quel dommage, chère enfant, lui dit un jour Camille, que vous ne soyez pas destinée à vivre dans le monde! Vous avez tout ce qu'il faut pour y briller, et vous devez maudire l'injustice qui vous en exclut.

— Oh! madame, répondit Marie, je serais bien ingrate, si je n'étais pas contente de mon sort. Je n'ai pas le moindre désir de briller dans le monde; tout ce que je demande, c'est de faire le bonheur de ma mère. Quant à maudire quelqu'un, Dieu m'en garde! Je plains ceux qui nous font tort et je leur pardonne; car ils ne pourront jouir en paix de ce qu'ils posséderont, et ils seront plus malheureux au sein de leur richesse que nous ne l'avons été dans notre misère.

— Votre mère pense-t-elle comme vous?

— Ma mère ne parle jamais de cela. Elle ne regrette rien, car elle dit que la fortune ne fait pas le bonheur; et plus d'une fois je l'ai entendue se féliciter d'avoir pour filles deux honnêtes ouvrières. Ma sœur vivait alors. Pauvre chère Jeanne, elle avait été ambitieuse; mais elle avait renoncé à ses folles idées, et elle avait gaîment accepté sa modeste position.

— Par amour pour votre mère?

— Par amour pour ma mère et par religion. Tout ce que Dieu fait est bien fait; rien ne nous arrive qu'il ne l'ait permis. S'il veut que nous vivions pauvres, c'est que peut-être la richesse endurcirait nos cœurs. Voilà ce que Jeanne me disait; mais elle ne manquait jamais d'ajouter : « Si tous les riches étaient bons comme Mme Nouvières, je voudrais être riche. Ce doit être une si grande

joie que de faire du bien! » Mais elle sut bientôt qu'il n'est pas nécessaire d'être riche pour faire du bien; car du produit de son travail elle soutint, tout l'hiver dernier, un pauvre vieillard et deux petits orphelins.

— Vous avez sans doute aussi pris votre part de cette bonne œuvre? dit Camille.

— Tout l'honneur en revient à Jeanne, répondit Marie en rougissant. Elle vous aimait bien aussi, madame; et, pendant sa dernière maladie, elle nous a souvent parlé de vous. Elle aurait voulu vous voir, pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour nous, et vous dire qu'elle ne vous oublierait pas lorsqu'elle serait auprès de Dieu.

— Pauvre petite! dit Mme Nouvières avec émotion, je regrette de n'être pas venue l'embrasser. Mais vous ne savez pas, mon enfant, ce que c'est que le monde. On y est esclave d'une foule de convenances, on y a mille devoirs à remplir, les jours se succèdent sans qu'on puisse donner un instant aux sentiments les plus doux et les plus chers.

— Et vous voulez, madame, que je regrette de n'être pas condamnée à vivre comme vous? Ah! que j'aime bien mieux être pauvre et pouvoir obéir à mon cœur.

Presque chaque jour, Mme Nouvières et Marie s'entretenaient ainsi, et la jeune fille plaignait sincèrement Camille; car elle la voyait souvent triste, ennuyée ou soucieuse, et, n'en connaissant pas la cause, elle accusait le monde de faire le malheur de sa chère bienfaitrice. De son côté, Mme Nouvières enviait les goûts simples de l'aimable enfant, la paix de son âme et sa naïve confiance en Dieu; mais tout en se disant : « Cette pauvre fille est bien plus heureuse que moi, » elle ne se sentait pas le courage de l'imiter.

Pendant un mois, elle n'eut d'autre distraction, sauf

les visites d'Octave, que quelques promenades dans la campagne et la conversation de Marie. M. Nouvières était resté à Paris pour régler ses affaires et s'occuper de la vente de son hôtel. Il n'était pas fâché de laisser Camille dans une solitude presque complète; il savait combien elle s'y ennuierait, et il comptait que cet ennui étoufferait ses derniers scrupules, s'il lui en restait encore. Il ne se trompait pas :

— Venez-vous me chercher? lui dit-elle la première fois qu'il parut à Saint-Mandé. Si vous ne m'emmenez pas bientôt d'ici, vous m'y enterrerez, je vous en réponds.

— Où voulez-vous aller? demanda M. Nouvières en souriant.

— Ai-je donc le choix? dit Camille, dont les yeux se remplirent de larmes. J'irai où vous me conduirez, mais je ne puis rester ici. Par pitié, ne m'y laissez pas.

— Vous ne serez pas mieux ailleurs : cette campagne est charmante, cette maison très-confortable. Cependant, vous préféreriez votre ancien hôtel.

— Il ne vous appartient plus.

— Non ; mais vous pouvez y rentrer quand bon vous semblera.

— Je ne vous comprends pas.

— Cela n'a rien qui m'étonne. Comment vous imagineriez-vous que votre hôtel, vendu et payé comptant, pût vous appartenir encore?

— Vous l'avez loué, Remi? Ah! que vous avez bien fait!

— Vous êtes folle, Camille. Avec quoi voulez-vous que nous payions un loyer de cette importance? et quelle figure voulez-vous que nous fassions dans cet hôtel où nous avons si fastueusement vécu? Il n'y avait qu'un moyen d'arranger les choses, et je crois l'avoir trouvé.

J'ai vendu l'hôtel à M. de Martorel, moyennant 300,000 fr., qui m'ont servi à payer toutes nos dettes; et comme le cousin est décidément malade et ne peut plus bouger de son fauteuil, chacun croit que je l'ai complaisamment installé chez moi. Il n'y a que le notaire qui sache que le bonhomme a payé en espèces sonnantes le droit de mourir dans ce somptueux hôtel; encore croit-il que je ne me suis décidé à le lui vendre qu'eu égard à notre parenté. Les apparences sont donc sauvées, et c'est ce que je désirais le plus.

— Je m'en réjouis comme vous, car je me demandais quel prétexte vous trouveriez pour vous défaire de cet immeuble; mais je ne vois pas encore qu'il me soit possible d'y rentrer.

— Non-seulement la chose est possible, mais elle est nécessaire au succès de notre plan. M. de Martorel sera fort touché de vous voir accourir pour le soigner et lui tenir compagnie, et votre présence éloignera les prétendants à la succession.

— Ainsi c'est à titre de garde-malade que ma maison me sera rouverte?

— Peu vous importe à quel titre; l'essentiel est que vous y rentriez pour n'en plus sortir.

— Ce sera payer bien cher cet avantage, que de passer mes jours auprès d'un vieillard.

— Vous ne saurez donc jamais faire de bonne grâce un sacrifice utile à vos intérêts? Qui vous parle d'ailleurs de passer vos journées auprès de M. de Martorel? Nous serions malades à mourir, moi ou votre fils, que nous n'oserions rien exiger de pareil.

— Monsieur, dit Camille, si ce malheur arrivait, je connais mon devoir et je le remplirais. J'ai mille défauts : je suis coquette, frivole, prodigue; mais j'ai horreur de

l'hypocrisie, et vous voulez qu'auprès de votre cousin j'affiche une douleur hypocrite.

— Moi, je ne demande rien ; je vous laisse maîtresse absolue de votre conduite ; et s'il vous plaît de rester ici plutôt que de me suivre à Paris....

— Nous partirons quand vous voudrez. J'ai tort de m'effrayer de ce que je devrai faire ; car il faut bien que je soigne et que je console comme un parent celui dont je désire recueillir l'héritage, dit Camille, qui saisit avidement ce moyen de se justifier à ses propres yeux.

— Sans doute, répondit M. Nouvières. Si nous adoucissons les derniers instants de cet honnête homme, nous pourrons accepter, le front levé, les témoignages de sa reconnaissance.

Camille, un peu réconciliée avec elle-même par cette pensée, prit la résolution de s'acquitter fidèlement de la tâche qu'elle s'imposait ; elle se promit de fuir toute réunion, toute occasion de plaisir, et de prolonger, autant que pourraient le faire les soins les plus dévoués, la vie de M. de Martorel. Il y avait en elle un sentiment d'honneur et de justice qu'une vie oisive et frivole, un excessif amour du plaisir et l'oubli des devoirs religieux avaient affaibli sans pouvoir l'éteindre ; ce sentiment, elle le devait à son père, qui, malgré la coupable faiblesse avec laquelle il l'avait élevée, avait pris soin de le graver dans son âme. Elle le combattait de toutes ses forces ; mais si spécieux que soient les raisonnements dont on cherche à endormir sa conscience, elle ne tarde point à se réveiller ; et au moment de commencer son rôle auprès du riche vieillard, Mme Nouvières avait retrouvé toutes ses inquiétudes et toutes ses répugnances.

X.

Dans un charmant petit salon, dépendant de l'appartement de Mme Nouvières, était assis ou plutôt couché sur une chaise longue un petit vieillard jaune et ridé, dont la robe de chambre d'indienne et les pantoufles de cuir écorchées et rougies contrastaient avec l'éclat d'un meuble en palissandre sculpté, recouvert d'un damas de soie orange. On était au cœur de l'été, et par la fenêtre ouverte entraient les joyeux rayons du soleil et les doux chants des oiseaux cachés dans les arbres du jardin.

Rien n'était plus gai que ce petit salon; il eût pu se passer du luxe qu'on y avait déployé, et c'était sans doute l'avis du vieillard ; car il s'écria, après avoir promené ses regards autour de lui :

—Quelle folie de dépenser autant d'argent en futilités! Six chaises de paille et une table en noyer, voilà tout ce que j'aurais mis là. Mais aussi je ne me suis pas ruiné, et ce pauvre Nouvières a beau ne pas vouloir en convenir, je vois bien que ses affaires ne sont pas brillantes.

Il vend son hôtel pour employer ses fonds dans une entreprise qui rapportera vingt-cinq pour cent, c'est fort bien ; mais en attendant, je ne lui confierai pas les miens ; je me méfie des gros bénéfices, et j'aime mieux placer mon argent sur bonne hypothèque. Eh ! eh ! quand on a eu le mal de le gagner, cet argent, quand on l'a amassé sou à sou dans le commerce, on sait ce qu'il vaut, et on n'a garde de le risquer tout d'un coup, comme ces beaux messieurs qui jouent à la bourse, et qui se trouvent pauvres du jour au lendemain. On ne m'ôtera pas de l'idée que Nouvières en est là. Après tout, cela m'est bien égal. Il avait un bel immeuble à vendre, je l'ai acheté, et j'ai pour ainsi dire le mobilier par-dessus le marché, un mobilier plus beau que celui des Tuileries. J'ai fait là une excellente affaire, et j'en serais bien fier et bien joyeux, si je n'étais pas tout seul pour admirer ma nouvelle propriété. Tout seul.... voilà longtemps que je le suis ; mais je n'y ai jamais tant pensé que depuis quelques mois. Tant qu'on peut aller, venir, s'occuper, se distraire, on ne souffre pas trop de son isolement ; mais quand la maladie arrive et vous cloue entre quatre murailles, elles ont beau être tendues de soie ou de velours, on s'ennuie bientôt de les regarder, et l'on donnerait la moitié de son bien pour avoir auprès de soi un frère, une sœur, un parent, un ami.

M. de Martorel, que le lecteur a sans doute deviné, en était là de son monologue, quand deux coups frappés à sa porte le firent tressaillir.

— Entrez donc, dit-il avec impatience.

— Pardon, mon cousin, dit Camille en s'avançant vers le vieillard, ce n'est pas moi que vous attendiez.

— Non, ma belle cousine, répondit M. de Martorel, je ne comptais pas sur le plaisir de vous voir aujourd'hui. Je vous croyais malade à Saint-Mandé.

— Je l'ai été, mais il ne me reste plus de cette indisposition qu'un peu de faiblesse ; et comme j'étais inquiète de votre santé, j'ai prié mon mari de m'amener à Paris.

— Je vous en remercie ; mais ma santé n'est pas plus mauvaise qu'avant votre départ. Seulement, je me trouve un peu isolé dans ce vaste hôtel ; quand on a été dans le commerce, on a pris l'habitude de voir beaucoup de monde.

— Puis, quand on s'est acquis une fortune, il est tout simple qu'on aime à en faire les honneurs.

— Entre nous soit dit, ma cousine, je n'y entends absolument rien. J'ai eu la vanité de vouloir être noble; mais on a beau m'appeler M. de Martorel, je suis toujours Antoine Perrot, le marchand de vin.

— Chut! fit Camille en riant, personne ne le devinera, si vous ne l'avouez pas.

— Bah ! il n'y a pas de déshonneur.

— Assurément. Cependant, mon cousin, vous ne paraissiez pas vous soucier de faire connaître ces détails à tout le monde.

— Je ne m'en soucie peut-être pas encore. J'ai la faiblesse d'aimer mon nouveau nom, et je me figure quelquefois que je l'ai toujours porté ; mais en famille, on peut bien parler à cœur ouvert, et je pense que vous ne rougirez pas de moi en m'entendant rappeler le passé.

Camille avait rougi ; mais elle protesta que rien ne pouvait modifier ses sentiments envers un si bon parent.

— C'est que, voyez-vous, ma cousine, reprit le vieillard, il y a des moments où je me reproche ma sotte vanité comme la plus grande faute de ma vie et comme la source de tous mes malheurs.

— Vos malheurs? dit Camille. En avez-vous donc éprouvé?

— N'en est-ce pas un grand d'être seul à mon âge?

— Si vous êtes seul, c'est parce que vous le voulez bien.

— Bon! je vois ce que c'est. Vous allez me parler aussi de ce coquin de neveu qui m'a désobéi, puis abandonné, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis plus de vingt ans. Est-ce que vous croyez que je vais le faire réclamer dans les journaux ou tambouriner par les rues, afin qu'il vienne recueillir mon héritage? Si vous pensez à cela, vous ne me connaissez pas encore : bon comme le pain, prêt à pardonner à celui qui me dira : J'ai eu tort; mais incapable de faire un pas au-devant de quiconque m'a manqué, quand ce pas-là devrait me sauver la vie. Si mon neveu n'eût été qu'un entêté, comme il y en a tant parmi les jeunes gens, j'aurais oublié ses fautes; mais c'est un mauvais cœur, et ce vice-là n'a pas d'excuse.

— Calmez-vous, cher monsieur, je n'ai pas la prétention de vouloir régler votre conduite à l'égard des personnes dont vous croyez avoir à vous plaindre.

— Dont je crois avoir à me plaindre!.... Vous en parlez bien à votre aise, ma cousine. J'ai les plus justes sujets de plaintes contre cet ingrat.

— Je sais que vous avez eu beaucoup de bontés pour lui.

— Si j'en ai eu!... Je n'avais ni femme ni enfants, moi; je n'avais qu'une sœur, que j'aimais comme on aime à la fois toute sa famille. Quand elle mourut, je crus que j'en perdrais la tête; mais elle avait un enfant, un pauvre petit enfant qui n'avait déjà plus de père, et qui criait dans son berceau, comme s'il eût pu savoir que sa mère aussi venait de lui manquer.

Tenez, quand je me rappelle ça, je ne peux pas m'empêcher de pleurer, c'est plus fort que moi. Dame! qu'est-ce que vous auriez fait à ma place? Vous auriez pris l'enfant et vous auriez juré de ne pas le laisser orphelin.

— C'est une belle action que vous avez faite là.

— Bah! laissez donc, c'est simple comme bonjour. Il aurait fallu être un sans-cœur, un rien du tout, pour agir autrement. Avec ça que l'enfant était mignon à croquer, joli comme un ange, et caressant.... Si vous l'aviez vu me jeter ses petits bras au cou et me sourire, les yeux encore tout pleins de larmes, vous ne parleriez plus de ma belle action. Le cher petit grandit doucement auprès de moi, il m'aimait comme un père, et j'étais heureux. Les affaires marchaient à merveille ; et quand je m'en réjouissais, c'était plus pour lui que pour moi. Je me disais : Il sera riche, il fera un beau mariage et il brillera dans le grand monde. Briller dans le grand monde, voilà le rêve de presque tous ceux qui voient prospérer leur commerce ; moi, c'était mon idée fixe; et comme je n'avais pas reçu l'éducation nécessaire pour y tenir ma place, je voulus qu'elle ne manquât pas à mon neveu. Il eut des maîtres de toutes sortes, et il fit honneur à leurs soins. Tout allait donc au mieux; quelques belles affaires que je fis sur les trois-six et sur les vins achevèrent d'arrondir ma fortune, et je songeai à marier mon cher Edouard. Depuis que je faisais le commerce en grand, je m'étais créé des relations hors de ma sphère, et j'avais obligé, en vue de ce mariage, des gens de la plus haute volée. J'avais donc mes entrées un peu partout, et mon neveu y était accueilli comme le méritaient sa bonne mine, son savoir, et les écus que je devais lui laisser. Après avoir tout calculé, je fis choix pour lui d'une jeune personne aimable, sage et bien née,

la fille d'un comte, s'il vous plaît; j'en touchai deux mots au père, avant de parler à Edouard, et la chose fut conclue.

— C'était une faute, monsieur; il fallait d'abord consulter votre neveu.

— J'avais voulu lui faire une surprise; mais c'était lui qui m'en gardait une. Je lui dis donc un jour : « Est-ce que tu ne penses pas à te marier bientôt, Edouard? — Pardonnez-moi, mon oncle, me dit-il, je me marierai quand vous voudrez. — A la bonne heure. Mais sais-tu quelle est la femme que je te destine? — Je crois la connaître. — Parbleu oui, tu la connais. — Ah! mon oncle, je craignais encore de me tromper, j'avais grand tort. Elle est si bonne, si aimable, si vertueuse, qu'on peut bien ne pas lui demander d'autre fortune. — Eh! eh! s'il y avait de la fortune, la demoiselle ne serait peut-être pas pour toi. — Croyez-vous donc que Louise me dédaignerait, si elle était riche? » La demoiselle en question se nommait je ne sais plus comment, mais ce n'était pas Louise. Pendant que je cherchais de mon côté, monsieur mon neveu avait fait son choix, et quel choix! Une brodeuse, qui habitait le cinquième étage de ma maison, et qui n'avait que son aiguille pour nourrir sa mère aveugle et paralytique. J'avais eu le tort de louer quelquefois son courage, son amour pour le travail et sa tendresse filiale, et là-dessus Edouard s'était figuré que je consentirais à la lui donner pour femme. Vous devinez le reste, ma cousine : je me fâchai, je me radoucis, je parlai raison, je priai, je menaçai; rien n'y fit, Edouard s'obstina à me répondre que Louise était plus que personne capable de faire le bonheur d'un honnête homme, qu'il avait résolu de l'épouser et qu'il l'épouserait. Je n'avais aucun droit sur lui, mais il n'en

avait point sur ma fortune ; je le laissai marier sans lui donner un sou et je lui défendis de jamais reparaître devant moi.

— On fait de telles défenses dans un moment de colère, dit Camille ; aussi n'effraient-elles ordinairement pas beaucoup ceux qui les reçoivent.

— Edouard était fier, il n'oublia pas la mienne ; car je ne le revis plus.

— Mais vous savez sans doute ce qu'il est devenu?

— J'ai su qu'il avait obtenu dans les bureaux du ministère de la guerre une petite place de 1,200 fr., et que sa femme continuait à travailler ; ils vivaient pauvres, mais heureux. Je m'en informais de temps en temps ; car je l'aimais toujours, et j'avais même chargé votre mari, qui le connaissait un peu, de ménager un rapprochement. Les choses en étaient là, quand, sans rien dire à personne, l'ingrat partit pour l'Algérie, d'où il n'est pas revenu.

— Qui sait s'il n'y est pas retenu malgré lui?

— Quand cela serait, on peut écrire, et jamais, jamais je n'ai reçu un mot de lui. J'ai attendu longtemps ; mais chaque année qui s'est écoulée sans m'apporter ses soumissions m'a de plus en plus irrité contre lui, et il viendrait aujourd'hui implorer son pardon à deux genoux que je le lui refuserais.

— Même s'il parvenait à se justifier ?

— Est-ce que vingt ans d'ingratitude peuvent se justifier? S'il me disait : « Mon oncle, je me suis rappelé que vous êtes riche, que vous n'avez pas d'autre héritier que moi et que vous avez soixante-quinze ans, voilà pourquoi je suis revenu, » je le croirais ; mais s'il essayait de me dire autre chose, je me boucherais les oreilles pour ne pas l'entendre, et je le chasserais de ma présence comme un lâche menteur.

— Il n'est pas intéressé : son mariage a dû vous le prouver.

— A quarante ans, on ne raisonne pas comme à vingt; cependant il avait le cœur haut, il ne reviendra pas !

Le soupir dont M. de Martorel accompagna ces paroles protestait contre l'inflexibilité de sa résolution. Camille, toutefois, ne l'interpréta pas ainsi; car elle s'excusa d'avoir entretenu le vieillard de souvenirs pénibles.

— Je ne parle jamais du passé qu'avec peine, répondit-il; cependant j'aime à vous voir, ainsi que votre mari, prendre la défense de l'absent. Cela prouve votre désintéressement, et c'est une vertu bien rare par le temps qui court.

Mme Nouvières n'avait obéi à aucun calcul hypocrite, lorsqu'elle avait parlé de cet Edouard qu'elle ne connaissait point; elle ne voulait que s'assurer des vrais sentiments de M. de Martorel; cependant elle rougit pour son mari, car elle comprit à quelle ruse il s'abaissait pour éloigner tout soupçon de l'esprit du millionnaire. Mais il faut être bien habile pour lire sur le visage d'une femme que le monde a habituée à dissimuler ses impressions, et le vieillard ne vit sur celui de Camille qu'un modeste embarras.

— Je dis peut-être un peu crûment ce que je pense, ma cousine, reprit-il avec bonhomie; il faut passer quelque chose aux gens qui n'ont appris ni les belles manières ni le beau langage.

— Le langage le plus franc est toujours le meilleur, répondit Camille; je ne vois pas pourquoi il faudrait se gêner entre amis, et vous êtes bien notre ami, après le service que vous venez de nous rendre.

— Si vous voulez parler de l'acquisition de cet hôtel,

ce n'est pas un service que je vous ai rendu ; car je ne l'ai payé qu'à sa valeur.

— Comptez-vous pour rien la consolation de ne pas le voir passer en des mains étrangères, et celle d'y trouver toujours une cordiale hospitalité ?

— L'hospitalité d'un vieillard malade ne peut être bien agréable ; mais si vous étiez assez bonne pour l'accepter quelquefois, je vous devrais une grande reconnaissance.

— J'ai bien envie de profiter de l'offre que vous me faites si gracieusement.

— Vous le pouvez sans crainte, ma cousine. Toute la maison est à votre disposition ; car il ne me faut pas grand'place, à moi, et je ne vois personne.

Mme Nouvières, enchantée de la tournure que prenait la conversation, se fit prier tout juste assez pour qu'on lui sût gré de sa condescendance, et le soir même elle reprit possession de son appartement, M. de Martorel ayant absolument voulu le lui céder, afin qu'elle pût, dit-il, se croire non pas chez lui, mais chez elle.

M. de Martorel, ou plutôt Antoine Perrot, puisque tel était son véritable nom, ne manquait ni de bon sens ni de finesse ; il savait qu'un homme riche et sans enfants doit se défier des témoignages d'affection dont on l'entoure ; il le savait si bien, qu'il était constamment en garde contre ses propres domestiques, et qu'il avait toujours éloigné par sa froideur les personnes qui paraissaient rechercher son intimité ; mais ce soupçon ne s'était jamais étendu jusqu'à la famille Nouvières, soit parce que Remi plaidait habilement la cause du coupable neveu, soit parce qu'il était riche et occupait une position brillante dans le monde où M. de Martorel se plaisait à être admis.

La vanité rend aveugle, et le marchand enrichi se trouvait heureux quand la belle Mme Nouvières, sans cesse fêtée, entourée, obsédée d'hommages, daignait se souvenir de lui, l'aller chercher dans quelque coin de son salon et lui adresser d'affectueuses paroles. Contre l'usage ordinaire, ce n'étaient pas les prétendants à la succession de M. de Martorel qui jouaient un rôle quelque peu servile, c'était lui-même. Il disait bien que ce n'étaient ni ses manières élégantes ni son esprit supérieur qui pouvaient lui donner accès aux soirées de Mme Nouvières, et quand, après avoir jeté un regard sur sa vieille redingote râpée, il voyait Camille s'approcher étincelante de diamants, et lui dire avec un doux sourire : « Vous êtes bien aimable d'être venu, mon cousin, » il était fier et heureux de cette attention, et ne cherchait point à savoir quel sentiment la lui avait value. Il en faisait sans doute honneur à la perspicacité de Camille, qui découvrait, sous son extérieur négligé, un bon cœur, une haute raison.

Touché de ces procédés qui, depuis des années, ne s'étaient pas démentis, M. de Martorel avait saisi avec empressement l'occasion d'être utile à M. Nouvières en achetant son hôtel, et il l'avait fait avec d'autant plus de plaisir, que, tout bien calculé, il avait reconnu que le marché était avantageux. Il était assez riche pour rendre à un ami un service onéreux, et il n'aurait pas reculé devant une perte d'argent pour tirer d'embarras M. Nouvières; car il n'était pas avare comme l'avait dit Camille, mais il aimait mieux faire du même coup une bonne action et une bonne affaire.

Antoine Perrot n'avait jamais pensé à faire de M. Nouvières son héritier, d'abord parce que, malgré toute sa colère contre son neveu, il l'aimait encore, et que, ne l'eût-il plus aimé, il n'eût pas voulu se venger après sa

mort ; ensuite parce qu'il croyait M. Nouvières assez riche pour qu'on n'eût pas besoin de lui venir en aide. Depuis que la véritable situation de cette famille lui était connue, M. de Martorel s'était promis de lui laisser un souvenir de sa reconnaissance, si l'habile spéculateur ne parvenait pas à se créer une seconde fortune ; mais quoique l'ancien marchand eût soixante-quinze ans et que son médecin affirmât qu'il n'avait pas six mois à vivre, lui ne songeait point à mourir et ne se hâtait pas de faire le partage de ses biens.

Il importait donc à M. Nouvières de l'y disposer adroitement, et, pour y parvenir, il comptait beaucoup sur Camille. Il lui fit la leçon, lorsqu'il la vit installée dans l'hôtel qu'elle avait tant regretté de quitter, lui représenta qu'elle ne pouvait acheter par trop de prévenances et d'assiduités auprès du vieillard la belle fortune qu'il allait bientôt laisser ; et Camille, rassurée par le ressentiment que M. de Martorel témoignait contre son neveu, promit de ne rien négliger pour gagner ses bonnes grâces et l'amener à faire un testament.

Pendant quelques semaines, elle ne le quitta presque pas : c'était elle-même qui, chaque matin, lui apportait sa tasse de lait bouillant, elle qui veillait à ce qu'il eût, même en été, du feu dans le cabinet où il passait la plus grande partie de ses journées, elle qui lui présentait la tisane ou les potions qu'il devait prendre. M. de Martorel aimant beaucoup la musique, elle avait fait transporter son piano dans cette petite salle et lui jouait, avec une complaisance extrême, ses plus jolis morceaux elle écoutait, le sourire sur les lèvres, les longs récits qu'il lui faisait ; car il se dédommageait en tête à tête du silence qu'il avait longtemps gardé dans les salons ; enfin, elle lisait à haute voix, pour le distraire, les ouvrages nouveaux et quelquefois même les quatre pages du journal.

Confus de tant de soins, le vieillard la suppliait de ne pas lui donner tout son temps, et de prendre un peu de distraction.

— Que feriez-vous de plus pour votre père? lui disait-il d'un ton pénétré.

— Mon père n'aurait pas plus fait pour nous, répondait Camille; sans vous, notre gêne était connue de tout le monde, et nous perdions tout moyen de sortir de notre triste position. Vous n'avez pas su quel service vous nous rendiez, l'orgueil de M. Nouvières ne lui a pas permis de vous avouer l'extrémité à laquelle il était réduit; mais je ne puis avoir de secrets pour vous, mon cousin : nous étions à la veille d'une ruine complète.

— Eh bien! ma cousine, je m'en doutais un peu; et si je n'en ai rien dit à votre mari, c'est que j'ai pour habitude de respecter les secrets qu'on ne veut pas me confier. Puisque vous dites que je vous ai rendu un grand service, je m'en réjouis; mais je vous le répète, j'ai fait un bon marché, et vous ne me devez aucune reconnaissance.

— Si ma compagnie vous déplaît, dit Camille en souriant, il faudra bien que je me décide à vous laisser seul; mais si elle ne vous est pas trop à charge, supportez-la, je vous en prie; car je me plais auprès de vous. Les chagrins ou plutôt les inquiétudes que j'ai éprouvées m'ont mûrie; le monde me fatigue autant qu'il me charmait, et je voudrais pouvoir me dispenser toujours de renouer avec lui.

Mme Nouvières disait absolument le contraire de sa pensée; mais elle le disait d'un ton si sincère, que M. de Martorel crut à cette subite aversion pour le monde et se permit même de l'engager à ne pas rompre tout à fait des relations qui pouvaient être utiles à son mari.

— M. Nouvières m'a déjà grondée de les négliger, dit-elle, mais je lui ai dit que vous paraissiez heureux de me voir, et il n'a pas insisté.

— Vous voyez bien que c'est à moi de veiller à ce que vous ne négligiez pas vos intérêts. Je suis heureux de vous voir, ma cousine, mais je ne dois pas souffrir que vous vous occupiez uniquement de moi; je vous prie donc de ne me donner à l'avenir que le temps dont vous pourrez disposer sans que cela vous nuise; et s'il ne suffit pas de vous en prier, je l'exigerai.

C'était précisément ce que voulait Camille; elle eût de bon cœur embrassé M. de Martorel pour le remercier d'aller au-devant de ses désirs; aussi l'en remercia-t-elle avec une effusion qui n'avait rien d'affecté. Elle était si lasse de passer ses jours auprès du vieux malade, que, pour une fortune trois fois plus considérable que celle dont il jouissait, elle n'eût pas continué pendant quelques mois encore. Elle se soumit donc à sa prière sans le moindre retard : cette conversation avait eu lieu à quatre heures de l'après-midi, elle alla le soir même à l'Opéra. Les jours suivants, elle s'absenta pour faire, dit-elle, quelques visites indispensables; mais ces visites se multiplièrent tellement, que bientôt M. de Martorel se retrouva presque aussi seul que lorsqu'elle habitait Saint-Mandé. A peine trouvait-elle de temps en temps quelques minutes à lui donner; elle s'informait de sa santé, se plaignait de ne pouvoir être plus souvent avec lui, et lui promettait chaque jour de ne pas le quitter le lendemain, de lui faire de la musique, de lui chanter des romances nouvelles; mais ce lendemain n'arrivait jamais.

M. Nouvières, entièrement occupé du soin de rétablir ses affaires, ne savait pas ce que faisait Camille; il la croyait toujours assidue auprès du vieillard, et lui deman-

dait seulement quelquefois si elle était contente de ses dispositions.

— Tout va bien, répondait Camille ; l'héritage nous appartient.

Mais il arriva que M. Nouvières, ayant à parler à M. de Martorel, alla chez lui à diverses reprises sans y trouver sa femme ; il en témoigna sa surprise au malade, qui lui parut triste et découragé.

— La solitude me pèse, il est vrai, dit celui-ci ; mais c'est moi-même qui ai voulu que ma cousine se rapprochât des gens qui peuvent vous servir.

M. Nouvières en savait assez, car il connaissait Camille. Il la fit prier de passer chez lui dès qu'elle rentrerait, et, après lui avoir adressé de sévères reproches, il exigea qu'elle reprît auprès de M. de Martorel la place qu'elle avait abandonnée. M. Nouvières ne faisait pas de bruit, mais il savait se faire obéir, et Camille n'essaya même pas de lui résister. Un mois tout entier se passa sans qu'elle manquât gravement à ses devoirs de garde-malade ; puis l'ennui la reprit, un ennui si profond, qu'elle craignit de mourir à la peine. Elle recommença donc ses sorties quotidiennes ; mais de peur que M. de Martorel ne se plaignît, elle résolut de se faire remplacer auprès de lui par une personne sur le dévouement de laquelle la famille Nouvières pût compter.

Elle eut la pensée de prier M. Henri de visiter quelquefois le vieillard ; mais elle connaissait trop ses principes pour ne pas savoir qu'il conseillerait à M. de Martorel l'oubli des torts de son neveu, et elle n'eût voulu pour rien au monde lui confier ses projets sur la succession du malade. Elle aurait pu gagner Octave à passer auprès de M. de Martorel une partie des vacances qui venaient de commencer ; mais les principes d'Octave

étaient ceux de son vertueux précepteur, et il fallait se taire avec lui plus peut-être qu'avec tout autre. Elle désespérait de trouver quelqu'un, lorsqu'elle se souvint de Marie, qui l'avait soignée avec une patience et une affection incomparables.

Elle écrivit à la veuve Joly pour lui demander sa fille, et, quoique la pauvre femme fût elle-même souffrante, elle n'eut pas plus tôt vu qu'il s'agissait de rendre un service à Mme Nouvières, qu'elle se hâta de faire partir Marie. Camille avait déjà proposé à son mari de la faire venir ; mais il s'y était vivement opposé, sans toutefois expliquer pourquoi il lui déplairait de la voir auprès de M. de Martorel, et Camille s'était dit :

— Il veut me rendre esclave ; mais je saurai bien m'affranchir de cette insupportable tyrannie.

Cependant elle n'aurait osé enfreindre ses ordres, s'il eût été à Paris ; mais, grâce aux capitaux que lui avait procurés la vente de son hôtel, il voulait mettre en rapport l'usine qu'il avait fait bâtir en Bourgogne, et sa présence y était absolument nécessaire.

Camille accueillit Marie avec amitié, l'instruisit en peu de mots de ce qu'elle attendait de sa reconnaissance, et la présenta à M. de Martorel.

— Mon cousin, lui dit-elle, l'absence de M. Nouvières va me forcer à vous quitter encore pendant quelque temps ; mais pour que vous ne souffriez pas de votre isolement, je vous amène une autre moi-même. Marie vous soignera avec une habileté que je n'ai jamais eue ; elle fera, pour vous distraire, tout ce que je faisais avec tant de joie, et je souffrirai moins en remplissant les devoirs qui m'éloigneront de vous.

M. de Martorel allait répondre ; mais en reportant ses regards de Mme Nouvières à la jeune fille, il tressaillit et ne put retenir un cri de surprise.

— Qu'avez-vous donc, cher cousin ? demanda Camille.

— Oh ! rien, ce n'est rien, répondit le vieillard ; mais cette jeune personne ressemble étrangement à quelqu'un que j'ai connu.

— Et cette ressemblance vous est désagréable ? reprit Mme Nouvières.

— Non, dit M. de Martorel ; mais elle m'a fait éprouver quelque chose de doux et de pénible à la fois.

— Il est donc entendu que vous acceptez les soins de ma petite protégée en mon absence, reprit Mme Nouvières, sans ajouter d'autre importance à cet incident ; et je suis sûre d'avance que vous n'aurez qu'à vous louer de ses bons soins.

— Je les accepte de grand cœur, répondit le vieillard. Marie vous aime assez pour n'avoir pas besoin d'autre recommandation ; et si elle ne trouve pas trop pénible de consoler et de distraire un pauvre malade....

— Je ne pourrai remplacer auprès de vous ma bienfaitrice, dit Marie ; mais ce sera pour moi un devoir bien doux que de tout faire pour que vous vous aperceviez moins de son absence.

Camille, enchantée de voir que Marie débutait en faisant son éloge, s'applaudit de lui avoir remis une tâche qu'elle ne se sentait plus la force de remplir.

— Les hommes se croient souvent bien adroits et ne savent pas ce qu'ils font. Cette petite, que mon mari me défendait de prendre, parlera de moi sans cesse et avancera certainement plus nos affaires auprès de ce pauvre vieux que je n'aurais pu les avancer moi-même. Elle n'aura pas même besoin de protester de la pureté de mes sentiments ; car elle va me placer si haut dans l'opinion du cousin, que le moindre soupçon ne pourra m'effleurer.

Mme Nouvières ne se trompait pas. Aux yeux de Marie,

elle avait toutes les vertus, toutes les délicatesses ; personne ne pouvait lui être comparé; et M. de Martorel, que son abandon momentané avait à demi éclairé sur son compte, M. de Martorel, qui ne recevait plus qu'avec réserve ses protestations d'amitié et de dévouement, ne tarda pas à reprendre d'elle l'opinion la plus favorable, la jeune fille ne se lassant pas de porter aux nues son incomparable bienfaitrice.

XI.

Mme Nouvières avait dit à Marie, en la conduisant chez M. de Martorel :

— Votre mère ne sera pas longtemps privée de vos soins, ma chère petite ; car notre cousin n'a plus que quelques mois à vivre.

La bonne Marie ne reçut qu'avec peine cette assurance qui lui était offerte comme une consolation ; elle ne savait de M. de Martorel qu'une chose : c'est qu'il avait obligé M. Nouvières dans une circonstance très-grave, et cela suffisait pour qu'elle désirât vivement son rétablissement. Quand elle le vit pâle, amaigri, l'œil abattu, elle pensa que les médecins avaient raison de prédire sa fin prochaine ; mais elle se promit de tout faire pour la retarder, s'il n'était pas en son pouvoir de prolonger cette existence qu'elle croyait chère à sa protectrice.

M. de Martorel, qui n'avait jamais connu les soins de

la famille, avait été profondément touché des délicates attentions dont Camille l'avait entouré pendant quelque temps ; mais quand Marie eut pris possession de l'emploi qui lui était confié, elle s'en acquitta avec une si douce patience, une si charmante bonté, qu'il mit autant de différence entre son dévouement et celui de Mme Nouvières qu'il en avait trouvé entre les prévenances de Camille et les soins mercenaires de ses serviteurs. Camille n'avait pas toujours réussi à dissimuler l'ennui qu'elle éprouvait auprès du malade ; Marie n'en laissa jamais paraître. Chaque jour la retrouvait aussi empressée que la veille, aussi aimable, aussi habile à consoler et à distraire le vieillard.

Ses soins, éclairés par l'affection et la reconnaissance, amenèrent dans l'état de M. de Martorel une amélioration sensible ; on ne croyait pas qu'il pût survivre à la chute des feuilles ; mais les derniers jours de l'automne le trouvèrent plus fort qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Les médecins attribuèrent ce mieux inespéré à un changement de régime, et se félicitèrent de l'avoir prescrit ; mais le malade ne leur en sut aucun gré ; car il savait bien à qui il était redevable du soulagement qu'il éprouvait.

Marie n'aurait pas eu pour son père des soins plus assidus et plus touchants ; bonne pour tout le monde, sensible à toutes les souffrances dont elle était témoin, elle ne pouvait cependant s'expliquer l'intérêt plein de respect et d'affection que lui inspirait M. de Martorel. Lui ne pouvait non plus s'en rendre compte, et il lui demandait souvent comment il lui serait possible de reconnaître un si rare et si précieux dévouement.

— En vous guérissant tout à fait, lui répondait-elle. Mme Nouvières et moi nous serions si heureuses de vous voir bien portant.

Mme Nouvières n'était peut-être pas aussi enchantée du rétablissement du vieillard que Marie le supposait; toutefois elle était incapable de lui souhaiter la mort, surtout depuis qu'elle n'était plus obligée de lui sacrifier les relations dont l'habitude avait fait pour elle un besoin.

— Quel bonheur, se disait-elle, que j'aie pensé à Marie! Si j'étais restée garde-malade, comme le voulait mon mari, mes cheveux auraient blanchi avant que la succession arrivât.

M. Nouvières, retenu en Bourgogne par les travaux de sa filature, n'avait cependant pas renoncé aux affaires de bourse; il venait donc encore assez fréquemment à Paris; mais il n'y faisait que de courtes apparitions, et presque toujours il se dispensait d'aller voir M. de Martorel. Camille, qu'il interrogeait sur le compte du vieillard, lui assurait qu'il était toujours à leur égard dans les meilleures dispositions, mais que l'heure de parler testament n'était pas encore arrivée. Elle avait la précaution d'éloigner Marie, pendant le séjour que son mari faisait à l'hôtel; il croyait toujours que c'était Camille qui s'occupait du vieillard et il s'étonnait de ce qu'elle ne s'en plaignît pas.

— Vous le soignez trop bien, chère amie, lui dit-il un jour. Si vous continuez ainsi, il nous enterrera tous.

— Taisez-vous, Remi, répondit Mme Nouvières; je veux pouvoir recueillir sans remords l'héritage qu'il nous laissera.

— Faites en sorte que cet héritage ne nous échappe pas.

— Soyez tranquille; dès qu'une occasion favorable se présentera, j'en profiterai pour qu'il mette ordre à ses affaires.

Mais M. de Martorel, se sentant peu à peu revenir à

la santé, laissait passer sans les comprendre toutes les insinuations de Camille ; jamais il n'avait été si heureux que depuis qu'elle lui avait donné Marie, et jamais il n'avait tant désiré de vivre. L'hiver qu'il redoutait s'écoula sans aucun accident, et le soleil du printemps lui rendit une force nouvelle. Après avoir été longtemps cloué dans son fauteuil, il put sortir, appuyé au bras de la jeune fille, dont le visage resplendissait de la joie la plus pure. Il borna d'abord sa promenade à quelques tours de jardin, puis il se risqua dans la rue et il se trouva bientôt assez fort pour se faire conduire au bois de Vincennes, où plus d'une fois sa jeune garde-malade l'avait engagé à aller.

Il revint souvent sous ses beaux ombrages, et plus d'une fois il y rencontra Vilmore avec Octave et Francis. Eux aussi venaient respirer la vivifiante senteur des bois, et ce n'était pas sans un vif plaisir que les deux jeunes gens retrouvaient à chaque pas le souvenir des leçons de leur digne précepteur et des joyeux ébats de leur enfance.

Cette rencontre était une bonne fortune pour M. de Martorel, qui aimait la pétulance d'Octave, la douceur de Francis, et qui rendait justice à la haute sagesse de M. Henri. La conversation s'engageait entre eux pendant que la jeune fille allait voir sa mère, et le bon vieillard, dont le cœur débordait de reconnaissance, ne cessait de vanter les admirables qualités de sa chère Marie.

— Si j'avais un fils, disait-il, il n'aurait jamais d'autre femme ; car elle apportera sous le toit qu'elle choisira le seul bonheur véritable, celui que donne la vertu.

— Prenez garde, monsieur, lui répondit à voix basse le précepteur ; je crains que M. et Mme Nouvières ne souhaitent pour Octave une alliance plus brillante.

— Vous croyez? dit en souriant M. de Martorel. Soit, je me tairai; je n'ai jamais voulu faire qu'un mariage, et je n'y ai pas réussi; cela m'ôte toute envie de recommencer.

M. de Martorel se taisait un peu tard. Octave, qui avait toujours estimé Marie et qui avait souvent entendu sa mère en parler avec éloge, examina attentivement sa conduite, et, reconnaissant en elle de solides principes religieux, une aimable égalité d'humeur, un esprit agréable et cultivé, un cœur plein de dévouement, et une modestie qui doublait le charme de toutes ces qualités, résolut de l'épouser, quand il serait parvenu à se faire une position.

Cette résolution était trop grave pour qu'il la prît du jour au lendemain, et ce ne fut qu'après une année de réflexion qu'il en fit part à M. Henri, le confident de toutes ses pensées. Vilmore ne doutait pas que M. de Martorel ne dotât la jeune fille; mais il connaissait l'orgueil de Camille, l'ambition de M. Nouvières, et il essaya, tout en rendant hommage au mérite de Marie, de détourner Octave d'un semblable dessein. Toutefois, comme on ne pouvait songer à le réaliser avant quelques années et que la mobilité des sentiments est le partage de la jeunesse, il ne s'en préoccupa point outre mesure et jugea inutile d'en parler à qui que ce fût, même à son vieil ami Savary.

M. Savary habitait toujours Passy et y recevait fréquemment la visite de Vilmore et de ses élèves. C'était sa seule consolation; il en avait grand besoin; car son excessive tendresse pour Camille ne s'était point affaiblie, et Camille continuait à l'abandonner. Aussi, quoiqu'il eût un bon cœur, il détestait sincèrement M. de Martorel et ne pouvait entendre prononcer son nom qu'avec une impatience qui eût beaucoup amusé Oc-

tave, si elle n'eût révélé chez son grand-père une souffrance réelle. M. Savary était jaloux de voir sa fille prodiguer à un autre les soins et les témoignages d'affection auxquels il avait droit et qu'elle lui avait toujours refusés. Il se demandait ce que ce vieillard avait pu faire pour vaincre l'indifférence de Mme Nouvières, indifférence qui avait résisté à toutes les preuves de son amour paternel.

Il n'allait plus chez sa fille; car il craignait d'y rencontrer cet homme qui avait pris sa place. Il ignorait, comme tout le monde, que l'hôtel eût cessé d'appartenir à son gendre; et quand Vilmore, meilleur observateur que lui-même, lui demandait si l'intérêt n'entrait pas pour quelque chose dans les prévenances de Camille envers un étranger, il se récriait sur l'injustice de son ami, et lui disait avec colère qu'il ne pardonnerait à qui que ce fût de supposer à sa fille des sentiments si peu délicats.

Lorsque Mme Nouvières, cédant aux instances d'Octave, dirigeait sa promenade vers Passy, ce qui n'arrivait guère que deux ou trois fois par an, la rancune que Savary conservait contre M. de Martorel étouffait sa joie, et il faisait à Camille des reproches qu'elle écoutait en riant de tout son cœur.

— Tu es fou, mon pauvre père, lui disait-elle. En m'occupant de M. de Martorel, j'obéis à mon mari bien plus qu'à mon cœur. Il est vieux et malade, j'aime la jeunesse et la gaîté; hélas! je les aime trop, puisque je te néglige, toi que je chéris. Mais puisque tu es jaloux, je viendrai te voir plus souvent, pour te rassurer et te consoler.

— Si j'étais chez toi, comme y est M. de Martorel, je te verrais à toute heure.

Un jour qu'il se sentait plus souffrant qu'à l'ordinaire, il ajouta :

— Je n'ai pas longtemps à vivre, Camille, et un triste pressentiment me dit que je mourrai loin de toi.

Les yeux de Mme Nouvières se remplirent de larmes ; elle prit les mains de son père et les baisa tendrement.

— Ecoute-moi donc, méchant père, lui dit-elle, et tu sauras tout, puisque tu le veux absolument. Mon mari, que de malheureuses spéculations avaient mis dans le plus grand embarras, s'est vu obligé l'année dernière de vendre son hôtel. M. de Martorel l'a acheté, et c'est nous qui recevons de lui l'hospitalité que tu nous reproches de lui donner.

— Pourquoi m'as-tu caché cet embarras, Camille ? Tout ce que je possède, je te l'aurais donné, et tu ne devrais rien à un étranger.

— Tu te serais ruiné sans nous sauver, mon bon père, tandis que l'aide de M. de Martorel nous a permis de rétablir nos affaires. Nous n'avons plus de dettes, et notre filature doit nous rapporter cette année d'assez beaux bénéfices ; mais jusqu'à ce que nous puissions racheter notre hôtel, il faut que M. de Martorel y reste.

— Jusque-là, et encore après. Je ne demanderai plus que tu l'en chasses ; car il faut bien que je l'aime, puisqu'il a été votre bienfaiteur. Donne-lui tous tes soins, Camille, c'est un devoir ; mais n'oublie pas si longtemps ton vieux père. Songe, ma fille, que je ne suis heureux que quand je te vois ; songe que je te quitterai bientôt, et que tu regretterais bien amèrement alors de n'avoir pas écouté ma prière.

Camille, touchée de ces paroles et plus encore de la manière dont elles étaient dites, promit à son père de venir le voir souvent, et, chose surprenante, elle tint parole pendant plus d'un mois. Mais après ce grand effort

de constance, ses visites devinrent insensiblement plus rares, et Savary, se reprochant la faiblesse avec laquelle il les avait mendiées, ne les reçut plus qu'avec une apparente indifférence.

La santé de M. de Martorel s'était rétablie, et avec la santé il avait retrouvé une gaîté, une bonne humeur que Mme Nouvières ne lui avait jamais connues. Marie avait fermé la plaie qui le rongeait depuis des années, en disculpant à ses yeux son fils d'adoption, ou du moins en mettant dans son cœur les sentiments d'un pardon sincère. Elle ne lui avait jamais parlé de l'injustice dont sa famille était victime ; elle n'avait jamais prononcé le nom de cet oncle inflexible qui ressemblait si peu à M. de Martorel, sa mère désirant qu'elle l'oubliât, s'il était possible; mais elle puisait dans sa propre histoire une éloquence persuasive, lorsqu'elle cherchait à pallier les torts du coupable et à disposer le vieillard à l'indulgence.

Sincèrement pénétrée d'ailleurs de ce sublime précepte de la religion qui nous oblige à pardonner les injures que nous avons reçues, elle savait en faire admirer la grandeur au vieillard. En l'écoutant, Antoine Perrot, qui avait toujours eu de la religion, mais une religion peu éclairée, s'extasiait sur le savoir de son petit docteur, et se sentait tout disposé à mettre en pratique les instructions qu'elle lui donnait.

M. de Martorel l'aimait comme sa fille; il n'eût plus aimé qu'elle, si Marie eût été moins attachée à Mme Nouvières. Celle-ci venait le voir de temps en temps, et elle ne manquait pas de féliciter Marie du succès de ses soins. Elle voyait bien que la jeune fille avait pris une large place dans les affections du riche vieillard ; mais elle la savait si désintéressée, qu'elle n'en concevait pas la moindre inquiétude. Marie faisait d'ailleurs tout ce que Mme Nouvières voulait. Celle-ci lui ayant dit que

M. de Martorel ne pouvait se dispenser de recevoir quelques amis, puisque sa santé ne l'obligeait plus à fermer sa maison, Marie obtint que le convalescent priât Camille de faire comme elle l'entendrait les honneurs de chez lui.

— Tout ce que je vous demande, ma cousine, lui dit-il, c'est de ne pas m'obliger à me montrer trop souvent. Faites comme si cet hôtel vous appartenait toujours, et personne, j'en suis sûr, ne s'apercevra de mon absence,

Mme Nouvières enchantée rouvrit ses salons ; mais elle eut la sagesse de ne donner que quelques soirées modestes, quoiqu'elle eût à sa disposition la bourse de M. de Martorel. Le vieillard parut dans les deux premières réunions, sans qu'on fît attention à lui ; car chacun se croyait chez Mme Nouvières ; il s'en réjouit, et, laissant Camille remplir des devoirs pour lesquels il ne se sentait aucun goût, il resta confiné dans son appartement.

Octave et Francis, qui venaient d'être reçus, l'un avocat, l'autre médecin, après de brillants examens, trouvèrent leurs premiers clients dans les réunions que présidait Camille, et qui se composaient de gens du meilleur monde, ayant pour la plupart dépassé les limites de la jeunesse. Mme Nouvières avait compris, un peu tardivement peut-être, mais enfin elle avait compris qu'elle commençait à vieillir, et elle avait pris le parti de se composer un cercle plus sérieux que celui dont elle s'était entourée jusque-là.

Il ne venait guère chez elle d'autres jeunes gens que Francis et Octave ; encore leur arrivait-il souvent à tous deux de faire seulement acte de présence au salon et d'aller achever la soirée auprès de M. de Martorel, dont ils aimaient la franchise et la bonhomie. Marie restait

avec eux pendant quelques instants, puis elle rentrait chez elle et passait sa soirée à lire d'excellents ouvrages que Vilmore lui procurait. M. de Martorel la trouvait très-savante; cependant il voulait qu'elle étudiât encore, et, sous prétexte qu'il aimait beaucoup la musique, il lui avait donné un maître de chant et de piano.

Un jour, M. de Martorel eut une autre fantaisie de vieillard; après avoir énuméré les talents dont il s'était plu à faire doter la jeune fille, il dit qu'il serait curieux de savoir quelle figure elle ferait dans le monde. Sa question s'adressait à Mme Nouvières.

— Je vous assure qu'elle n'y serait pas déplacée. Il y a longtemps que je le lui ai dit; n'est-ce pas, Marie?

La jeune fille rougit en jetant à sa bienfaitrice un regard qui signifiait :

— Epargnez-moi des éloges qui m'embarrassent.

— Ainsi, vous consentiriez à ce que je vous demande, ma cousine? reprit M. de Martorel. Je savais bien que je pouvais tout attendre de votre bonté.

— Que voulez-vous dire, mon cousin? En vérité je ne vous comprends pas, dit Mme Nouvières avec une naïveté fort bien jouée.

— Je vous priais, ma chère cousine, de présenter Marie à vos amis, c'est-à-dire aux personnes qui me font l'honneur de fréquenter ma maison.

— Ce n'est pas sérieusement, j'espère, que vous me demandez cela?

— Pourquoi donc?

— Parce que je serais désolée de vous refuser; mais je vous refuserais.

— Encore une fois veuillez me dire pourquoi.

— Est-il possible que vous m'adressiez une pareille question, vous, homme de bon sens, vous, homme du

monde? Mais réfléchissez donc, et dites-moi à quel titre je présenterais mademoiselle.

— Ce n'est pas difficile à trouver, répondit M. de Martorel.

Et il allait ajouter :

— Je n'ai pas d'enfants ; présentez-la comme ma fille adoptive, et vous verrez l'accueil qu'elle recevra.

Mais Marie s'interposant à propos :

— M. de Martorel a voulu s'égayer un instant à mes dépens, ou bien il a voulu m'éprouver, dit-elle en se tournant vers les deux interlocuteurs ; mais s'il fait pour moi cent fois plus que je ne mérite, ce n'est pas une raison pour que j'oublie que je suis sa servante et celle de la noble femme à qui je dois tout ce que je suis.

— Ma servante!... dit M. de Martorel, prêt à reprendre la discussion.

— Vous n'en aurez jamais de plus dévouée, ajouta Marie. Cependant, si vous ne me voulez plus....

— Tais-toi, chère petite, dit Mme Nouvières, tu affliges mon cousin.

— Elle aurait donc le cœur de me quitter? reprit M. de Martorel très-ému.

— N'en croyez rien, répondit Mme Nouvières ; elle vous aime autant que vous l'aimez ; seulement elle est plus sage que vous.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois. Qu'elle fasse donc ce qu'elle voudra.

Marie détourna habilement la conversation, et lorsque Camille quitta M. de Martorel, ils étaient redevenus bons amis. Mais quand Mme Nouvières se trouva seule et qu'elle réfléchit à l'inqualifiable service que le millionnaire avait osé lui demander, elle commença à craindre que la succession ne lui échappât. Elle s'interrogeait avec dépit

sur ce qu'il y avait à faire, lorsqu'elle vit entrer son mari.

M. Nouvières, arrivé depuis le matin, revenait de la Bourse, où il avait vendu avec un beau bénéfice des valeurs qu'il croyait mauvaises.

— La chance nous redevient favorable, dit-il en abordant Camille d'un air joyeux.

— Dites plutôt qu'elle nous abandonne, lui répondit Camille.

— M. de Martorel serait-il mort sans testament?

— Il se porte fort bien; mais j'ai eu la folie de mettre auprès de lui une petite sirène qui nous dépouillera.

Camille avoua alors à M. Nouvières qu'elle lui avait désobéi, et lui raconta tout ce qui motivait ses inquiétudes.

— Faites venir cette fille, dit-il, sans prendre le temps d'adresser aucun reproche à sa femme, qui se hâta de sortir pour aller elle-même chercher Marie.

— Ma chère enfant, lui dit M. Nouvières avec un intérêt affecté, madame vient de me confier les intentions de M. de Martorel à votre égard. Comme je les crois de nature à compromettre votre bonheur, et peut-être même votre réputation, et que je réponds de l'une et de l'autre à votre mère, je vous engage à retourner auprès d'elle.

— Monsieur, balbutia Marie stupéfaite, M. de Martorel a renoncé à ses idées.

— Il y reviendra, croyez-le; cet homme est l'obstination même. Cependant, si vous ne voulez pas suivre le conseil que je vous donne, vous êtes libre de rester.

— Je suis prête à partir, répondit la jeune fille, qui

eût douté d'elle-même plutôt que des lumières et de l'affection de ceux qu'elle appelait ses bienfaiteurs.

— Rentrez donc auprès de M. de Martorel, et dites-lui qu'on vient de vous apprendre que votre mère est malade. Ma voiture est attelée, elle va vous conduire à Saint-Mandé. Vous, madame, ajouta M. Nouvières, dès que Marie se fut éloignée, vous allez reprendre la place que vous n'auriez pas dû quitter, et, quelque effort que vous soyez obligée de faire pour réparer vos torts, j'exige que vous le fassiez. Je suis à Paris pour huit jours; il faut que le testament soit fait avant que je parte, entendez-vous ?

— Comment donc voulez-vous que je m'y prenne ?

— Comme il vous plaira; mais s'il n'est pas fait, je vous emmène en Bourgogne, où vous pourrez jusqu'à la fin de vos jours rêver sans espoir Paris et grandeurs.

Camille trouva M. de Martorel fort triste du brusque départ de Marie, et plus encore de la cause de ce départ; car il savait combien la jeune fille aimait sa mère; aussi n'essaya-t-il pas de la retenir. Mme Nouvières lui promit de la remplacer auprès de lui et tint forcément sa promesse.

Cependant les circonstances parurent devoir la servir. Les émotions étant contraires à M. de Martorel, il se trouva si malade le lendemain, qu'il ne put quitter son lit. Camille se constitua sa gardienne, et elle se montra aussi attentive, aussi douce, aussi bonne que Marie. Les jours suivants, le vieillard se sentit plus mal encore, et le dévouement de Mme Nouvières ne se lassa pas.

— Ma cousine, lui dit-il un soir qu'il se trouvait excessivement faible, vos soins me sont bien précieux, mais je crois qu'ils ne me guériront pas. A mon âge, d'ailleurs, il est sage de ne pas compter sur la vie; je désirerais voir demain M. le curé.

— A quoi pensez-vous, mon cousin? répondit Mme Nouvières; vous n'en êtes pas là, Dieu merci! Le docteur vous trouve mieux aujourd'hui qu'hier; nous vous garderons encore des années. Ne parlez donc plus de faire venir un prêtre. Sa vue seule pourrait vous causer une révolution funeste.

— Rassurez-vous, ma cousine; ce n'est pas la première fois qu'il viendra me consoler. Marie m'avait décidé à le faire appeler dans les premiers temps de son séjour ici. Cela ne m'a pas fait mourir; au contraire, la paix de la conscience aide au rétablissement du corps.

Camille ne trouva plus rien à répliquer, et le vénérable curé fut mandé comme le désirait le malade; après une heure d'entretien, il le laissa plein de résignation et de joie.

— Voilà déjà un compte réglé, dit M. de Martorel à Camille, lorsqu'elle revint auprès de lui; bientôt nous nous occuperons de l'autre. Après le prêtre, le notaire.

— Eh quoi! mon cousin, vous voudriez....

— Je veux payer mes dettes, répondit le malade. C'est le devoir d'un honnête homme.

— Rien ne presse, cher cousin, dit Camille, dont la voix tremblait de joie et d'impatience. Un testament m'effraie encore plus qu'une confession.

— Je voudrais voir mon notaire ce soir ou demain. Puis-je compter sur vous pour le faire prévenir?

— Il le faut bien, puisque vous le voulez, répondit Mme Nouvières en portant son mouchoir à ses yeux.

En sortant de chez M. de Martorel pour faire au plus tôt exécuter ses ordres, elle rencontra sa femme de chambre, qui la cherchait d'un air effaré qu'elle ne remarqua point.

— Justine, lui dit-elle, courez vous-même chez

M. Desmarest, le notaire, et dites-lui de venir ce soir à six heures. M. de Martorel est fort mal.

— Lui aussi! dit Justine. Ah! madame, que de malheurs à la fois!

— De quel malheur voulez-vous donc parler?

— Je cherchais madame pour lui apprendre que M. Savary, frappé il y a deux heures d'une attaque d'apoplexie, a recouvré la connaissance et demande instamment madame.

— Mon père! s'écria Camille. Ma voiture, vite!

— Mon Dieu, madame, comme vous êtes pâle! J'aurais dû vous apprendre cela avec plus de ménagement; mais j'étais si troublée. Tout espoir n'est sans doute pas perdu.

— Ma voiture! répéta Camille.

La femme de chambre transmit cet ordre au cocher et revint près de sa maîtresse, qu'elle aida à se couvrir d'un châle et d'un chapeau.

— Faut-il toujours que j'aille où madame m'a envoyée? lui demanda-t-elle.

— Oui, et vous ferez prévenir monsieur.

— Monsieur est parti pour Versailles, il y a une heure, et ne reviendra que demain.

— Vous m'enverrez à Passy la réponse du notaire, et vous aurez grand soin de M. de Martorel, dit Mme Nouvières, partagée entre l'intérêt et l'amour filial.

Son premier mouvement avait été pur de tout égoïsme; mais la réflexion lui faisait trouver la situation très-embarrassante. Elle ne partit qu'après avoir pris le temps d'aller informer M. de Martorel des causes de son absence. Quand elle arriva à Passy, Vilmore, Octave et Francis y étaient déjà.

— Viens vite, mère, ta présence le ranimera, dit Octave; car il t'appelait encore il n'y a qu'un instant.

Francis et le médecin qu'on avait appelé d'abord essayaient de rappeler à lui-même le malade, qui avait encore une fois perdu connaissance. Camille se jeta à genoux près de son lit, lui prit la main, la baisa et la baigna de ses larmes. En face de son père mourant, elle avait oublié M. de Martorel.

Savary fit un mouvement, entr'ouvrit les yeux, et une subite expression de joie épanouit son front : il avait reconnu sa fille. Il parut faire un effort pour se tourner vers elle, ses lèvres se desserrèrent comme s'il voulait lui parler; mais il demeura immobile et muet. Une heure s'écoula sans qu'il pût faire autre chose que de soulever de temps en temps ses paupières alourdies; chaque fois le même sourire d'amour illumina son visage, car Vilmore avait fait placer Camille de manière à ce que ce regard presque éteint n'eût pas besoin de la chercher.

Au bout d'une heure, il se ranima et put murmurer ces mots :

— Ma fille, ne me quitte pas.

Puis il retomba dans un anéantissement plus complet.

— Tout est inutile, dit Francis à Camille, qui l'interrogeait par un signe.

Au même instant un des domestiques de Mme Nouvières entra sans faire de bruit, s'approcha d'elle et lui remit un papier sur lequel était écrite cette seule phrase : « A six heures, le notaire sera chez M. de Martorel. »

— Que m'importe? dit Camille en laissant tomber le billet à ses pieds.

Les yeux fixés sur les traits déjà décomposés de son père, elle resta longtemps absorbée dans cette contemplation douloureuse; elle se rappela toutes ses bontés,

toute sa folle tendresse, et elle pleura. Vilmore l'examinait en silence et se reprochait d'avoir quelquefois douté de son cœur. Octave, agenouillé près du lit, épiait le moindre mouvement de son grand-père ; mais c'était en vain.

Le soir vint sans que M. Savary sortît de son immobilité; Camille, qui avait plusieurs fois jeté les yeux sur la pendule, se leva en entendant sonner cinq heures et s'approcha du médecin.

— Puis-je m'absenter deux heures? lui demanda-t-elle.

— Le malade peut rester quelques jours encore dans cet état d'insensibilité ; mais il ne faudrait qu'une crise pour l'enlever.

— De grâce, madame, ne vous éloignez pas, dit Vilmore. S'il reprenait connaissance et qu'il ne vous vît plus....

— Il le faut, monsieur, répondit Mme Nouvières; mais je hâterai mon retour.

Il était six heures un quart lorsqu'elle arriva devant son hôtel. Comme elle allait y entrer, elle rencontra le notaire qui sortait.

— Tout est déjà fini ? dit-elle.

— Madame, le docteur m'a congédié. M. de Martorel n'a plus besoin de mon ministère; car il est hors de danger, répondit le notaire.

— A Passy! cria Camille, en remontant dans sa voiture.

XII.

Lorsque Mme Nouvières rentra dans la chambre de M. Savary, deux cierges brûlaient auprès du lit et un prêtre récitait les prières des morts.

— Mon père ! s'écria-t-elle en tombant à genoux.

— Il est mort en vous appelant, madame, répondit Vilmore avec sévérité.

— Ah ! pourquoi l'as-tu quitté ? dit Octave en pleurant. Tu venais de partir, quand il a rouvert les yeux. « Où est-elle? Où est ma fille? Où est-elle, que je la bénisse avant de mourir ?... » Il te cherchait, il te tendait les bras.... Mais bientôt ses bras sont retombés sans force, et deux grosses larmes ont roulé sur ses joues. « Ah! je l'ai trop aimée, a-t-il dit. Dieu m'en punit, puisqu'elle m'abandonne à ma dernière heure. »

Camille sanglotait, le prêtre s'approcha d'elle.

— C'est une grande douleur, madame, dit-il ; mais un

impérieux devoir pouvait seul vous éloigner, et l'on ne doit jamais regretter d'avoir rempli un devoir.

Cette consolation était pour Camille le plus cruel des reproches.

— Dieu veuille que le remords vous soit salutaire! murmura tout bas Vilmore en lui remettant le billet qu'il avait ramassé après son départ.

Mme Nouvières cacha dans ses mains son front chargé de honte et resta prosternée auprès du lit mortuaire. On voulut l'en arracher, elle déclara qu'elle ne quitterait qu'au cimetière celui qu'elle avait eu le malheur d'abandonner un instant, et Vilmore engagea Octave à ne pas insister davantage. Seul il savait combien Mme Nouvières avait sujet de regretter cette absence, et combien les sublimes enseignements de la mort pouvaient lui être utiles.

Quand tout fut terminé, Camille ne voulut point retourner à l'hôtel; et comme son mari s'étonnait de ce caprice, elle lui répondit :

— La maison de mon père et le peu qu'il m'a laissé, voilà tout ce qu'il me faut; si vous voulez vous en contenter, je vous en offre la moitié.

— Le chagrin vous a troublé l'esprit, dit M. Nouvières, mais revenez à vous, Camille : on ne renonce pas ainsi aux plus brillantes espérances.

— Je ne veux pas d'une fortune injustement acquise, et je vous prie de ne jamais me parler de ce testament qui m'a fait perdre la dernière bénédiction de mon père.

— Soit! répondit M. Nouvières, rassuré contre ces bonnes résolutions par ce qu'il savait de l'inconstance de Camille.

Il rentra donc seul à l'hôtel, persuadé qu'elle ne tarderait pas à l'y rejoindre et qu'il n'aurait pas alors grand

effort à faire pour la décider à reprendre son rôle auprès de M. de Martorel. Huit jours se passèrent sans que cette attente se réalisât, et M. Nouvières commençait à croire qu'un véritable changement s'était opéré dans l'esprit de Camille, lorsqu'elle arriva.

Elle était pâle, et ses vêtements de deuil prêtaient à sa physionomie une expression toute nouvelle.

— Enfin, vous voilà, dit M. Nouvières. Je comptais aller vous voir aujourd'hui, mais vous avez mieux fait de venir. Toute chose doit avoir des bornes, et la plus légitime douleur ne peut durer toujours. Vous avez souffert, Camille, vous souffrez encore. Il faut renoncer à votre solitude; car elle vous tuerait.

— Je n'ai pas toujours été seule, Octave est venu pleurer avec moi. Croyez-vous, Remi, que nous méritions d'avoir un tel fils?

— Il fera son chemin, je le sais; car il a du talent.

— Et du cœur, répondit Camille.

— Je crains même qu'il n'ait des préjugés qui nuisent à son avenir; mais je me réserve de l'éclairer et de le diriger. Vous êtes venue pour rester ici, n'est-ce pas, Camille?

— Je suis venue pour voir M. de Martorel.

— A la bonne heure! dit M. Nouvières en se frottant les mains. Le pauvre homme était triste de penser que vous l'aviez oublié; votre présence achèvera de lui rendre la santé.

— Venez-vous avec moi chez lui?

— Volontiers, si cela peut vous être agréable.

— Je tiens à ce que vous voyiez comment je sais vous obéir.

— Afin que si nous ne réussissons pas, je n'aie aucun reproche à vous faire, et que je ne vous confine pas en

Bourgogne comme je vous en ai menacée. Vous doutez donc toujours du succès?

— J'espère, au contraire, que notre cousin fera tout ce que je lui demanderai.

— Eh bien! je suis curieux de voir comment vous allez vous y prendre.

Camille frappa à la porte de M. de Martorel; une servante vint ouvrir et annonça qu'il était absent. M. Nouvières fronça le sourcil : il trouvait fort étrange que le vieillard sortît sans sa permission.

— Puisqu'il est en état de se promener, dit Camille, il ne pourra refuser de dîner avec nous aujourd'hui.

— Mais je ne sais, madame, monsieur n'aime pas le monde.

— Nous serons en famille et rien qu'en famille, répondit Mme Nouvières.

— Pourquoi donc l'invitez-vous à dîner? lui demanda son mari.

— Parce que vous serez des nôtres et que je veux lui parler devant vous.

— Mais que voulez-vous donc lui dire? Songez, Camille, que si vous me trahissez.... Bah! je suis fou. Vous aimez trop les chevaux de race, les meubles somptueux, les belles dentelles et les riches parures.

— J'ai trop aimé tout cela, il est vrai; mais je ne l'aime plus. Pourquoi dissimulerais-je plus longtemps avec vous, Remi? Voici ce que je veux dire à M. de Martorel : « Si coupable qu'ait pu être votre neveu, ne le déshéritez pas; car Dieu veut qu'on pardonne. »

— Bien! c'est toujours ainsi qu'il faut commencer : un tel langage dispose à la confiance. Mais que direz-vous ensuite?

— Rien, à moins que vous ne me forciez d'ajouter :

« Ceux auxquels vous voudriez laisser votre bien n'ont eu pour vous que des soins intéressés. »

— Et c'est ainsi que vous vous jouez de moi, madame! s'écria M. Nouvières avec colère. Je croyais pourtant que vous me connaissiez assez pour vous juger incapable de lutter contre ma volonté. Il me faut la fortune de M. de Martorel, et je l'aurai malgré vous.

— Prenez garde, Remi; le souvenir d'une injustice doit être bien lourd à porter; il empoisonnerait votre vie, et quand viendrait l'heure de votre mort....

— Eh! madame, faites-moi grâce de vos sermons. Je ne sais quelle mouche vous a piquée; mais ce que je sais bien, c'est que ces vertueuses pensées vous sont venues trop vite pour ne pas s'en aller de même. Réfléchissez donc avant de compromettre un succès dès longtemps préparé. Le coffre-fort du vieux cousin renferme de magnifiques toilettes, des fêtes brillantes, des plaisirs de toutes sortes, et nous n'avons en Bourgogne qu'une maison froide et solitaire, et vous auriez le temps de regretter vos vains scrupules. Vous ne verrez pas M. de Martorel aujourd'hui, et demain vous aurez changé d'avis.

— Ni demain, ni jamais, dit Camille avec fermeté; je ne veux pas de cet argent.

L'arrivée d'Octave empêcha M. Nouvières de répondre. Il serra la main de son père et embrassa sa mère; mais il parut à Camille que son baiser était froid, et elle n'eut pas besoin de regarder deux fois son fils pour remarquer sa tristesse et sa préoccupation. M. Nouvières lui-même en fut frappé.

— Serais-tu malade, Octave? lui demanda-t-il affectueusement. Tu travailles trop, cela te fatigue.

— Je ne suis ni fatigué ni malade, répondit le jeune homme, mais un peu ému des détails d'une affaire sur laquelle on m'a consulté tout à l'heure.

— Un jour viendra, dit en riant M. Nouvières, où tu pourras tout entendre de sang-froid ; mais d'ici-là tu souffriras. L'avocat est comme le médecin, il ne voit pas l'humanité sous son beau côté.

— Non, dit simplement Octave en allant s'accouder sur l'appui de la fenêtre.

Vilmore entra quelques instants après, sans qu'aucun des trois personnages eût essayé de renouer l'entretien. M. Nouvières cherchait le moyen d'empêcher Camille de faire ce dont elle l'avait menacé, Camille n'osait interroger Octave, et celui-ci semblait avoir oublié la présence de son père et de sa mère.

Le matin de ce jour, il était allé, un livre à la main, se promener au bois de Vincennes, et, passant devant la maison de campagne de M. Nouvières, il y était entré. La veuve Joly, l'apercevant dans le jardin, y était descendue et l'avait prié, lui qui connaissait les lois, de l'instruire de ce qu'elle devrait faire pour empêcher que l'héritage de son oncle ne passât ou ne restât en des mains étrangères. Elle commençait à craindre que la fierté avec laquelle elle avait refusé de faire aucune démarche pour assurer ce bien à ses enfants, ne fût un orgueil coupable; elle le craignait surtout depuis que les bontés de M. de Martorel avaient perfectionné l'éducation de Marie.

— Qui sait, dit-elle, si la chère enfant ne me reprochera pas cet orgueil, quand elle endurera les souffrances et les humiliations de la pauvreté?

— Elle ne les connaîtra jamais, répondit Octave, si, quand je me serai fait une position, vous consentez à m'accorder sa main.

— La main de ma fille à vous!... s'écria la veuve effrayée. Vous n'y pensez pas, monsieur Octave!

— Il y a longtemps que j'y ai pensé pour la première

fois. M. Henri pourrait vous le dire. Qu'y a-t-il à cela qui doive vous étonner? Marie est pauvre, il est vrai; mais quelle dot pourrait valoir son esprit, ses talents, ses vertus?

— Monsieur Octave, laissez-moi vous dire que jamais M. et Mme Nouvières ne consentiront à ce mariage, et que jamais ma fille n'entrera dans une famille qui ne la recevrait qu'à regret. C'est ainsi que j'ai épousé son père, et de là sont venus tous nos malheurs. Voici des papiers qui vous le prouveront; examinez-les, quand vous en aurez le loisir, et vous me direz ensuite ce qu'il faudra que je fasse; mais vous me le direz comme si vous ne me connaissiez pas et comme s'il ne s'agissait pas de l'avenir de Marie.

— Je vous le promets, répondit Octave en prenant un petit paquet de lettres qu'elle lui présentait.

Rentré chez lui, Octave s'était empressé de parcourir ces papiers; il y avait reconnu les efforts faits par une main habile pour séparer sans retour l'oncle du neveu, mais rien qui pût le mettre sur la trace de l'intrigant, les lettres qui parlaient de la colère de cet oncle étant toutes sans signature et d'une écriture évidemment contrefaite. Cependant, malgré l'absence de tout nom propre, diverses circonstances ne permettaient guère à Octave de douter qu'il ne s'agît de M. de Martorel, et un frisson terrible parcourait ses veines, quand, dans ces caractères tracés avec tant de précautions, il croyait retrouver un mot, une lettre, un trait de plume ressemblant à ceux de son père. Si cela était, il y avait eu trahison; car M. de Martorel se plaignait de l'ingratitude de son neveu, qui n'avait jamais fait une démarche pour se rapprocher de lui, et ces lettres représentaient l'oncle comme bien décidé à ne pardonner jamais.

Dans cette cruelle disposition d'esprit, Octave eût voulu

pouvoir se dispenser de se rendre chez son père; mais d'un autre côté le désir d'examiner ce qui s'y passerait et l'espoir d'y saisir quelque indice propre à dissiper les doutes qui le torturaient, l'y conduisirent. Toutefois, il n'avait pas assez d'empire sur lui-même pour être bien perspicace; il ne vit sur le front de Camille que le chagrin qu'y avait imprimé la mort de M. Savary, et sur celui de M. Nouvières que les rides creusées par le souci des affaires. Ne pouvant, dans une circonstance aussi délicate, consulter Vilmore, dont les lumières ne lui avaient jamais fait défaut, il s'arrêta à l'idée d'interroger sa mère, et il allait la prier de lui accorder quelques instants, lorsque M. de Martorel fit irruption dans le salon en s'écriant :

— Mes amis, mes bons amis, je suis le plus heureux des hommes!

Il serrait les mains de M. Nouvières, embrassait Camille, Octave, Vilmore, et les embrassait encore. Octave se demandait s'il n'était pas devenu fou, et les autres témoins de ces transports de joie attendaient qu'il pût en expliquer la cause.

— Que vous est-il donc arrivé de si heureux, mon cousin? dit M. Nouvières. Encore faut-il que nous le sachions pour nous en réjouir avec vous.

— J'ai sauté sans aide en bas de ma voiture, j'ai franchi d'un saut l'escalier, me voici leste et dispos comme un jeune homme, et vous me demandez ce qui m'est arrivé! répondit M. de Martorel.

— Le bonheur est un grand médecin, nous le voyons, dit Camille; mais ce bonheur qui vous a guéri, nous ne le connaissons pas.

— Faites donc l'ignorante aussi, ma cousine, vous qui avez tenu et mis en mouvement tous les fils de cette affaire!

— En vérité, je ne vous comprends pas, reprit Mme Nouvières.

— Ne mentez pas, ma cousine, vous me comprenez parfaitement; il faudra bien que vous vous laissiez remercier devant tout le monde. Vous êtes une fée, vous êtes un ange, et je vous aime de tout mon cœur.

Camille pensait, comme son fils, que le cerveau du bonhomme avait reçu quelque atteinte; il le devina, car il reprit :

— Ne me regardez pas ainsi, j'ai toute ma raison; un mot va vous le prouver et vous expliquer l'énigme : je viens de Saint-Mandé.

Ce mot sur lequel comptait M. de Martorel ne produisit aucun effet sur Camille; mais M. Nouvières pâlit et se mit à feuilleter un album pour se donner une contenance.

— Vous venez de Saint-Mandé? reprit Camille. Je ne puis dire que ce soit une imprudence, puisque vous revenez bien portant. Vous avez vu Marie?

— Non, mais j'ai vu sa mère et je sais tout. Oh! croyez bien que jamais, jamais je n'oublierai ce que je vous dois.

— Mais, encore une fois, que savez-vous? dit Mme Nouvières avec un peu d'impatience.

— Allons! je ne suis qu'un sot, je ne suis qu'un rustre, la surprise n'était pas mûre; il faut me pardonner, ma cousine; mais vous me pardonnerez, vous êtes si bonne!

— Ma mère peut être au fait de l'histoire, cher monsieur de Martorel; mais nous l'ignorons complétement. Ayez donc pitié de notre curiosité, dit Octave, plus instruit qu'il ne voulait le paraître.

— C'est trop juste, mon ami, et vous avez raison de me rappeler que depuis un quart d'heure je cause absolument pour ne rien dire; donc, m'y voici. Vous connaissez

Marie, et vous ne serez pas étonnés d'apprendre qu'à peine relevé de cette maladie que je croyais être la dernière, j'aie voulu revoir la chère enfant. Je sentais que cette course-là me ferait du bien, et je partis sans rien dire à personne, pas même à vous, mon cousin, car vous m'auriez grondé.

— Je ne pouvais prévoir le résultat de cette promenade, dit M. Nouvières.

— Vous n'étiez pas dans le secret, je m'en doutais. Oh! mon cher ami, nous nous croyons bien fins; mais qu'est-ce que toute cette finesse dont nous sommes si fiers, en comparaison de celle des femmes? J'arrive à Saint-Mandé; je frappe à votre porte; je m'attendais à voir le joli visage de Marie et à entendre un petit cri de joie : « Eh quoi! monsieur de Martorel, c'est vous!... » Mais, au lieu de Marie, c'est une femme entre deux âges qui vient ouvrir et qui s'écrie en m'apercevant : « Antoine Perrot!... Ah! mon Dieu! — Je suis bien Antoine Perrot, quoique ce ne soit pas le nom qu'on me donne ordinairement, lui répondis-je; mais d'où me connaissez-vous, ma bonne dame?... » Elle était si troublée, qu'elle ne put me répondre; si pâle et si tremblante, que je crus qu'elle allait se trouver mal et que je lui offris mon bras pour regagner la maison. « Vous ne me reconnaissez donc pas? » me dit-elle, dès qu'elle se fut un peu calmée. J'avais un vague souvenir de l'avoir déjà vue quelque part; sa voix, ses manières ne m'étaient pas inconnues, mais j'eus beau chercher son nom. « Les chagrins font vieillir vite, monsieur Perrot, me dit-elle, et depuis vingt ans les chagrins ne m'ont pas manqué. » Je la regardai mieux, et dans cette femme aux cheveux blancs, au front ridé, je reconnus la jeune fille qu'Edouard, mon neveu Edouard, avait épousée malgré moi. Il fallait qu'elle eût beaucoup souffert pour avoir tant changé; je sentis toute ma colère

s'évanouir. « Pauvre Louise! lui dis-je. — Mon oncle! mon oncle! s'écria-t-elle, vous me pardonnez donc? » Je lui tendis les bras, elle y pleura longtemps de joie et de douleur; elle était heureuse de me revoir; mais Edouard était mort sans ce baiser du pardon. Je pleurais aussi; j'avais cru haïr Louise, et je m'apercevais que je l'aimais encore, que je l'aimais presque comme j'avais aimé mon Edouard. Cela aurait peut-être duré longtemps, mais elle prononça le nom de Marie, de Marie que je venais voir et que j'avais oubliée. « Vous connaissez Marie? lui dis-je. — Mais c'est ma fille. — Votre fille!... Mais alors c'est donc ma nièce! Bonté du ciel! ma nièce!... Ah! que je suis heureux! » Elle ne savait pas qu'Antoine Perrot et M. de Martorel ne font qu'un. Ma foi! je lui confessai ma sotte vanité, que je regrettais fort, puisqu'elle m'avait empêché de retrouver plus tôt ma chère petite-nièce; je lui racontai comment j'avais fait la connaissance de Mme Nouvières, enfin la manière dont Marie m'avait été présentée, et je lui fis admirer comment la Providence avait disposé toutes choses pour amener le rapprochement qui me rendait si heureux. « Bénie soit donc la Providence! dit-elle; mais bénie soit aussi Mme Nouvières : elle avait deviné tout, et c'est dans la prévision de ce qui arrive aujourd'hui qu'elle a placé Marie près de vous. » Je n'en écoutai pas davantage; je dis à Louise de chercher sa fille et de me l'amener ici, où j'aurais déjà voulu être arrivé pour vous remercier, ma bonne, ma chère cousine, dit M. de Martorel en serrant avec transport les mains de Mme Nouvières.

Camille protesta qu'elle n'avait aucun droit à sa reconnaissance; mais il ne voulut pas l'entendre, et ne fit même pas cette simple réflexion que Mme Nouvières l'avait cru près de mourir et ne lui avait pas dit : « Marie est la

fille de celui que vous avez tant aimé. » Mais Vilmore se rappela le papier qu'il avait trouvé dans la chambre de Savary et se demanda s'il n'avait pas injustement accusé Camille.

— Madame, lui dit-il, dès qu'il put s'approcher d'elle, je m'explique votre désir de vous trouver en même temps que le notaire auprès de M. de Martorel. Le moment était venu de lui dire la vérité.

— Monsieur Vilmore, répondit Camille, qui connaissait enfin son véritable nom, je ne veux pas tromper l'ami de mon père; M. de Martorel ne me doit rien.

— Louise m'a parlé de vos projets, mon cher ami, disait pendant ce temps Antoine Perrot à Octave, qu'il avait attiré un peu à l'écart; vous vouliez épouser Marie sans dot, vous êtes un brave jeune homme. Je sais, en outre, que vous êtes un homme de talent, et je vous réserve une belle affaire pour votre première plaidoirie. Il s'agit de faire punir comme il le mérite l'intrigant qui nous a rendus malheureux pendant tant d'années. Vous avez ses lettres, il faudra bien que nous le découvrions.

— Je ne crois pas, monsieur, qu'il y ait là-dedans matière à un procès.

— Comment! mon neveu est mort de chagrin, mes nièces ont été réduites à une affreuse misère, et vous ne croyez pas que les lois puissent l'atteindre? Mais il n'y a donc pas de justice?

— Qui dit qu'il n'y a pas de justice? demanda M. Nouvières en se levant, si pâle et si abattu, qu'Octave en fut effrayé.

Mais M. de Martorel n'eut pas le temps de s'en apercevoir; car la porte s'ouvrit, et Marie vint se jeter dans ses bras.

— Ce n'est pas moi qu'il faut embrasser d'abord, dit

l'oncle en se dégageant doucement : c'est votre chère protectrice.

— Madame, je vous dois tout, dit la jeune fille. Après m'avoir sauvée de la misère et de l'ignorance, vous me rendez un père.

Camille était si confuse, qu'elle allait peut-être tout révéler, mais Vilmore lui dit :

— Vous avez été charitable, et Dieu vous épargne la douleur de rougir devant votre fils.

M. de Martorel embrassait de nouveau Marie.

— Oui, c'est un père que tu retrouves, lui dit-il, un père qui veut sans retard s'occuper de ton avenir. Mon cousin, ajouta-t-il en s'adressant à M. Nouvières, voulez-vous que nous signions ce soir un contrat de mariage?

M. Nouvières le regarda comme s'il n'eût pas compris cette question.

— Ma chère cousine, excusez-moi donc auprès de votre mari. Je manque aux usages reçus, puisque je n'attends pas qu'il me demande pour son fils la main de ma nièce; mais je suis trop vieux pour n'être pas un peu pressé.

Camille était aussi surprise que M. Nouvières; mais il ne lui fallut pas longtemps pour apprécier ce que ce mariage avait d'avantageux.

— C'est à Octave de vous répondre, dit-elle.

M. de Martorel sonna aussitôt et donna l'ordre à un domestique d'aller chercher son notaire. Celui-ci crut qu'il était encore une fois question de testament et il se hâta d'accourir. M. de Martorel lui expliqua ses intentions, et le contrat fut rédigé : Antoine Perrot donnait toute sa fortune à Marie, et M. Nouvières donnait son hôtel à Octave.

A la lecture de cet article, Camille se leva : elle croyait à une erreur du notaire. M. de Martorel lui sourit et la

pria de se rasseoir. M. Nouvières n'avait rien entendu ; il fallut qu'on l'appelât deux fois pour avoir sa signature.

Après l'avoir donnée, il s'approcha d'Octave.

— Mon fils, lui dit-il, si tu veux être heureux, reste honnête ; hors du droit chemin, il n'y a que trouble, douleurs et déceptions.

— Ma fille, disait en même temps Camille à Marie, le monde est un maître ingrat qui ne donne, en retour des sacrifices qu'il exige, que des ennuis et des remords.

Antoine Perrot, Louise et Vilmore causaient. Octave vint à eux.

— Mon oncle, demanda-t-il à M. de Martorel, que dois-je faire de ces papiers ?

— Jette-les au feu ; je suis trop content pour penser à me venger de qui que ce soit.

Octave ne se fit pas répéter cette permission ; en voyant l'abattement de son père, il avait senti se fortifier ses soupçons ; mais, en fils respectueux, il voulait ne pouvoir jamais les éclaircir.

La vive lueur produite par la combustion de ces lettres tira M. Nouvières de sa rêverie ; il retrouva encore assez de liberté d'esprit pour s'occuper de ses hôtes et pour adresser à Marie quelques paroles flatteuses.

Il s'excusa de ne les lui avoir pas dites plus tôt et allégua ses préoccupations habituelles ; mais Octave, en s'approchant de la table devant laquelle il était resté longtemps assis, le front appuyé sur une de ses mains, vit que de l'autre il avait machinalement tracé sur un riche album ces deux mots qui résumaient toutes ses angoisses et ses réflexions : « L'homme propose.... »

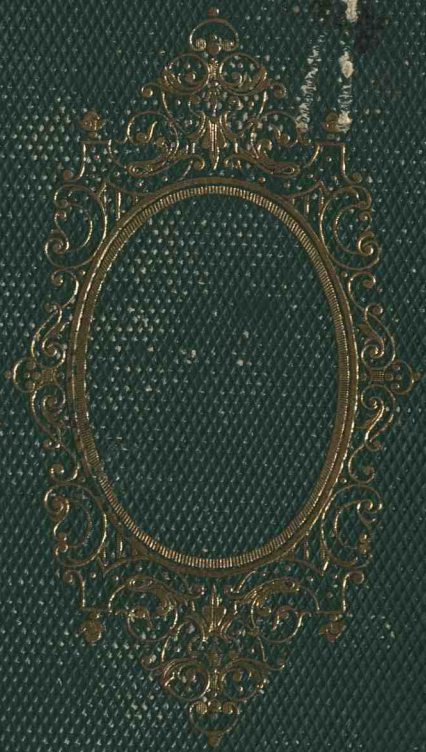
M. Nouvières ne survécut guère à ce mariage ; mais il eut le temps de se repentir et de donner d'excellents

conseils à son fils. Octave employa noblement sa fortune; il se fit une réputation de talent, de loyauté, de bienfaisance, grâce à laquelle il lui eût été facile d'arriver à tout; mais il ferma son cœur à l'ambition et se contenta du bonheur que lui donnaient les vertus de Marie, la tendresse de Camille, la paternelle affection de Vilmore et l'amitié de Francis.

FIN.

VERIFICAT 2007

VERIFICAT 2017

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI

ROUEN. — Imp. MÉGARD et Cᵉ, rue Saint-Hilaire, 136.